

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)

criminologue, Université de Montréal,
écrivaine, journaliste et essayiste

(1963)

FUIR

ROMAN

Un document produit en version numérique par Pierre Patenaude, bénévole,
Professeur de français à la retraite et écrivain
Chambord, Lac—St-Jean.

Courriel: pierre.patenaude@gmail.com

[Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une bibliothèque développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole,
professeur de français à la retraite et écrivain,
Courriel : pierre.patenaude@gmail.com

à partir de :

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)
criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

FUIR. Roman

Montréal : Librairie Déom, 1963, 271 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, nous a accordé le 18 septembre 2006, à titre d'ayant-droit, son autorisation de diffuser la totalité des publications de sa défunte épouse. L'autorisation accordée au téléphone a été confirmée par écrit par M. Parizeau lui-même.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

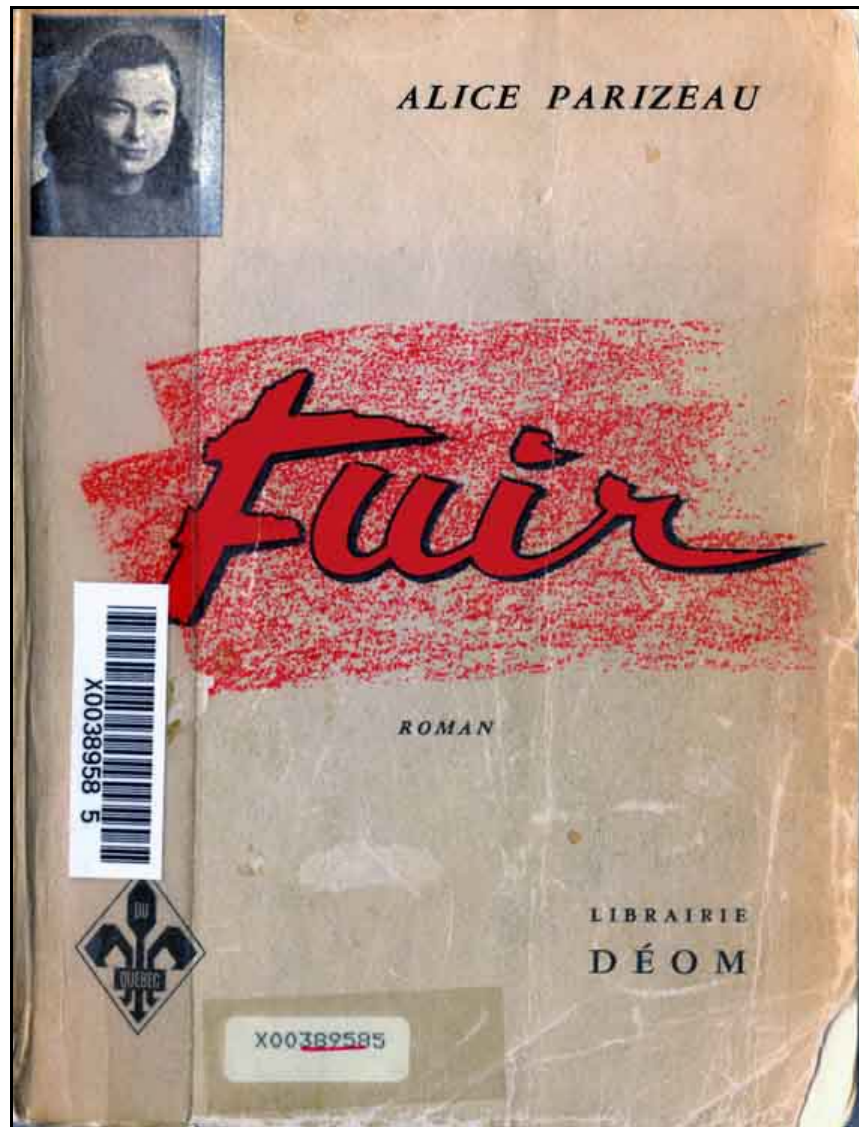
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 19 février 2013 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.



Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)
criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

FUIR. Roman



Montréal : Librairie Déom, 1963, 271 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Deuxième de couverture](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

FUIR. Roman.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi faut-il fuir sa vie, ses responsabilités, son univers ? Pourquoi tant de femmes et tant d'hommes cherchent-ils à échapper à leur réalité et à connaître une existence différente ? Ne savent-ils pas qu'il n'est donné qu'à des êtres exceptionnels de vivre pleinement et d'avoir une dimension qui leur soit propre ? Ghislaine se réfugie dans la passion, mais elle échoue, car elle n'est pas capable d'aimer. Serge détruit sa carrière pour mieux haïr le monde de sa jeunesse, mais lui non plus n'est pas de taille. Paule, enfin, veut se sacrifier, mais impliquée dans une affaire sans issue elle capitule.

Ce roman, c'est l'histoire de l'éternelle poursuite d'un mirage que seuls des rares privilégiés peuvent saisir à pleines mains.

FUIR. Roman.

DEUXIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Alice PARIZEAU a terminé ses études à Paris.

Journaliste, elle voyage beaucoup et ses reportages sont publiés fréquemment par “La Presse”. Elle écrit également des nouvelles dont certaines ont paru dans “Les Écrits du Canada Français” et la revue “*Châtelaine*”, ainsi que des textes pour la radio et la télévision.

Alice PARIZEAU a publié “*Voyage en Pologne*”, livre au sujet duquel Jean Éthier-Blais avait écrit dans “*Le Devoir*” : “Je ne saurais trop conseiller la lecture de ce livre. Il est de facile abord ; il est bien écrit, personnel, mélancolique et honnête. C'est plus qu'un voyage en pays étranger que l'auteur nous propose ; c'est une confrontation.”

DU MÊME AUTEUR

Voyage en Pologne (Éditions du Jour, 1962).

[7]

FUIR. Roman.

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

Paule était merveilleusement et absolument seule. Pense à toi, avait dit Henri en guise de viatique. Penser à soi, qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Elle s'assit devant la coiffeuse et se regarda attentivement. La ride au coin du nez s'était approfondie et imprimait à son visage une expression de lassitude. Elle essaya de sourire. Le reflet des dents blanches lui redonna un air de jeunesse. Ce n'était pas trop mal, tout compte fait, puisqu'elle reconnaissait encore l'autre, la jeune fille d'autrefois.

Paule enleva sa robe de chambre mauve, passa dans la salle de bain et voluptueusement s'abandonna à la tiédeur de l'eau. Quelque part des cloches sonnèrent midi.

Les petits rentrent maintenant de l'école, songea Paule. Marie se débrouillera.

[8]

Elle sortit du bain et commença à s'habiller. Sur son poignet une mince trace blanche de bracelet-montre lui rappela que le temps continuait d'avancer, mais comme les heures n'avaient plus aucune

importance, la montre resta sur la table de nuit. La course folle contre le mouvement des aiguilles venait de s'arrêter ; elle n'était plus esclave des minutes. Personne ne l'attendait. Personne ne comptait sur elle. Paule était libre de vivre au gré de sa fantaisie. Presque aussitôt elle se demanda ce qu'elle allait bien faire de cette journée parfaitement vide qui s'étalait devant elle comme un luxe inimaginable et superflu, mais très vite elle eut honte. Ce n'était pas la peine d'être libre pour réfléchir à quoi servait cette liberté.

Il faisait très beau dehors et le soleil la frappa au visage. Elle marcha dans la rue en accentuant sciemment le mouvement de ses hanches. Dans une vitrine, des vêtements d'enfants attirèrent son regard et elle examina les prix des objets qu'il serait bon de rapporter comme cadeaux.

Je ne sais plus m'amuser, se reprocha Paule, je ne suis qu'un robot voué perpétuellement à fonctionner sur commande en prévision de ce qu'il faut ou de ce qu'il faudra faire pour Henri, pour les enfants, pour Marie...

Un autobus s'arrêta en frôlant le trottoir. Elle monta et choisit soigneusement une place à côté de la fenêtre. Paule quittait la Madeleine et s'en allait à la recherche de cet autre Paris qui composait son univers propre. Sur le boulevard Saint-Germain, il y avait très peu de monde. Elle descendit et rôda un instant autour de la station du métro du Bac. Elle avait faim.

[9]

Une baguette croustillante, une tranche de jambon, un Viandox... ? Non... !

Paule rêva de pommes de terre au goût fade. En claquant les talons, sourire aux lèvres, elle alla jusqu'aux quais, puis tourna dans la rue étroite. Devant le restaurant des Beaux-Arts, elle hésita un instant. Le miroir d'un magasin lui renvoya l'image de sa vieille robe défraîchie ; sa robe d'étudiante qu'elle avait gardée précieusement au cours de toutes ces années.

Henri disait : “tu as de la chance de pouvoir porter encore cette antiquité, ta taille ne change pas, mais tu devrais t'acheter autre chose ; j'aimerais tant que tu sois élégante”.

Elle pivota sur place, les plis de la jupe évasée remuèrent comme dans un pas de danse, puis elle se décida à pénétrer dans la cour. Deux étudiants la croisèrent.

— Regarde la pépée, dit le plus grand, elle est chouette.

Paule se sentit heureuse. Ce fut comme une bouffée qui colora même légèrement ses joues.

La grande salle presque vide l'accueillit avec ses tables longues et ses chaises inconfortables. La vieille odeur de pommes de terre était bien là. Elle la huma avec plaisir.

— Madame désire quelque chose ?

Le charme était rompu. Paule n'avait pas songé aux tickets de restaurant qu'il fallait montrer. Elle bégaya timidement qu'elle avait oublié son carnet. On lui offrit [10] le plateau et elle paya, gênée. La table lui parut sale. De toutes ses forces, Paule essaya de retrouver l'atmosphère d'autrefois, mais il n'en restait rien. Rien que la poussière disséquée par les rayons du soleil.

Je suis venue trop tard, il n'y a pas assez de monde, se disait Paule.

Le pouding au pain était franchement mauvais. Elle repoussa le plateau et sortit.

Deux jeunes filles parlaient, assises sur un banc. Elle leur envia leur jeunesse, pensa au même instant que l'époque des examens approchait et rit toute seule. C'était merveilleux de ne plus jamais ressentir la vieille et familière oppression. De ne plus jamais se retrouver devant une copie blanche. De ne plus jamais souffrir de la moiteur de ses mains et du vide absolu qui tuait les plus élémentaires réflexes de la mémoire.

À l'Institut d'Études Politiques l'appariteur la regarda comme un meuble. C'était un nouveau et elle regretta l'ancien qui l'aurait peut-être reconnue. Timidement, elle poussa la porte de la bibliothèque en s'efforçant de marcher lentement pour assourdir le bruit de ses pas.

Elle tira le tiroir du catalogue et choisit un titre au hasard. Comme elle avait rêvé autrefois de pouvoir lire pour son seul plaisir des ouvrages qui ne se rattacherait ni de près ni de loin à ses études ! Paule remplit la fiche et attendit. Le temps lui paraissait long. On lui apporta le livre et elle tourna les pages.

Quelques têtes penchées jetaient des ombres sur les tables. Il y avait beaucoup de soleil et il faisait chaud. Un [11] jeune homme regardait une jeune fille. Ses cheveux étaient blonds, son chemisier était maculé de taches d'encre et sa jupe plissée était d'une curieuse couleur. Deux gros boutons se dessinaient à la naissance du nez et de petits points noirs marquaient le front.

Ils sortiront ensemble, songeait Paule. Il la ramènera chez elle ou peut-être lui offrira un café. Personne ne m'offrira plus le café dans le petit bistrot du coin... Comme elle disait facilement non, autrefois. L'idiot ! Elle avait peur de perdre un temps précieux. Peur de rater les examens.

Dépêchez-vous d'être intelligente, à trente ans, tout le monde l'est, disait son professeur. Oui, Paule s'était beaucoup dépêchée. Pour devenir quoi ?

Le garçon se leva lentement, la fille ne broncha pas. Paule parcourut encore une fois la dernière phrase de la première page de son livre. Ce n'était vraiment pas intéressant. Elle n'avait pas envie de lire, elle voulait vivre. Le soleil derrière la fenêtre la fascinait. Se lever et partir... C'était gênant de retourner au comptoir cinq minutes après avoir présenté une fiche et pas sérieux du tout. Je ne remettrai plus les pieds ici, au cours des dix prochaines années, pensa Paule. Au fond de la salle, quelqu'un parlait à voix basse. Paule referma le livre. Tant pis pour les appariteurs.

Elle sortit, s'arrêta dans le corridor devant le tableau d'affichage et lut pour le plaisir de se familiariser avec les noms. Si seulement elle pouvait apercevoir au passage quelqu'un de connu... Les pères ont terminé et les fils sont encore trop jeunes, se disait Paule. Drôle d'impression [12] que de voir cette liste, sans pincement au cœur, sans se poser la question : suis-je reçue ? Ce détachement avait cependant quelque chose de triste.

— Alors, ça a marché ? demanda une voix derrière son dos. Elle se retourna.

— Excusez-moi, madame, dit la jeune fille à la jupe plissée, je pensais...

— Ça ne fait rien, rétorqua Paule poliment, on se trompe parfois. Vous êtes sur la liste ?

— Oui, je viens de terminer ; j'ai eu de la veine.

Paule aurait voulu lui demander des détails, mais le courage lui manqua et, après avoir fait un vague signe de tête, elle martela de nouveau les dalles de marbre de ses hauts talons. L'autre continua un instant de la regarder. Je dois faire figure de l'ancêtre égarée dans un monde qui n'est pas le sien, songea Paule. Dehors elle se souvint qu'elle avait de l'argent. Beaucoup de billets qu'Henri avait généreusement fourrés dans son sac. Elle alla place de l'Odéon, retrouva le marchand de glaces et s'acheta un cornet. Ses gants de chevreau glissèrent par terre. Elle se pencha, perdit l'équilibre et laissa tomber son sac. Un homme le ramassa. Il était laid et vulgaire.

— Vous êtes étrangère, dit-il bêtement. Vous ne voulez pas venir prendre quelque chose ?

Un instant, Paule pensa qu'elle devrait accepter, puis se redressa et répondit dignement : “laissez-moi !” Il n'insista pas. Légèrement déçue, elle continua de remonter la rue. Sur le boulevard Saint-Michel, quelqu'un la suivit.

[13]

Elle s'arrêta devant une vitrine. L'inconnu s'arrêta à côté d'elle, l'examina de profil et se perdit dans la foule. C'était humiliant. Paule sortit son bâton de rouge et redessina la courbe de ses lèvres. Le reflet dans la vitre lui renvoya un visage fatigué. J'ai besoin de sommeil, songea Paule, décidée soudain de retourner à l'hôtel.

L'autobus plein de monde la ramena à la Madeleine. Le luxe du grand hall lui fit du bien. Le garçon de l'ascenseur la fixa longuement.

Elle se sentit mieux. La chambre bien rangée, propre et élégante l'accueillit. Elle jeta ses gants et son sac sur une chaise et enleva ses chaussures. Au moment où elle se demandait si elle devait essayer de rejoindre les amis qu'elle avait promis de voir, le téléphone sonna.

Les enfants sont tombés malades et Henri m'appelle pour me demander de rentrer. Prise de panique, Paule souleva l'écouteur.

— Puis-je parler à Paule Javet ?

— C'est moi.

— Paule ?

Elle reconnut immédiatement la voix de l'autre. Dix ans, un souvenir, un visage lointain, une déception.

— Guy, mon Dieu, comment avez-vous su ?

— Paule, c'est extraordinaire ! Je regardais par la fenêtre de mon bureau. C'est à côté, — ne riez pas, ce sont des choses qui arrivent — et je vous ai vue. Non, pas vous exactement, mais votre robe. La robe jaune, en [14] toile, celle que j'aimais tant. J'ai couru comme un fou, mais je n'ai pas réussi à vous rattraper. Alors, j'ai pris le téléphone et j'ai appelé les hôtels des environs, et puis voilà.

C'était incroyable, cette rencontre dans Paris. Elle se rappelait maintenant avoir eu cette idée saugrenue de s'inscrire à l'hôtel sous son nom de jeune fille. Au moment de remplir la fiche, elle signa madame Henri Jodoin, puis hésita, raya le nom et marqua celui de Javet à la place. Elle avait tellement envie de retrouver l'inutile, l'oubliée mademoiselle Paule Javet.

— Que devenez-vous ? disait la voix.

— Rien de spécial. Je suis en vacances, je m'amuse.

— Vous êtes seule

— Oui.

— Alors, nous pourrions peut-être nous voir. Ecoutez, je viens tout de suite vous chercher.

C'était bien le même Guy qu'autrefois. Tendue, agité, nerveux, celui dont la densité de passion lui faisait presque peur à cause des absurdes exigences de ses désirs. Jour après jour, elle le repoussait pour éviter de le décevoir, mais il revenait toujours pressant, toujours plus fou.

— Non, pas tout de suite, dit tranquillement Paule, et elle le regretta aussitôt.

— Demain alors ?

— C'est ça, demain.

— Où ?

[15]

— Disons à quatre heures, aux Deux Magots.

— Parfait, j'y serai. Seulement, je vous en supplie, n'oubliez pas. Inscrivez soigneusement dans votre petit carnet d'adresses : — les Deux Magots —. L'heure aussi, s'il-vous-plaît.

La voix se faisait plus basse, plus tendre...

— Paule, vous vous souvenez comme j'ai attendu des heures pendant que vous étiez à l'autre bout de la ville ?

— J'ai changé.

— Ce n'est pas possible.

— Mais si, puisque je vous le dis. Je suis très ordonnée maintenant.

— Voyons, Paule, c'est parfaitement faux, je le sais, je vous connais mieux que vous-même. En tout cas notez bien, demain, à quatre heures, aux Deux Magots.

— Exactement, mon cher.

— Comme vous avez dit ça ! Je reconnais jusqu'à l'intonation de votre voix. Etes-vous allée à la Faculté ?

— Je suis passée à l'Institut.

— Dommage, j'aurais tellement aimé aller avec vous. J'y retourne de temps en temps. J'ai même fait causerie, il n'y a pas longtemps, avec l'appareur. Vous savez, celui qui avait les cheveux blancs et qui nous prêtait des livres en cachette, à condition qu'on les rapporte le lendemain.

[16]

Il n'était pas là et je n'ai vu que des nouveaux, pourtant j'ai passé une heure à la bibliothèque. C'est inouï comme ils sont jeunes maintenant.

— Qui, ils ?

— Mais les étudiants, qui voulez-vous que ce soit ?

— Illusion, madame. Ils sont moins jeunes que nous ne l'étions dans le temps et infiniment plus raisonnables. Ils ne se gênent pas pour filer à bicyclette quand il fait beau et planter les vieux bouquins sur les tablettes. Nous, nous étions des bourreaux de travail. Vous, surtout. Au fond, qu'avez-vous fait depuis ? Moi, je suis maintenant un monsieur important. Je gagne un fric fou ; je n'en reviens pas. Mais c'est agréable. J'ai même une grosse bagnole américaine et je suis mon propre patron.

— Il est loin le temps des bicyclettes et de la génération sacrifiée d'après-guerre.

Vous avez gardé la nostalgie de cette époque ? Vous avez tort. Moi, en tout cas, j'aime mieux vous offrir une promenade au Bois en

voiture que de vous demander de grimper sur mon porte-bagages. C'est plus confortable. J'ai rencontré pas mal de nos anciens amis ; ils m'ont tous demandé où vous étiez. J'avais l'air intelligent, ils nous croyaient mariés ! Paule, pourquoi êtes-vous partie ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mes lettres ?

— Si vous continuez sur ce ton-là, je raccroche, dit Paule.

— Bon, bon, me voilà brave et gentil Toutou. Il en sera comme vous le désirez. Va pour les sujets impersonnels.

[17]

Je vais donc vous raconter que Marchand a réussi ; il est au Conseil d'Etat. Votre petit Jean-Louis, par contre, est dans la dêche.

— Quel Jean-Louis ?

— Voyons, le beau ténébreux qui me rendait si jaloux. Celui qui vous gardait des heures dans le hall pour vous expliquer les courbes des monopoles, soi-disant, et que, bien entendu, je connaissais mieux que personne. Jacqueline s'est mariée, elle a trois enfants. Pauvre fille, ça ne doit pas être drôle tous les jours pour elle avec le mari qu'elle s'est trouvée... Je n'ai jamais compris pourquoi cette petite n'a pas pu se caser mieux malgré tout le mal qu'elle s'était donnée pour séduire la faculté entière. J'oublie de vous dire aussi que Charles Désormel m'a proposé de devenir son assistant. J'ai refusé. Au prix qu'il les paie, il peut chercher ailleurs ! Les vaches maigres, très peu pour moi, j'ai eu mon compte.

— Comment va votre mère ?

— Très bien, je vous remercie. Elle se plaint que les rhumatismes la font souffrir, mais au fond, c'est une femme solide comme un roc. Aimerez-vous la revoir ?

Non, Paule ne voulait pas se trouver à nouveau face à face avec la gentille dame aux cheveux blancs qui lui répétait : “Il vous aime mon fils, il vous aime beaucoup !” Pourquoi ne l'avait-elle pas cru dans le

temps ? Paule n'arrivait pas à se secouer. La voix au bout du fil apportait une foule de souvenirs et la chambre était envahie par des spectres. La glace lui renvoya l'image d'une femme [18] assise négligemment sur le rebord d'une table. Elle fut soudain saisie d'angoisse.

— J'ai tellement changé, dit-elle ; vous ne me reconnaîtrez pas demain.

Il riait d'un rire jeune, heureux, insouciant.

— Mettez votre robe jaune, je la reconnaîtrai entre mille.

— Elle est vieille et usée.

— Vous dites des bêtises, c'est la plus belle robe du monde. Je n'ai jamais rien vu d'aussi merveilleusement jaune de mon existence.

— Les œufs.

— Foutaise, ce n'est pas la même teinte. Paule, vous vous êtes mariée. Ne répondez pas, je le sais, je le sens. D'ailleurs je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit et redit. Je vous aimerai toujours. Ne raccrochez pas. Franchement vous n'avez plus vos dix-huit ans. Après tout, le temps a passé. Pour vous tranquilliser je vais vous annoncer tout de suite que moi aussi je suis marié et père de famille. Nous sommes à égalité, en somme. Je ne vous demande rien. Juste un rendez-vous, entre vieux copains. C'est permis, non ? Et puis, ne faites pas l'idiote, vous l'avez assez été dans le temps, ça suffit comme ça. Vous avez même réussi à tout gâcher. Paule, nous mangerons des baguettes avec du pâté de foie gras ou, si vous préférez, nous irons dans le meilleur restaurant de Paris. J'ai de l'argent, nous n'aurons plus besoin de compter les tickets [19] du restaurant universitaire. On commandera des huîtres et on les arrosera d'un petit vin blanc des mille et une nuits.

— À quatre heures ?

— Très chère, j'ai l'impression que vous êtes devenue atrocement bourgeoise. Pourtant c'est bien vous qui m'avez appris à manger au gré de la fantaisie, à n'importe quel moment. Vous n'avez pas oublié, j'espère. Paule, dites-moi que vous n'avez rien oublié...

— Non, dit-elle la gorge serrée.

C'était idiot de continuer à écouter son monologue et de s'efforcer de rester calme tout en ironisant. Elle n'avait pas envie de rire et le ton faussement enjoué de Guy lui faisait soudain mal.

— Je dois vous quitter, dit Paule, en pensant que c'était plus sage.

Le silence l'entoura aussitôt. Guy était parti et personne ne se souciait d'elle. Pour éviter de réfléchir, Paule décida de se coucher. Sa robe vola à l'autre bout de la pièce. Elle se roula avec délice dans les draps frais et s'endormit tout de suite. Aucun cauchemar ne troubla son sommeil et, le lendemain, elle se réveilla à une heure incongrue avec une étrange sensation de bonheur. Quelqu'un allait l'aider à retrouver la petite étudiante qui s'était perdue le long du chemin de la vie. Madame Henri Jodoin pensa avec tendresse à Paule Javet et commença allègrement sa toilette. Au début de l'après-midi, toujours seule dans sa chambre, elle fut pourtant assaillie de scrupules et essaya de repenser honnêtement les faits dans leur exactitude [20] la plus crue. Elle songea à Henri, à son propre rôle d'épouse et de mère et surtout aux idées que ce rendez-vous pouvait donner à Guy. Qu'allait-il s'imaginer ?

Il faisait très beau et Paule eut beaucoup de mal à se décider de ne pas quitter sa chambre, mais une fois sa résolution prise elle appela la standardiste pour la prévenir qu'elle ne répondrait pas au téléphone. Désormais sûre que Guy ne parviendrait pas à la joindre, Paule prit un livre et essaya de lire, mais elle songea aussitôt qu'Henri ou la bonne auraient peut-être besoin d'elle, se ravisa, retéléphona et demanda qu'on lui passe les communications interurbaines.

Le lit défait la dérangeait et elle rôdait dans le petit espace, entre la coiffeuse et la salle de bains, comme un animal en cage. Elle commença à ranger, mais se rappela que ce n'était pas la peine d'être en vacances à Paris pour s'occuper du ménage. Il était deux heures de l'après-midi. Ralph et Michel devaient être de retour de l'école.

Oublie les enfants, la maison et le reste — lui avait recommandé Henri.

C'était trop bête à la fin. Elle s'était juré pourtant de suivre uniquement son bon plaisir pendant ses courtes vacances à Paris. Comme son plaisir était de sortir, elle chercha son sac et ses gants et se rendit compte seulement dans l'ascenseur qu'elle portait la robe jaune, comme convenu. Désormais, Paule savait qu'elle ne manquerait pas son rendez-vous, tout en voulant encore se persuader qu'elle se contenterait de flâner dans Paris.

Elle entra dans un magasin, puis dans un autre. Les vendeuses n'étaient pas polies et Paule évoqua l'atmosphère [21] ouatée de sa ville à elle, où on lui disait, dès qu'elle franchissait le seuil : "Bonjour, madame Jodoin". Pourtant, elle s'était souvent plainte de son existence de provinciale, de la continuelle présence des yeux qui épiaient derrière les rideaux, de madame Borel, la potinière, et des visites de la trop bavarde madame Larose, femme d'avoué.

J'étouffe, disait-elle à Henri. J'aimerais déménager dans une grande capitale, où je ne serais qu'une parmi bien d'autres. Dans ce carcan de surveillance, j'ai l'impression de ne plus être moi-même. Henri, flegmatique, souriait et changeait de sujet.

Un mur de résistance, voilà ce qu'était son mari. Elle évoqua sa haute silhouette avec une pointe de ressentiment, pour en avoir aussitôt des remords. Il était bon. C'est tout ce qu'elle pouvait en dire en ce moment précis. Toujours d'humeur égale, reposant, sentant l'eau de Cologne, frais, sain et parfaitement équilibré. Barrage vivant contre les angoisses et les doutes.

La place de la Concorde l'éblouit. Comme chaque fois, depuis le temps immémorable où elle avait eu la révélation de sa beauté, une sensation de jeunesse s'empara de Paule. Il était merveilleux de vivre.

Un jour je ne serai plus là pour voir, pour respirer, pour bouger. Un frisson de dégoût parcourut son corps souple. Je serai morte et ça ne changera rien. Elle éprouva alors une jalousie féroce à l'égard de tous ceux qui commençaient, en ce moment précis, à exister, qui avaient devant eux des années et des années disponibles et pour lesquels rien n'était encore définitif. Je ne veux pas être enterrée à côté de la famille, pensa Paule. Préoccupée et [22] inquiète, elle eut envie de deman-

der tout de suite à Henri d'acheter un autre terrain au cimetière. "Être ou ne pas être, c'est la question"... La tirade d'Hamlet lui revenait à l'esprit, lourde de son sens véritable qui ne l'avait jamais frappé à ce point, auparavant. Dans quelle mesure est-ce que j'existe en tant qu'être particulier et distinct, se demanda Paule ? "Tu es la mère de nos enfants", disait parfois Henri. Paule évoqua Guy de toutes ses forces ; pour lui et pour lui seul, elle n'était que Paule Javet, rien de plus, mais rien de moins.

Il était quatre heures exactement. Paule appela un taxi.

Dans la vieille Renault, elle rabattit les deux sièges qui lui faisaient face et allongea ses jambes. Luxe suprême, Paule ouvrit même la fenêtre qui généralement restait hermétiquement fermée dans la voiture familiale pour éviter aux enfants le danger d'un rhume. Elle aspira profondément la fumée de sa cigarette et regarda les passants. À l'arrêt de l'autobus, des gens attendaient. Paule goûta pleinement le confort que procurait la liasse des billets qui bourraient son portefeuille et eut une pensée reconnaissante pour Henri.

À la terrasse des Deux Magots, il y avait beaucoup de monde. Pour se donner une contenance, elle descendit un peu plus loin, paya, et se dirigea vers le café. Elle ne le vit pas tout de suite, mais Guy se levait déjà, impatient, et lui faisait signe.

Un immense éclat de rire monta dans sa gorge. C'était donc ce monsieur petit et gros dont les joues balayaient lourdement le col de la chemise qui était son amoureux... [23] Paule se mordit les lèvres et s'efforça d'adopter un air de radieuse surprise. Sa main gantée rencontra celle de Guy et elle se laissa glisser sur une chaise à côté de lui. Presque aussitôt elle retrouva l'expression particulière de ses yeux, l'intonation de sa voix et cette chaleur passionnée qui continuait à émaner de tout son être.

— Tu n'as pas changé, dit Guy. Puis comme pour s'excuser il murmura : moi je suis devenu obèse. Et soudain, agressif, il commença à lui dire que c'était bien sa faute à elle qui l'avait quitté sans un mot, sans une lettre. Visiblement ému, il la tutoyait à présent, comme autrefois, et Paule ne protesta pas.

— Te souviens-tu de la gare et de ce compartiment triste dans lequel je suis monté pour te supplier, une dernière fois, de ne pas partir tandis que tu t'acharnais à chercher ton parapluie ? Pourquoi n'as-tu pas tenu ta promesse d'alors, pourquoi n'es-tu pas revenue ?

Il la regardait comme un chien fidèle qui essaye de comprendre l'injustice de son maître, et Paule se sentit belle et désirable. Le soleil brillait toujours, elle était à Paris, les gens passaient à côté et les garçons circulaient entre les tables avec leurs plateaux ronds, ridiculement petits. Elle oublia le décor, se retrouva dans le monde gris de cette lointaine journée et se demanda honnêtement ce que voulait alors la jeune fille de vingt ans qui roulait en boule un mouchoir humide.

Lentement, Guy chercha sa main, posée négligemment sur la table, et un étrange courant parcourut le corps de Paule. Elle se secoua, le regarda, et fut prise de nouveau d'un fou rire, nerveux sans doute, qu'elle réprima [24] pour ne pas faire inutilement de peine à celui qui, sans trop le savoir, la rendait à elle-même. Il ne prêtait pas attention à elle, tout perdu qu'il était dans ses souvenirs à lui, différents des siens et pourtant proches, puisqu'elle en était le centre.

— Je suis rentré dans ma chambre, j'ai regardé ta photo et je me suis juré de t'attendre, car moi, je t'aimais comme personne ne le pourra jamais plus. Je t'aime encore, Paule.

— Tais-toi, protesta Paule, prise de scrupules.

— Bon, tu ne veux pas que je parle au présent ! Soit, mais tu ne peux pas m'empêcher de te raconter le passé et de te dire ce que tu m'as fait, sciemment, cruellement... J'ai travaillé comme un forçat, j'ai économisé chaque repas, chaque tasse de café. Je voulais avoir de l'argent pour toi. Pour nous. J'ai trouvé un appartement. Tu as reçu ma lettre ?

— Oui je l'ai reçue, avec un retard de deux mois.

— Elle s'était perdue ; tu m'avais laissé une mauvaise adresse. Au début toutes mes lettres revenaient et je ne savais plus où te joindre. Finalement, tu m'as envoyé un bon petit mot, très "copain", très poli et bête, oui bête à pleurer. J'ai déchiré la feuille et je me suis soûlé.

— Pardon, Guy, dit doucement Paule ; je n'ai jamais su écrire autrement.

— Il me semble que tu aurais pu faire un effort, tu savais comme j'étais malheureux. Tu savais que sans toi je n'étais plus rien ! Ne proteste pas, ce n'est pas la peine [25] de mentir. Je garde encore précieusement ton dernier billet dans lequel tu m'expliquais posément que tu ne voyais ni la possibilité de revenir ni celle de tenir ta promesse. Tu sais ce que tu as fait ? Tu as brisé une poupée. Le mécanisme s'est cassé. Je suis entré à l'hôpital. Ma mère te dira que j'étais mourant. Quand j'en suis sorti, il ne restait plus rien. Je n'avais plus de ressort, plus de réaction. Je suis devenu gros, informe, affreux. Regarde-moi bien Paule, si je suis comme je suis, c'est bien ton œuvre.

Il la força à se tourner vers lui et les larmes montèrent aux yeux de Paule. Elle eut honte, mais retira sa main emprisonnée dans la sienne.

— J'avais peur de toi, Guy. Tu étais si passionné, tu avais tellement confiance en moi, tu m'avais trop idéalisée. Je craignais de te décevoir et je n'ai pas osé revenir. C'était terrible pour moi aussi, mais je n'y pouvais rien. Je t'ai tout expliqué, mais tu n'as pas compris. Tu pouvais venir me chercher, me prouver que j'étais ce que j'étais et que ça te suffisait. Pour moi, tu étais l'être le plus intelligent du monde et je ne voulais pas qu'un jour tu puisses t'apercevoir de ma médiocrité.

— Tu n'es pas médiocre, Paule. J'ai toujours cru que tu étais faite pour réaliser de grandes choses et qu'on les réaliserait ensemble, et en ce moment je le crois encore, malgré tout. Es-tu heureuse, au moins ?

Il n'attendit pas sa réponse et d'une voix basse et chaude qui jurait terriblement avec son corps et son visage, bouffi par la graisse, il commença à lui parler d'amour.

Paule recula sa chaise et dit avec rudesse :

[26]

— Tais-toi. Si tu n'acceptes pas de te rendre compte que les années ont passé et que je suis mariée, je m'en vais tout de suite.

Elle se sentit mieux ensuite et sourit même légèrement pour adoucir la dureté de ses paroles.

— C'est bien, Paule, murmura Guy ; ne t'en va pas, je serai ce que tu voudras : copain, ami, camarade ; tu as gardé le don de me tourner en bourrique.

— Parlons un peu de toi, supplia Paule. Tu es marié ?

— Oui, j'ai épousé une femme formidable.

— Jolie ?

— Non, pas tellement, mais elle m'aime beaucoup. D'ailleurs tu la verras quand tu viendras à la maison.

— Oh non !

— Mais si, je voudrais tellement te montrer mon cabinet de travail, le cadre dans lequel je vis. J'aurais l'impression que tu y as laissé une parcelle de toi et quand tu seras partie à nouveau je te retrouverai. Tu ne peux pas me refuser ça...

Elle changea de sujet.

— As-tu des enfants ?

— J'ai une fille délicieuse de douze mois. Elle te ressemble, tu sais. Quand je la regarde, je vois ton sourire. C'est curieux, même ma mère l'a remarqué. Que veux-tu savoir encore ?

[27]

Il réfléchit un instant, regarda la foule sur le trottoir et ajouta très vite :

— Ton petit crétin de Guy est devenu un homme important. J'ai mon propre bureau, je suis patron et je gagne beaucoup d'argent. J'ai un appartement dans le meilleur quartier de Paris, une maison à la campagne, une bonne et une gouvernante pour ma fille.

— Ta femme travaille ?

— Ma femme a une situation, comme disent les gens bien. Elle adore son métier et supporte allègrement ses petits problèmes domestiques. C'est une personne réaliste, terre-à-terre, qui sait ce qu'elle veut et qui mène sa vie tambour battant.

Décidément, il a beaucoup d'admiration pour son énergique épouse, pensa Paule et elle sentit un pincement de jalousie qui ne se dissipa que très lentement. C'était stupide et malhonnête, mais elle regretta de lui avoir défendu de dire des mots fous et éprouva le besoin d'invoquer Henri. Son image forte et solide la ramena à une vision confortable des choses et elle prit un ton détaché.

— Mon mari est aussi très réaliste, dit Paule. Je voudrais que tu le connaisses, il te plairait.

— Que fait-il ?

— Il est notaire et il aime son travail, ses clients et son bureau. J'ai trois fils : quatre, sept et dix ans. Ils sont très gentils et Henri les adore. Nous avons aussi une voiture, une maison dans le meilleur quartier de Roubaix et nous passons nos vacances au bord de la mer.

[28]

Paule se rendit compte soudain qu'il y avait beaucoup d'ironie dans sa voix et détourna les yeux.

— En somme, tu es heureuse. Tant mieux. Mais dis-moi, que fais-tu ? demanda Guy.

— Pas grand'chose, murmura Paule qui se sentit très mal à l'aise. J'élève mes enfants, je m'occupe de la maison, je reçois...

— Palpitant, soupira Guy. Quand je pense comme tu voulais vivre, comme tu savais parler de tes projets, comme tu pouvais disséquer les problèmes les plus complexes, je me demande pourquoi on permet aux jeunes filles de faire des études universitaires. Alors, ton intention de transformer le monde est morte et enterrée ? Madame est devenue une respectable bourgeoise de province.

Il riait.

— Excuse-moi, je plaisante ! Que veux-tu, c'est bien ton sort ! On n'est pas femelle pour rien.

Elle le détesta de toutes ses forces, puis comprit dans un éclair que c'était elle-même qu'elle détestait pour ne pas pouvoir lui jeter autre chose au visage que la vérité crue et nue de sa banale existence. Les heures perdues à être constamment occupée à ne rien faire de valable lui apparaissaient dans toute leur horreur.

— Ma femme n'a jamais voulu rester à la maison, et j'avoue que ce n'est pas toujours rigolo pour moi, poursuivait Guy. Parfois j'aimerais qu'elle cesse de travailler. Je rêve, en somme, de trouver en rentrant un être détendu et prêt à supporter mes propres caprices et mes propres [29] doléances. Pourtant je n'ai pas le droit de me plaindre. Quand je l'ai rencontrée, elle a mis cartes sur table et il n'a jamais été question qu'elle accepte son rôle d'épouse cachée à l'ombre de la bonne et tranquille existence conjugale. Il me semblait que je comprenais. Evidemment, je pensais à toi, pas à elle. Il me suffisait de fermer les yeux pour te voir à sa place et m'imaginer ce que tu aurais dit au même instant... je lui étais reconnaissant comme un collégien lorsqu'elle prenait une attitude qui aurait pu être tienne. C'est drôle, mais j'ai l'impression qu'elle s'efforce de devenir ce que je voulais qu'elle soit et qu'elle y parvient à merveille bien qu'elle soit beaucoup moins intelligente que toi. Ceci dit, Dominique continue à être incapable de soutenir une discussion sur Marx ou Bergson. Pauvre chou ! elle n'a jamais été en mesure de poursuivre des études universitaires ni même de lire les œuvres de ces messieurs. Te souviens-tu de nos longs

après-midi sur les bancs du Luxembourg ? Le gardien tempêtait, nos bicyclettes traînaient par terre et nous étions en train de remettre en question les idées de ces vieilles barbes, parfaitement heureux et insouciantes de l'heure. Comme on était jeunes et comme on était égoïstes.

Paule pensa qu'elle n'avait même plus le temps d'ouvrir sa grosse malle bourrée de bouquins qui dormait quelque part dans le grenier. "Il faudrait mettre de l'ordre là-dedans, disait parfois Henri. Les mites finiront par tout ronger". Les mites ! Symbole de sa jeunesse disparue, enterrée sous la poussière des journées creuses.

— Es-tu encore aussi à gauche que tu l'étais dans le temps ? demanda Guy.

[30]

Paule s'interrogea en vain pour répondre avec honnêteté, ne trouva pas d'échos en elle et fit un signe affirmatif. Mais Guy ne fut pas dupe.

— Ma pauvre fille, tu mens ! Ça crève les yeux

Elle fut prise de panique pensant qu'il l'avait deviné, qu'il avait compris que plus rien ne restait de Paule Javet et elle s'aperçut avec soulagement qu'il continuait à se faire d'elle une image fausse et flatteuse qu'elle se garda bien de détruire puisqu'elle lui convenait à merveille.

— Ne proteste pas ! On ne peut pas vivre dans l'opulence, rouler carrosse et avoir le ventre plein tout en préconisant la justice sociale. Quand nous ne possédions pour toute fortune que des bicyclettes et une modeste bourse d'étudiant, nous avions le droit de philosopher. Aujourd'hui c'est fini ! Nous ne sommes plus dans le bain. J'ai rencontré de Rossina, te souviens-tu, ce noble qui avait quitté son père pour faire partie d'une cellule communiste. Il s'était marié à dix-huit ans et il crevait consciencieusement de faim de concert avec sa fem-

me, étudiante comme lui. Eh bien, de Rossina travaille maintenant dans une banque et la jolie Edwige vient de faire un très convenable héritage. Son père lui a pardonné ses frasques, sous prétexte qu'elle a fabriqué un fils, dont le vieux est très fier, Dieu sait pourquoi. Ainsi va la vie ! Adieu “L'Humanité” ; ils lisent au petit-déjeuner “Le Figaro”, — c'est plus convenable — et vont chaque année au bal des Petits Lits Blancs, en grande tenue et aux frais du paternel. Andrée L'Heureux c'est à peu près la même chose, mais en moins bien. La pauvre fille a eu beaucoup de mal à se dégoter un mari présentable. Quand on est aussi laide [31] qu'elle, il est infiniment plus facile de recruter des militants pour le parti communiste. A propos d'Andrée, que devient Jérôme ? L'as-tu revu ?

Non, Paule n'avait pas revu cet ancien soupirant timide que détestait son amie Andrée et qui faisait figure, dans leur groupe, d'un énergumène tombé d'une autre planète. Jérôme était très “sage”, comme on disait alors. Orphelin, lâché jeune dans le grand Paris, il étudiait la philosophie à l'Institut Catholique et faisait partie des mouvements fédéralistes. Il passait ses nuits à taper des manifestes, voyageait en auto-stop pour pouvoir participer à toutes sortes de congrès convenables et bien-pensants et se disait citoyen du monde. Elle avait appris par hasard qu'il travaillait à L'U.N.E.S.C.O. et venait de publier un volume sur les possibilités d'appliquer certains principes du Marché Commun à une nouvelle unité politique qui s'appellerait “La libre république de l'Europe”. Paule avait d'ailleurs parcouru ce volume avec grand plaisir en se disant que Jérôme au moins continuait son rêve qu'ils avaient pourtant tous considéré comme insensé.

— L'existence doit être simple pour lui, dit Guy. Une fois pour toutes, le clergé a toujours raison. Les mouvements extrémistes sont mauvais par principe et la démocratie libérale représente la seule conception politique acceptable. Ajoute à ça qu'il ne peut manquer de réussir, car certains événements d'actualité lui donnent raison, et tu auras la parfaite image d'un être heureux. L'unique chose qui pourrait jamais ébranler sa quiétude, ce serait une guerre car, pacifiste et antimilitariste comme il l'est, je me demande comment il éviterait de passer pour un lâche. Avec son sens de l'honneur à fleur de peau, je ne [32] vois vraiment pas non plus de quelle façon il parviendrait à concilier l'inconciliable.

Paule renchérisait, noyée dans ce passé commun qui les rapprochait ; j'ai rencontré, l'année dernière Hubert. Tu sais le grand Hubert, disait-elle.

Hubert Dona avait été leur professeur à tous les deux, le maître chéri, qu'ils adoraient aveuglement et dont ils buvaient chaque parole avec un remarquable manque de sens critique. Paule se souvenait encore très bien de la scène qui fut celle de sa grande déception. Elle avait vu Dona, dans le hall de la Faculté, en train de faire une cour effrénée à Verceuil, professeur de droit très connu, sommité dans son domaine, que Dona dénigrait constamment en le traîtant, dans ses conférences, de “sage qui végète sur des réserves de savoir acquises une fois pour toutes”. Or, Hubert Dona avait alors besoin d'une signature ronflante pour assurer le succès de son premier ouvrage et il suppliait Verceuil de lui faire une préface. Paule, dégoûtée du monde entier, avait eu envie de lui jeter son mépris au visage et elle avait passé la soirée avec Guy à se demander comment ils pourraient manifester leur désapprobation à ce traître.

Par la suite, ils avaient fait serment de ne jamais mettre les pieds au cours de Dona ce qui s'était terminé par un examen désastreux pour lequel ils avaient obtenu tout juste la moyenne car Dona les connaissant bien n'avait pas voulu être trop sévère. Plus tard, quand elle le revit, elle fut trop contente de retrouver son passé pour songer à sa félonie et accepta avec empressement l'invitation à une de ses conférences. Le professeur lui en imposait d'ailleurs beaucoup et Paule fut heureuse d'aller l'écouter avec Henri. Elle n'osa pas cependant raconter la chose à [33] Guy et se contenta de remarquer qu'Hubert Dona venait de recevoir sa nomination au Collège de France.

— Comme tu es restée entière dans tes jugements et tes opinions, dit Guy. Tu ne sais pas pardonner ; moi je vieillis. Je ne raisonne plus en noir et blanc et j'admets que les demi-teintes me conviennent mieux. Autrefois, une chose, un être, ne pouvaient se classer que dans les cases de bons ou de méchants, d'honnêtes ou de malhonnêtes. C'était absolu et sans appel. Avec le temps ça l'est devenu beaucoup moins. Ainsi j'admets aujourd'hui que mon premier patron était, dans l'ensemble, un brave homme. Bien sûr il faisait parfois des petites

affaires pas très jolies, mais désormais je les considère comme des concessions accidentelles imposées en quelque sorte, par l'existence.

— Par l'existence ou par son dragon de femme, protesta Paule.

— Il l'aimait, dit rêveusement Guy et ça excuse tout, même le salaire minable qu'il me payait à l'époque. D'ailleurs, il faut être franc. Depuis que je suis devenu quelqu'un dans le monde des affaires, moi aussi je commets de petits écarts et pourtant je considère que, tant que je serai capable de m'en rendre compte, je ne trahirai pas tout à fait mon alter ego, ce jeune étudiant idéaliste qui rêvait de la pureté absolue.

— Je dois m'en aller, dit Paule, effrayée par cette intimité qui se tissait entre eux.

— Tu ne peux pas faire ça, répondit comme un écho la voix soudain passionnée de Guy. J'ai tout organisé, tout arrangé.

Il a dû raconter à sa femme qu'il avait un rendez-vous important, songea Paule.

[34]

Elle pensa aux longues nuits solitaires que sa mère passait autrefois en attendant son charmant mari perpétuellement occupé par ses "affaires". L'excellente femme mourut persuadée de la fidélité absolue de monsieur Javet, car Paule eut la délicatesse de ne pas lui faire part d'une certaine rencontre avec son père, passablement ivre, traînant une jolie blonde dans son sillage. Mais Paule n'avait jamais pardonné et quitta la maison familiale aussitôt que son âge lui permit de fuir l'image d'un homme précocement vieilli, embrassant avec humilité les mains des dames de petite vertu qui lui prodiguaient encore leurs attentions moyennant finance. Elle se dit tout à coup qu'elle n'avait plus le droit de le juger, mit brusquement ses gants et jeta un regard circulaire pour s'assurer qu'aucune personne de sa connaissance ne se trouvait dans le voisinage de leur table.

— Paule, je te reverrai ? Je t'en prie, ne pars pas comme ça, supplia Guy. Je t'aime, chérie ; je viens seulement de me rendre compte que tu

es de nouveau avec moi. Je te jure que je serai raisonnable ; je ne demande rien, rien que de te voir, de te parler.

— Je dois dîner avec des amis, j'ai promis, répondit froidement Paule.

— C'est bon ! Selon ton habitude tu t'es débrouillée pour avoir une ligne de défense. Tu as toujours été comme cela. Quand je t'ai embrassée pour la première fois, tu t'es enfuie sur ta bicyclette. Comme tu rougissais alors, mon petit, comme tu rougissais ! Nous n'avons plus vingt ans, Paule, et la vie passe si vite. Pourquoi refuser ces quelques instants ? De quel droit ? Tu as tout gâché, [35] laisse-moi au moins cette minuscule compensation ! Je viendrai te chercher demain en voiture, nous irons où tu voudras. Nous discuterons, nous sourirons et je pourrai garder encore un peu ta main dans la mienne.

Elle pensa à la journée vide qui l'attendait. "Amuse-toi bien", avait dit Henri sans faire le moindre effort pour l'accompagner. Paule décida de s'amuser. Elle dit oui à Guy, fixa l'heure du rendez-vous et se leva.

Il voulut la raccompagner, mais elle refusa par excès de prudence et s'éloigna en lui faisant signe de la main. Guy resta docilement assis à sa place.

Dans la première boulangerie, Paule acheta deux petits pains au chocolat qu'elle mangea en pensant qu'il était formidable de commettre cet écart majeur au protocole de province : mastiquer dans la rue. Les miettes marquèrent le décolleté de sa robe et elle les secoua d'un geste impatient. À l'hôtel un message d'Henri l'attendait. Il s'excusait de ne pouvoir appeler le soir et demandait de la prévenir qu'il rappellerait dans deux jours.

Au moment où elle franchissait le seuil de sa chambre, le téléphone sonna. C'était Guy et elle lui fut reconnaissante d'avoir le temps de s'occuper d'elle. Sa voix se fit douce et elle évoqua mentalement la silhouette de son amoureux d'autrefois, ce qui lui permit d'avoir des inflexions étranges que Guy prit pour un acquiescement tacite. Il voulait lui annoncer le programme préparé avec soin et s'assurer de son consentement.

Paule accepta d'aller à Enghien et le laissa même échafauder d'autres projets pour la fin de la semaine. Le [36] soleil dansait sur le tissu clair des stores, faisait des taches sur le tapis et se posait sur le bras nu de la jeune femme. Dans la chambre voisine l'eau coulait et un bruit désagréable traversait la mince cloison. Les pas se multipliaient dans le corridor ; une voiture klaxonna dans la rue et Paule alluma une cigarette.

Elle s'allongea sur le lit, ouvrit "Madame Bovary" de Flaubert qu'elle avait apportée dans ses bagages et oublia, pour la première fois depuis des années, le monde environnant. Ce soir-là, tard dans la nuit, Paule devait lire encore, parfaitement isolée, indifférente à sa propre existence, liée absolument et étroitement à chaque mot, à chaque parole. Madame Henri Jodoin, devenue Emma, venait de retrouver Rodolphe et ils chevauchaient côte à côte dans le petit sous-bois. Le sommeil l'envahit sans qu'elle eut le temps de s'en apercevoir et elle rêva à l'un de ses fils qui ne comprenait pas la table de multiplication. Elle se réveilla le lendemain toute habillée en répétant bêtement : deux fois deux font quatre...

[37]

FUIR. Roman.

Chapitre II

[Retour à la table des matières](#)

Autour d'eux tout était silence somnolent au soleil. Des bateaux se balançaient inutiles sur l'eau claire et des chaises vides entouraient les tables poussiéreuses de la terrasse du casino.

— Ce qui importe, c'est d'avancer, réfléchissait tout haut Guy. Je suis prêt à lutter, à travailler vingt-quatre heures par jour, pour ne pas sentir la faillite. Toi et moi, nous sommes des ambitieux incapables de se contenter de ce qui peut satisfaire les autres. L'argent, ce n'est pas assez, bien qu'il soit passionnant d'en posséder beaucoup pour dépenser davantage, pour dominer les choses. On dit que je me crève avant le temps, mais au fond on m'envie, car rien ne chasse mieux l'angoisse que le travail, ce véritable opium des hommes. Le danger consiste à se laisser porter sans jamais avoir le courage de s'arrêter et se regarder en face ; à un certain âge on le paie cher en devenant une loque soudain inutile et incapable de combler [38] le vide. Personnellement j'essaye de ne pas me laisser happer par le rythme de la vie, de ne pas cesser de penser et de réfléchir. Je me ménage des heures de solitude et je m'enferme pour lire. Pas la grande littérature, bien sûr ! Ça ne me va plus, c'est trop lointain, trop abstrait aussi, trop romanesque peut-être

dans un sens. D'ailleurs nous avons dépassé le stade où on s'acharne à potasser la philosophie des autres ; il nous faut trouver notre propre raison d'être. Je m'attache surtout à étudier ce que je n'ai jamais eu l'occasion de connaître : l'évolution des peuplades sauvages, l'emplacement exact des dernières fouilles archéologiques, les conditions politiques et économiques des Etats nouveaux. C'est incroyable ce qu'on peut apprendre ainsi et, tu sais, en fin de compte, ça sert !

— À quoi ? demanda timidement Paule.

— À sortir de l'ornière, à voir plus grand et à ne pas sombrer dans le quotidien. Et c'est déjà beaucoup, crois-moi. Après des journées d'existence réelle, pratique, des heures dont chacune a sa place propre et son utilité, il est merveilleux d'être en dehors de la course. L'argent me sert surtout à préserver le droit d'avoir une vérité en marge de celle qui est tracée par le monde environnant. Dominique ne peut pas me suivre. Elle me regarde avec une admiration qui flatte ma vanité — je ne le cache pas — et m'écoute religieusement, mais c'est tout. Ce n'était pas la même chose avec toi. Il y avait un écho et, même plus encore, une perpétuelle incitation. Tu avais le pouvoir de déclencher en moi le mécanisme de la pensée gratuite, de la recherche abstraite, si tu veux, mais qui nous enrichissait l'un et l'autre. C'est fou comme avec toi on se sent intelligent. Tu comprends ?

[39]

— Je ne comprends pas, dit tranquillement Paule, mais ça ne fait rien, continue.

— Si, tu comprends très bien, mais tu te défends contre toi-même parce que tu refuses d'avouer ton échec. Avouer voudrait dire regretter Guy, or tu n'as pas l'humilité du regret.

— Comme tu me connais mal, murmura Paule.

— Au contraire, je te connais très bien Paule et quand on aime, on ne se trompe pas.

— Veux-tu me dire pourquoi alors il y a tant de mariages ratés et de gens déçus, ironisa-t-elle.

— C'est très simple, ou ils ne peuvent pas réaliser leur amour, ou ils sont nuls. Rares sont les hommes qui savent aimer comme je t'aime, Paule...

— Ceci dit, tu n'as pas eu le courage de tout plaquer !

— Paule, tu me fais mal. J'aurais fait n'importe quoi pour te reprendre, mais je te croyais mariée. Tes lettres, tes sales lettres prouvaient que tu voulais rompre et que tu n'osais pas le dire clairement pour ne pas me faire de la peine. Je ne cherchais pas ta pitié ; alors j'ai cessé d'écrire. J'ai ma fierté, moi aussi, et j'ai refusé d'être le gêneur qui s'accroche bêtement, stupidement. J'ai vu trop d'imbéciles te suivre pour ne pas comprendre l'humiliation de vouloir pénétrer coûte que coûte dans ta vie.

— Quand on aime, ce genre de fierté s'efface, dit Paule. J'ai connu des femmes qui abandonnaient tout pour [40] l'homme qui ne les attendait même pas. Elles étaient à ce point aveugles qu'elles prenaient pour de la bonne monnaie la moindre marque d'attention et...

— Des idiots, voilà ce qu'elles étaient tes femmes, interrompit Guy. L'amour, ce n'est pas de la soumission aveugle, c'est une union victorieuse de deux êtres qui vont ensemble vers quelque chose qui n'appartient qu'à eux.

— Mon Dieu, ce que tu peux être naïf ! Tes deux êtres se rencontrent à un tournant de leur vie et ils se parent alors de jolies plumes. Armés d'artifices, ils se présentent l'un à l'autre non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils voudraient être et chacun aime cette image créée de toutes pièces, l'accepte et l'associe à la sienne. Regarde ces demoiselles qui se découvrent un goût passionné pour un tas de choses à la seule fin de ne pas décevoir l'amoureux transi qui s'y intéresse. C'est joli, c'est charmant, mais ça ne dure pas. Comment exiger, en effet, que deux personnes continuent pendant des années à ne pas être elles-mêmes ? Qu'elles jouent éternellement le rôle qu'elles se sont imposé inconsciemment ?

— Sans dire qu'il est faux de croire que nous sommes définitivement formés à l'âge adulte. C'est l'existence quotidienne qui nous pétrit à son gré. La réussite donnera à l'homme un autre visage que la médiocrité d'une situation sans lendemain, mais, de toute façon, il n'aura que peu de traits communs avec celui de son adolescence.

— La femme se noiera généralement dans l'abîme des choses qui l'entourent. Elle restera l'esclave de son intérieur, de ses enfants, de toute cette réalité faite d'instantanés [41] qui se succèdent et qu'elle ne pressentait pas en se mariant. Elle sera forcée de s'imposer un effort constant d'adaptation et de vivre complètement isolée dans un univers restreint.

— Tu es sévère, Paule, et tu as tort de l'être. Tu ne corresponds en rien à cette image et Dominique non plus. Si ce que tu dis était vrai, tu n'aurais jamais pu rester à ce point toi-même. Chérie, pourquoi vouloir tout dénigrer, pourquoi s'acharner sur notre pauvre amour ? Car au fond, c'est ça que tu cherches : détruire et présenter une fausse image qui nous humilie. En langage clair, tu m'expliques que si nous étions mariés, toi et moi, nous serions différents de ce que nous sommes. Pourtant le temps a passé et nous nous retrouvons comme autrefois. Ose le nier ?

Paule n'osa pas, heureuse de se laisser porter par son enthousiasme à lui.

— Viens, dit Guy, en s'engageant dans la petite rue solitaire qui débouchait sur une grande place. Une compagnie y exposait le modèle d'un nouvel autobus qu'on pouvait visiter moyennant quelques francs. Riant comme des enfants, ils achetèrent les billets et montèrent. Paule s'installa à la place du chauffeur et commença à tourner le volant. Elle sentit presque aussitôt le souffle de Guy sur sa nuque et s'abandonna à ses baisers en pensant que ce n'était pas elle, mais une autre qui perdait ainsi toute retenue patiemment acquise.

Elle évitait de le regarder tandis qu'il prononçait des mots fous et que ses mains se resserraient sur ses épaules. [42] Jeunes et libres soudain de la contrainte de leurs vies respectives, ils repartirent en courant pour se perdre dans la verdure du parc voisin. Paule sauta par-dessus un banc ; sa jupe craqua dangereusement, mais elle rétablissait déjà son équilibre de l'autre côté. Guy, penaud, s'arrêta pour admirer son adresse et elle recommença, cherchant à l'humilier ainsi par la preuve de la souplesse de ses muscles que lui ne possédait plus.

L'ombre du soir posa ses doigts bleus sur les pelouses et Guy, à bout de résistance, demanda grâce. "J'ai faim", se plaignait-il en riant. Elle réfléchit et décida de manger à l'autre bout de Paris, dans un petit restaurant de la place de la Bastille. Guy, un peu déçu, accepta à contrecœur sa suggestion, mais s'appliqua à lui démontrer, dans la voiture, que leurs goûts étaient toujours encore d'une unanimité absolue et totale.

— Tu as raison, les grands restaurants c'est bon pour les messieurs bedonnants et pour les dames d'un certain âge qui n'ont rien à se dire. Ma femme les adore et serait très malheureuse si je n'avais pas les moyens de les lui offrir. Au début de notre mariage, quand je gagnais moins que Dominique, ça m'exaspérait, puisque c'était elle qui réglait les additions, mais maintenant j'ai l'habitude. Et puis, tu sais, on ne peut pas aller n'importe où ; nous sommes trop connus.

— Raison de plus, protesta Paule. Justement dans les endroits minables on ne rencontre pas les gens comme il faut et on peut s'isoler à sa guise.

— Dominique considère qu'il est indispensable de se montrer et d'aller là où on est sûr d'avoir l'occasion de [43] saluer madame X ou monsieur Y. Il paraît que ça fait partie de ce qu'on appelle un rang social.

— Au diable le rang, dit Paule qui se sentait revivre, libérée de ses remords et de ses hésitations. Si seulement on avait des bicyclettes au lieu de cette bagnole, rien ne manquerait à mon bonheur.

— Je serais incapable de monter, dit tristement Guy, je suis devenu trop gros — et la joie de Paule se perdit soudain quelque part.

Pour la retrouver elle parla de leurs promenades d'autrefois et d'une certaine course épuisante sur la route de Chantilly quand Guy, essoufflé, suivait avec peine le vélo de Paule.

— Tu me seras toujours supérieure, dit-il avec conviction.

Petite phrase toute faite qui ne correspond à rien, pensa Paule, mais le ton admiratif de Guy lui fit beaucoup de bien.

L'embouteillage de Paris les força à avancer pas à pas. Il conduisait d'une main, caressant de l'autre les doigts de Paule et il répétait : “Je t'aime, tu es là, je suis heureux.” Elle était gênée, mais ne protestait que faiblement. Place de la Bastille, ils cherchèrent longtemps un stationnement. Guy pestait contre l'encombrement, contre la poussière et contre les conducteurs du dimanche. Ce provincial, ébloui autrefois par la capitale, dénigrait son charme. Paule, scandalisée qu'il osât ainsi amoindrir l'ambiance de cette ville qui lui était chère entre toutes, monta sur ses [44] grands chevaux et le traita de petit crétin. Ils se réconcilièrent au moment de descendre et, main dans la main, ils allèrent à la recherche du restaurant. Un manège tournait. Elle l'entraîna.

Affolé, convulsivement accroche à la banquette, il essayait désespérément de garder un sourire crispé. Au moins il accepte de monter avec moi, pensa Paule, Henri ne serait jamais venu. Mais elle envia la jeune fille qui, sur une autre banquette, tournait dans les bras de son amoureux. Henri aurait dit : “Ce n'est plus de notre âge !” Guy était en train de le prouver et c'était pire. Pourtant Paule était parfaitement à son aise et elle quitta à regret le siège dur en bois peint.

— Tu es formidable, murmura Guy à côté d'elle et Paule se sentit jeune, jolie, désirable. Cette impression délicieuse ne devait plus la quitter de toute la soirée. Elle mangea des moules marinières, but beaucoup de vin blanc et se conduisit en parfaite coquette. Un regard de la grosse caissière la rappela à la réalité. Elle scruta alors son compagnon, nota impitoyablement sa calvitie naissante et fut prise d'une

étrange tendresse pour cet homme qui, trop préoccupé par le souci de lui plaire, n'arrivait pas à la deviner.

— Tu m'aimes, c'est merveilleux, répétait-il et, quand elle protestait, il serrait plus fort sa main. Tu ne veux pas l'avouer, méchante, tu as tort, de toute façon, je le sais, je le sens. Tes réticences ne sont que les scrupules d'une honnête bourgeoise mariée.

Guy paya l'addition et ils retrouvèrent l'intimité de la voiture où il recommença à l'embrasser. C'est alors que [45] se produisit cette chose très triste que Paule ne désirait pas : l'étrange courant cessa de galvaniser son corps, de la rendre vulnérable et de la précipiter dans les bras de Guy. Sa jambe gauche commençait à s'ankyloser, son bras cogna la portière et elle ferma les yeux pour ne pas voir les gouttes de sueur qui perlaient sur le front luisant de l'homme. Avant elle repoussait Guy à regret, honteuse de son abandon ; maintenant elle n'osait plus le faire, affolée à l'idée qu'il pourrait deviner son indifférence. Elle était entrée dans le jeu, attirée par une flatteuse passion qui lui permettait d'échapper au vide qu'elle portait en elle. Avec plaisir elle se mirait dans l'image parfaite d'une Paule qu'il évoquait et qu'elle ne connaissait pas. Soudain, ce fut fini ; elle ne vit qu'un homme laid qui dégageait une odeur désagréable et elle souffrit du ridicule de la scène. Sous la pression d'un faux mouvement le klaxon se mit à fonctionner. Ils se séparèrent.

— J'adore ta pudeur, disait Guy en mettant la voiture en marche. Je te comprends, excuse-moi ; je ne recommencerai plus. Je serai sage. Seulement, ne me fuis pas, Paule, nous avons si peu de temps pour nous voir.

Elle aurait voulu lui mentir en disant qu'elle partait à Roubaix le soir même, mais elle imagina une autre journée solitaire et prit un air de vertu offensée qui lui allait bien. Guy pensa que le temps jouait pour lui et qu'il était essentiel de la retenir à Paris ; il se contenta donc d'inviter Paule à la réception organisée par Dominique. Elle accepta et

descendit précipitamment, non loin de l'hôtel, à la faveur d'un arrêt de la circulation.

Si au moins il m'avait envoyé des fleurs, soupira Paule [46] quelques minutes plus tard en enlevant ses gants dans sa chambre. Puis songea que bientôt elle quitterait définitivement l'unique homme qui l'aimât encore. Le souvenir de la galanterie froide et distante d'Henri, son élégant mari, qui préférait aller à la pêche plutôt que passer un dimanche en tête à tête avec elle, lui rappela la grisaille de la triste ville de province qui était devenue sienne.

Il était tard. L'employé de la réception la fit avertir qu'on l'attendait dans le hall. Ses doigts remontèrent rapidement la fermeture éclair de sa jupe et le miroir lui renvoya le visage d'une femme blonde qui grimaçait et ne rappelait en rien la jeune fille que Guy lui avait montrée au cours de leur promenade. Paule se dépêcha d'éteindre la lampe et de tourner la clef dans la serrure de sa porte.

“Tu ne peux pas avoir toujours dix-huit ans”, disait Henri ; “ça serait vraiment trop ennuyeux à la fin. D'ailleurs, je n'aime pas les dinde !”

Avait-elle été une dinde, cette étudiante studieuse qui s'appelait Paule Javet et qui voulait transformer le monde ?

Le docteur Boussicot la ramena à la réalité. Il était seul et s'excusait de l'absence de sa femme qui avait été obligée de quitter Paris, disait-il. Elle le considéra avec une certaine tendresse. Pour Paule, le docteur Boussicot était plus qu'un médecin. Assez naïvement elle l'idéalisa dès leur première rencontre et n'eut jamais à rectifier son jugement ce qui l'incitait à lui vouer une éternelle reconnaissance pour le simple fait de ne l'avoir pas déçue.

Sa femme, la trop jolie Ghislaine, fit longtemps scandale [47] à Roubaix par ses manières libres et sa façon voyante de s'habiller. Elle ne faisait rien de spécial, vivant comme n'importe quelle autre de ses voisines, mais osait se mêler au groupe d'hommes dans les réunions mondaines et refusait systématiquement de parler couches, bébés et allaitement naturel. Cette attitude créa une hostilité du monde féminin à son égard et très vite on commença à raconter de bouche à oreille que le torchon brûlait dans le ménage Boussicot. Paule ne voulut ja-

mais prêter attention à ces potins, mais fut heureuse pour Ghislaine quand le docteur décida d'aller s'établir à Paris.

— Avez-vous dîné ? demanda Georges Boussicot.

— Oui. Et vous ?

— J'ai mangé avant de partir.

Son air gauche indiquait clairement qu'il ne savait que faire de Paule. Pour lui venir en aide, elle dit que Ghislaine devait acheter des billets et qu'il était question d'aller voir ensemble une pièce de théâtre.

— Quand lui avez-vous parlé ? s'inquiéta Boussicot.

— Ce n'est pas moi, c'est Henri qui l'a appelée il y a deux ou trois semaines, répondit Paule. Il avait peur que je sois trop seule à Paris.

— Il avait raison, murmura Boussicot.

— J'ai rappelé chez vous hier, poursuivit Paule, mais je n'ai pas obtenu de réponse. Je me suis demandé même si vous alliez venir aujourd'hui me chercher et si notre rendez-vous tenait toujours.

[48]

— J'ai trouvé toutes les indications sur la liste, grogna le médecin.

— Quelle liste ?

— Ce serait trop long à vous expliquer.

Ils marchèrent côte à côte et le silence les isola dans la tiédeur du soir. Devant une porte cochère un homme embrassait une femme et Paule pensa à Guy. Toute occupée à le retrouver ainsi, elle se soucia fort peu de son compagnon qui ne desserrait pas les dents et dont l'attitude commençait à être pour le moins étrange.

— Si on prenait un pousse-café ?

Elle acquiesça avec empressement, contente de cette diversion.

Ils entrèrent dans un petit bar aux lumières tamisées du genre faussement intime. Paule demanda un cognac et discrètement consulta sa montre. Dans une heure environ, il sera décent de partir, pensa-t-elle. Le mutisme de Boussicot commençait à lui peser et elle se sentait péniblement indiscrete face à ce compagnon qui visiblement remplissait une consigne avec une mauvaise humeur et un sans-gêne désagréables.

Il n'avait qu'à décommander le rendez-vous, songeait-elle ; j'aurais mieux compris ça que son comportement impoli qui me met dans une drôle de situation.

— Les enfants vont bien, demanda-t-elle en se réfugiant derrière la banalité des convenances immuables et réconfortantes.

[49]

Georges Boussicot vida d'un trait son verre de scotch.

— Vous avez toujours su trouver le mot juste, Paule.

C'est un grand art.

Elle ne comprit guère l'à-propos du compliment et pour se donner une contenance alluma une cigarette.

Boussicot regardait la porte comme s'il attendait quelqu'un et, soudain, se mit à cracher des mots qui se chevauchaient curieusement. Paule se rendit compte alors qu'il était ivre.

— Ghislaine, la belle Ghislaine est partie, disait Boussicot. Oui, parfaitement. Ne prenez pas cet air étonné, ça se préparait depuis longtemps. Je le sentais, mais je n'y pouvais rien. Elle a eu ce qu'elle voulait : un appartement à Paris, des soirées à l'Opéra et même des bals. Tout ! Dieu sait que c'était souvent dur pour moi. Ce n'est pas

facile de se faire une clientèle dans cette maudite ville où les bons médecins ne manquent pas ! J'ai beaucoup travaillé, Paule. Vous pouvez me croire. Nuit et jour j'étais en route. Et j'en ai supporté des femmes hystériques que j'aurais volontiers foutues à la porte de mon bureau. Ghislaine voulait voir mon nom dans les journaux ; alors, je me suis même abaissé jusqu'à solliciter des faveurs, moi qui m'en fichais royalement. Quand je me retrouvais avec elle, tout ce que je ramassais c'était des plaintes. Elle disait que je ne pensais pas à notre amour, à notre bonheur, que j'étais devenu un robot, que je la négligeais... Facile à dire ! J'étais, à ses yeux, un rustre qui n'apportait jamais de cadeaux, oubliait les anniversaires et ne savait pas consoler. Parce que madame, bien entendu, continuait à être [50] malheureuse. Elle se sentait seule, harassée par les soucis domestiques, épuisée par le vide de son existence sans compter les autres drames du même genre. Et moi, pauvre imbécile, je m'apitoyais sur son sort, je lui achetais des livres qu'elle ne lisait pas, et j'écoutais patiemment ses doléances quand j'avais une minute de libre. Je m'efforçais aussi, malgré la fatigue, malgré le surcroît de travail, à recevoir ses amis car, les miens, elle les trouvait trop terre-à-terre. Il m'est arrivé un jour de m'endormir au cours d'une de ces mortelles soirées, et je vous assure qu'elle ne m'a pas pardonné ce manque de savoir-vivre. Que voulez-vous ! J'avais tort, c'est certain, mais je n'en pouvais plus !

Paule pensait à Henri et essayait en vain de chasser une tristesse voisine de la honte. Georges Boussicot appela le garçon, commanda un autre verre de scotch et continua son monologue.

— Elle est terriblement banale mon histoire, mais j'ai besoin de la raconter à quelqu'un. À quelqu'un comme vous, Paule, que je suis encore capable de respecter. Toutes les femmes ne sont au fond que des putains. De sales putains cruelles qui n'attendent que l'occasion pour se venger. Mais de quoi, grand Dieu ! C'est ce que je ne comprends pas. J'ai engagé une bonne pour libérer Ghislaine. Elle commença alors à prendre des leçons de piano. Elle voulait donner des récitals. Elle se découvrit un talent de grande pianiste. Je n'ai pas eu le courage de m'extasier. L'autre se chargea de le faire à ma place. Vous vous souvenez de Robert, le beau ténébreux à la manque ?

Il regarda distraitement Paule sans la voir, n'attendit pas la réponse et but avidement son scotch.

[51]

— Robert venait souvent chez nous. Il n'a rien à faire ce pauvre bougre trop riche pour travailler. Les réceptions, les chevaux et la plage de Deauville, ça laisse assez de temps libre pour s'occuper de la femme d'un modeste médecin. Ils se racontaient des histoires, elle pianotait pour lui, il se mourait d'admiration et déposait des violettes à ses pieds et les deux s'imaginaient que je ne me rendais compte de rien. C'est ainsi que je suis devenu cocu, tout en sachant pertinemment bien quand et comment. Piètre consolation, mais ça me donnait quand même une certaine supériorité sur ma jolie poupée qui continuait à me parler de son âme solitaire, de son besoin d'évasion, et patati et patata. Moi, je regardais ses cheveux, je sentais son odeur et j'étais heureux malgré tout en m'efforçant d'oublier le reste. Ce n'est pas joli, joli, de ma part, mais Paule, comprenez-moi, je l'aimais cette Ghislaine qui avait l'habitude de répéter, sur tous les tons, que je ne tenais pas à elle. Evidemment c'était commode, ça permettait de tromper sans avoir de remords. “Pour toi, je ne suis que la mère de tes enfants ; tu oublies que j'existe en tant qu'être humain” déclamait madame ! Et moi qui passais des semaines sans adresser la parole aux gosses, trop occupé pour les voir ne fut-ce qu'un instant...

— Ne vous en faites pas, elle reviendra, murmura Paule, émue par ce chagrin qui se livrait à elle.

— Comme vous êtes ridicule avec votre façon d'aligner des mots dénués de sens, dit méchamment Boussicot. Pensez-vous vraiment que la présence d'une femme c'est tout ce qui compte ? Ghislaine, pour moi, n'existe plus ! Un homme a aussi le droit de rêver, d'idéaliser. Il le fait [52] d'une manière moins voyante, il s'abstient de le crier sur les toits, il a une pudeur que les femmes ignorent. Voilà la différence ! Mon rêve à moi est mort !

Paule se secoua. Il n'y avait rien de commun entre la conduite de Ghislaine et ses propres rendez-vous avec Guy, innocents, charmants, et situés dans un tout autre contexte. Je ne me laisserai plus embrasser, se promet Paule, et, forte de cette résolution héroïque, elle se sentit obligée de défendre l'autre.

— Vous ne pensez pas qu'il est injuste de condamner sans rémission ? Voyons, Georges, ça aurait bien pu vous arriver à vous, l'homme intègre, de tromper Ghislaine avec une jolie malade un peu trop aguichante. Les moments de faiblesse, ça existe et ça s'oublie ! Nous ne sommes pas des saints et la vie est ce qu'elle est. Regardez donc la vérité en face et cessez de vous retrancher derrière des principes.

Boussicot éclata d'un rire pénible.

— Vous confondez tout, dit-il. Je me sens parfaitement capable de tromper ma femme, mais de là à échafauder toute une théorie, il y a une marge ! Quand j'ai envie de coucher, je couche ; je ne raisonne pas, je ne cherche pas d'exemples dans la littérature et je me passe même du luxe des excuses métaphysiques. Je m'organise, à part ça, pour ne pas introduire de spectres dans mon ménage et pour ne pas livrer mes états d'âme à toutes mes relations et connaissances. Je ne vais pas confier à mon meilleur ami que Ghislaine aime en moi surtout ma virilité pour la bonne raison que je n'ai pas eu le temps de m'en dégoter un depuis l'époque immémoriale du collège et que, de [53] toute façon, je continue à considérer qu'il y a des choses qui ne se racontent pas. J'ai toujours eu un certain respect pour moi-même et pour la vie privée des miens.

— Voulez-vous que je parle à Ghislaine ? demanda Paule.

— Je viens de lui parler au téléphone il y a deux heures à peine. Elle m'appelait pour me demander de l'argent, répondit Georges.

Il se leva lourdement et dit :

— Allons-nous-en. J'ai besoin d'air.

Dans la ruelle il prit son bras et le serra très fort. Paule, pleine de commisération ne protesta pas. Elle regardait ses pieds et faisait de grands pas pour ne pas gêner sa démarche trop rapide.

— Je brûle d'envie de coucher avec vous, dit soudain Boussicot.

— Moi pas, répondit Paule tout en ne parvenant pas à se scandaliser. Pourquoi ferais-je une chose pareille sans éprouver pour vous de l'amour ?

— Amour, toujours les grands mots. Vous êtes seule, je suis seul. Personne ne nous attend, autant en profiter. Votre mari n'en saura rien, on restera de bons amis ; j'ai un lit très confortable et on aurait tort de se gêner de l'utiliser ensemble.

— Boussicot, vous dites des bêtises.

— Mais pas du tout ! Moi, j'ai besoin d'oublier Ghislaine, vous, votre propre personnalité qui vous encombre. [54] Ne protestez pas, je le sais depuis longtemps. Tôt ou tard vous finirez par tromper Henri ; je ne suis pas moins bien qu'un autre et j'appartiens à votre milieu ce qui n'est pas négligeable dans ces affaires-là.

— Vous n'avez rien à m'offrir en dehors de votre déception, répondit Paule malgré elle.

— Et le plaisir, qu'est-ce que vous en faites ? Après tout, ça s'obtient à deux. Êtes-vous complètement frigide, Paule ?

Elle en avait assez.

— Je dois rentrer. J'attends un appel de Roubaix.

— Bon, bon ! Allez en paix, continuez à être charitable et quand vous serez malheureuse à votre tour ne m'oubliez pas. J'essaierai de ne pas être trop soûl. Merci en tout cas de m'avoir écouté. Si ça peut vous faire plaisir, je déclare séance tenante et sous serment que vous venez de me réconcilier avec les femmes intelligentes. Autrefois je les préférerais bêtes et jolies ; maintenant, je n'en sais trop rien. Savez-vous que par moments vous êtes belle ?

Boussicot fit demi-tour et la planta au beau milieu du trottoir. Il était tard et les gens sortaient d'un cinéma voisin. Deux respectueuses passèrent en riant. Un homme les suivait. Paule se dirigea vers la place de la Madeleine. Les lumières brillaient, les voitures roulaient lentement et l'étrange excitation de la nuit parisienne était dans l'air. Un marchand de fleurs lui tendit un petit bouquet qui sentait bon. Au kiosque, elle acheta une revue et la [55] plia soigneusement. Puis elle entra dans le premier café, composa le numéro de Guy et attendit. "Allo" dit une voix féminine au bout du fil et Paule raccrocha en se répétant qu'elle agissait d'une manière vraiment stupide. Elle s'arrêta dans un Milk Bar, se bourra de glaces et de pâtisseries au point d'en avoir la nausée et décida enfin de retourner à l'hôtel.

Une forme était allongée sur son lit. Elle tourna le commutateur et la femme releva la tête. Ghislaine la regardait d'un air absent sans prononcer un mot. Paule alluma une cigarette et la lui tendit.

— Tu as vu Georges, demanda Ghislaine ?

— Oui, il est très malheureux.

— Ce n'est pas ma faute. Il a ce qu'il a voulu. Penses-tu qu'on puisse indéfiniment servir de meuble décoratif ou de nurse ? Je n'essaye pas de paraître plus honnête que je ne le suis. Je veux vivre. J'aime Robert et je sais qu'il ne peut pas se passer de moi. C'est simple, non !

Paule commençait à en avoir par-dessus la tête de ce couple qui faisait irruption dans son existence sans lui demander son avis.

— Grand bien te fasse, dit-elle en enlevant sa veste. Je n'ai aucune intention de t'en dissuader. Tout bêtement j'ai pitié de Georges et peut-être aussi des enfants. Quel âge as-tu ?

— Trente ans, répondit Ghislaine surprise.

— À trente ans on réfléchit et on ne s'embarque pas comme ça. Un peu de logique, ma fille. Tu as épousé Georges [56] de ton propre gré, vous avez fabriqué ensemble trois rejetons et tu n'as pas eu le temps de t'apercevoir qu'il ne te convenait pas ? Que cherches-tu ? Ta jeunesse un peu folle ? Des aventures ? Un changement ?

— J'aime Robert.

— Tu n'as pas commencé tout de même à l'aimer comme une écolière à la suite d'un coup de foudre. Tu as dû accepter des rencontres, le recevoir, subir ses avances, que sais-je encore ? Ne proteste pas ! Laisse-moi finir. Tu as sûrement couché avec lui avant de quitter Georges ? Je connais trop bien Robert pour ne pas savoir que c'est dans ses habitudes. Veux-tu me dire ce que tu espères encore tirer de ce bellâtre ?

— Ma raison de vivre ; la possibilité de m'épanouir librement et de ne plus étouffer à côté de Georges.

— Il y a beaucoup d'oxygène dans ce monde, il suffit de savoir en trouver soi-même. Pas besoin de soutien en cette matière, ironisa Paule. Et puis ce sont tes affaires. Au fond, pourquoi es-tu venue chez moi ?

— Je me sens atrocement seule. Il m'a fait une scène.

— Déjà ! C'était à prévoir. J'espère que tu ne t'attends pas à ce qu'il t'épouse ?

— Bien sûr que non, mais j'ai besoin de sa présence et il est tellement pris. Si seulement on pouvait habiter ensemble, j'aurais un peu plus de son temps.

— Tu demandes trop ou pas assez, ma fille.

— Puis-je dormir ici ?

[57]

— Si tu veux.

Négligemment Ghislaine feuilleta les pages du livre abandonné sur la table de nuit.

— C'est curieux qu'Henri te laisse comme ça, toute seule, dit-elle.

Visiblement elle cherchait à percer la cuirasse de Paule, lointaine amie froide et trop parfaite.

— Je suis en vacances. J'en avais besoin, répondit Paule et elle commença à se déshabiller.

Elles parlèrent encore quelques instants de choses et d'autres en respectant toutes les deux l'accord tacite de ne plus revenir sur les sujets épineux.

Paule pensait à Guy et Ghislaine se demandait si Robert chercherait à la rejoindre le lendemain.

[59]

FUIR. Roman.

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

— J'espère que vous aimez le caviar, disait Guy.

Elle regarda avec dégoût les tartines rondes garnies de beurre et de graines rouges qui se détachaient sur le fond Jaunâtre. Non, Paule n'aimait ni le caviar ni l'atmosphère du salon des Voisard, ce jeune couple très lancé dans le milieu de la petite finance. Etrangère, ne connaissant personne, elle n'était qu'une intruse, qui échangeait des propos sans suite avec le maître de la maison.

Il faisait atrocement chaud et les gens se bousculaient dans l'espace trop restreint.

— Chérie, murmura Guy très bas, tu es belle...

Il était fier, content et exténué à la fois.

— Venez que je vous présente ma femme.

Elle le suivit regrettant de ne pas pouvoir fuir.

[60]

— Dominique, voici Paule Jodoin, mon ancienne camarade.

Paule serra la main d'une grande femme mince, très élégante dans sa robe de crêpe marocain noire toute simple. Ses yeux rencontrèrent un instant le regard bleu et dur de l'autre et Paule comprit qu'elle savait.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, disait Dominique en la guidant à travers la foule. Désolée de vous présenter autant de monde, mais il y a des gens vraiment intéressants qui feront certainement votre conquête. Guy et moi avons beaucoup d'amis et il devient de plus en plus difficile de se limiter à un groupe d'intimes. Vous comprenez, si on invite un tel on est bien obligé de faire signe aux autres pour ne pas leur faire de la peine.

Elle s'arrêta devant une table chargée de bouteilles et offrit à Paule un verre d'apéritif.

— Vous travaillez, demanda stupidement Paule pour dire quelque chose ?

— Oui, je dirige un bureau de vente et d'achat de lingerie pour dames. Et vous ?

— Moi, je ne fais rien, répondit Paule à regret.

— Je vous admire, renchérissait Dominique très sûre d'elle-même. Je ne pourrais jamais être uniquement épouse et mère. Heureusement Guy me comprend parfaitement. C'est un être formidable mon mari, vous ne trouvez pas ?

Sans attendre la réponse elle ajoutait :

— Un vrai chou, un amour d'homme ! Je l'adore et il me le rend bien. Nous avons eu de la chance de nous [61] rencontrer. Il m'a beaucoup parlé de vous. Guy est un sentimental et ses souvenirs de jeunesse occupent une large place dans sa vie affective.

Dominique la contemplait avec une ironie qui tranchait sur le ton mielleux de la voix et Paule fut heureuse lorsqu'une grosse femme accapara son attention.

— Madame Dongunin, très chère, présentait Dominique.

Madame Dongunin évalua d'un coup d'œil expert la toilette de Paule puis, jugeant l'examen satisfaisant attendit que la maîtresse de maison se fut éloignée.

— Vous êtes une habituée ici, je suppose, demanda-t-elle ?

— Non, je n'habite pas Paris. Je suis seulement de passage. Mon mari a une étude de notaire à Roubaix.

Elle aurait voulu ajouter qu'elle avait trois fils, réciter les dates de leur naissance, mentionner qu'elle détestait le bridge et ne buvait que rarement du thé. Ainsi, au moins, elle aurait été assurée de ne plus être obligée de répondre aux autres questions qui viendraient inévitablement à en juger par la façon qu'avait son interlocutrice d'aborder les inconnues.

— Le mien est avocat, dit vivement madame Dongunin, un criminaliste célèbre, mais vous avez sûrement entendu parler de mon mari, n'est-ce pas ? Le pauvre, tout le monde le connaît !...

Paule secoua énergiquement la tête en signe d'acquiescement tout en brûlant d'envie de lui dire que la célébrité [62] de maître Dongunin

était ignorée d'une grande partie de l'humanité qui ne s'en portait pas moins bien pour autant.

— Nous sommes allés une fois à Roubaix, il y a bien longtemps, continuait la grosse dame, quel trou !

Ses joues se plissaient, sa poitrine remuait dans un mouvement perpétuel qui indiquait son excitation mondaine et ses mains dessinaient des cercles dans le vide.

— Je vous plains très sincèrement. La vie de province n'est pas très drôle et Roubaix, n'est-ce pas, ça reste quand même une ville de province. Enfin, que voulez-vous ! Il faut supporter bien des choses quand on est jeune. J'espère que monsieur Jodoin finira par venir s'installer à Paris.

— Nous aimons beaucoup Roubaix, dit froidement Paule.

La dame toussota et changea de sujet.

— Elle est jolie cette petite Dominique, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, c'est une femme charmante.

— Oh ! Charmante ! C'est beaucoup dire ! Il y a longtemps que je la connais. A dix-huit ans elle avait tendance à grossir, mais depuis elle suit un de ces régimes, je vous assure, une vraie performance. Chacun son goût. En tout cas, je ne souhaite à personne d'avoir son caractère. Parce qu'elle est très méchante, Dominique, et exagérément ambitieuse par-dessus le marché. Je peux vous le dire — entre nous, car je vous trouve sympathique — je me suis [63] opposée au mariage de son fils qui était autrefois très amoureux d'elle. Heureusement ce n'est qu'une histoire du passé. Le père de Dominique, le vieux Tousignant, était riche ; je ne le nie pas. Mais l'argent ce n'est pas tout. Il a

fait fortune comme marchand de bestiaux et Dominique, bien entendu, a eu une dot plus que convenable. Dernièrement, en outre, elle a réali-sé un petit héritage. Ça aide, quand on a un mari comme le sien. Re-marquez, il paraît que ça va mieux maintenant, mais lorsqu'ils se sont mariés, Guy n'avait pas de situation. On dit qu'il a fait des études, mais, vous savez, les diplômes, aujourd'hui, ne signifient pas gran-d'chose. Mon mari le répète souvent et avec raison. Dominique s'obs-tinait à rêver d'un licencié ou d'un docteur en droit. Il faut vous dire que dans sa famille on n'était pas très pourvu en grades universitaires. Je ne comprends pas cependant pourquoi Dominique continue de tra-vailer. Au début, c'était normal, après tout ; c'était elle qui le faisait vivre, mais ce n'est plus le cas... A sa place, je consacrerai mon temps et mon énergie à apprendre à recevoir. Avez-vous vu le buffet ? C'est vraiment une honte de nous servir des choses pareilles. Le cocktail n'est pas fameux non plus ! Evidemment, ça ne s'apprend pas aussi facilement qu'on le pense. La mère de Dominique n'a jamais été capa-ble d'offrir un dîner et son mari l'avait cloîtrée une fois pour toutes de peur qu'elle fasse des gaffes. En ce qui concerne les parents de Guy, ce sont des provinciaux ennuyeux comme la pluie. Il n'y a rien de pis que ces petites gens qui ont fait de l'argent pendant la guerre. Ce qui me surprend le plus c'est que certains ne semblent pas se rendre comp-te d'où sortent ces Voisard. Tenez, là-bas à droite, ce vieux monsieur, [64] c'est l'industriel Tibodeau. Oui, parfaitement ! Ça vous étonne ? Moi aussi, quoique personnellement je ne puisse pas le sentir. Lui et sa femme ne reconnaissent que ceux qui peuvent leur être d'une utilité quelconque à un moment donné ; deux jours plus tard, ils oublient de vous saluer dans la rue.

Tibodeau faisait justement un signe de la main dans leur direction. À côté de lui une jeune fille se tenait un peu penchée en avant, comme si elle allait perdre l'équilibre d'un instant à l'autre.

— Qui est la demoiselle, demanda Paule piquée au jeu ?

— Une soi-disante nièce, mais je me demande quels liens de pa-renté les unissent réellement. Le trio se montre toujours ensemble et madame Tibodeau n'a pas l'air de protester. Il y a de ces femmes qui

supportent n'importe quoi. Il faut dire qu'elle n'est pas particulièrement avantagée par la nature, la pauvre.

— Vous connaissez tout le monde, remarqua poliment Paule.

— Vous êtes gentille, mais c'est plutôt tout le monde qui connaît mon mari. C'est un homme influent, alors on me fait des mamours. Je sais bien ce que ça vaut, allez ! Je suis assez fine mouche. Monsieur Groulier, Madame Jodoin, dit-elle en attrapant un invité par le bras. Comment allez-vous ?

Groulier grogna pour s'éclaircir la voix, sortit son mouchoir, le rangea immédiatement après et regarda Paule avec insistance.

[65]

— Je vais bien dès que j'ai l'occasion de me trouver en compagnie d'une jolie femme, dit-il. Avez-vous vu Bellarmé ?

— Lui ici ?

— Mais oui ! Tout arrive ! Il paraît qu'il sort de Fresnes. Entre nous soit dit, il ne l'avait pas volé. Pendant la guerre il vivait comme un coq en pâte.

— Chut ! il n'est pas loin, murmura madame Dongunin.

— Bonjour, bonjour, saluait jovialement à la ronde Bellarmé en serrant distraitement les mains. De quoi parliez-vous ?

— De la guerre d'Algérie, répondit ironiquement madame Dongunin.

— Quelle triste histoire ; je me demande si nous finirons par en sortir.

Paule cherchait vainement Guy du regard.

— Monsieur a raison, intervint un jeune homme qui se joignit au groupe. Ce qui importe, c'est de vaincre d'abord et de discuter ensuite. Je plains uniquement les pauvres gars qui doivent se battre dans le bled.

— Avez-vous été là-bas ? demanda Paule soudain intéressée par la conversation.

— Je déteste les guerres : je suis pacifiste et j'ai même été dispensé du service militaire à cause de mon état de santé.

[66]

— Son oncle, le général, murmura à l'oreille de Paule madame Dongunin, lui a obtenu des passe-droits et le neveu finira par avoir la Légion d'honneur sans quitter sa chambre de pseudo-malade.

— J'ai beaucoup d'amis qui sont revenus dernièrement, poursuivait le jeune homme. Vous connaissez peut-être Landreau. Jacques Landreau ? Le fils des usines Landreau et Frères ?

— Bien sûr, comment donc ! répondit quelqu'un tandis que Paule embarrassée par son ignorance, se taisait.

— Jacques a été blessé et à son retour à Paris il m'a raconté des choses affreuses. Malheureusement, ce sont des secrets d'Etat et j'ai juré de ne pas divulguer les révélations qu'il m'a faites. On se demande où va la France !

— Notre poétesse s'ennuie, dit madame Dongunin à Paule.

La poétesse, une vieille dame très collet monté, tenait sa cour dans l'embrasement d'une fenêtre. Elle expliquait les défauts de style du dernier Goncourt et ses admirateurs l'écoutaient religieusement.

— Les signes de la décadence s'accroissent d'année en année, disait-elle. On ne décerne plus les prix qu'aux étrangers alors que nos plus grands talents sont relégués dans l'ombre. Il suffit d'avoir un nom exotique pour influencer le jury. Tout n'est que mode et futilité. La vraie force de l'art disparaît dans le fatras des mots ramassés bout à bout sans aucun soin de la forme. Tenez, je lisais dernièrement l'œuvre d'une jeune femme écrivain, [67] pour ne pas la nommer. C'était

pitoyable ! Trois cents pages d'ineptie, aucun jugement et aucune maturité ; mais il paraît que ça se vend à cause d'une scène d'alcôve qui est d'ailleurs scabreuse et interminable.

— N'oubliez pas de lui dire que vous “dévorez” ses œuvres, elle adore ça, murmura madame Dongunin.

— Mais je n'ai jamais rien lu d'elle, protesta Paule.

— Moi non plus. Et puis ? Qu'est-ce que ça prouve ? rétorqua la femme de l'avocat.

Elle avança de quelques pas entraînant Paule.

— Je vous présente une pauvre provinciale qui rêve de vous connaître, disait-elle déjà sur un autre ton.

Condescendante, la poétesse gratifia Paule d'un sourire.

Un peu plus loin, un autre cercle entourait un vieux professeur à la retraite.

— Foutaise, tempêtait-il. Des ouvrages scientifiques, comme si Modeneau était capable d'en écrire ! Il ne s'annonçait pas mal quand il était jeune, mais le succès l'a achevé en un rien de temps.

— Voulez-vous me dire pourquoi on m'a invitée, demandait la poétesse à Paule. Ces gens n'ont aucun tact. Tout le monde sait pourtant que je fuis comme la peste les réunions mondaines et que la fumée me rend malade !

— Je suis sûre que cela ne l'empêchera pas de partir la dernière, remarquait à voix basse la voisine de Paule.

[68]

Deux dames les frôlèrent et Paule sentit sur son genou le chatouillement délicat et irritant des mailles d'un bas qui filent.

J'aimerais vous présenter ma fille, disait trop haut la dame en tailleur gris qui essaya de s'approcher de la poétesse, mais, comme cette dernière se détournait accaparée par une autre personne, la mère se rabattit sur Paule qui sourit à l'adolescente.

— Voyons, Marie, ne sois pas si timide, minaudait la mère. Ma cadette est moins mondaine que mon aînée, se plaignait-elle. Elle doit se marier bientôt avec un jeune polytechnicien. Sa cousine Rose se mariera le même jour qu'elle. Je trouve cette idée un peu saugrenue de la part de ma sœur car il est difficile d'assister à deux mariages à la fois et la famille sera obligée de se partager. Mais, que voulez-vous, Odile a toujours été très indépendante. J'ai aussi un fils. Il prépare en ce moment son bachot. Pauvre chou ! C'est effrayant ce qu'on exige de ces enfants ! Mon mari et moi, nous trouvons que vraiment le système d'enseignement français devrait être réformé. Oui, totalement et absolument réformé. Regardez les Américains. Leurs enfants échappent au bourrage de crâne qu'on pratique chez nous ce qui ne les empêche pas de se débrouiller très bien dans la vie. Pauvre France ! Heureusement que nous avons des sommités capables de mettre un peu d'ordre dans tout cela. J'espère que tôt ou tard on commencera à s'occuper de l'enseignement. Cette pagaille qui ne profite à personne par-dessus le marché ne peut pas durer indéfiniment.

— Les aciers baissent, dit sentencieusement un grand gaillard en écrasant un mégot sous son pied trop large.

[69]

— Ça fait longtemps que je le prévoyais, affirmait quelqu'un dans le dos de Paule. Moi, j'aime mieux les valeurs sûres.

— Vous croyez que ça existe encore ? Heureux mortel !

La jeune fille timide regardait Paule avec des yeux suppliants et Paule se demandait comment elle devait répondre à cet appel muet, mais au même moment Dominique se plaça auprès d'elle, enjouée et fraîche.

— Tu as grandi, Marie, constatait-elle presque aussitôt.

Marie, rouge jusqu'à la racine des cheveux, se tortillait.

— J'espère qu'ils vont bientôt commencer à partir. Vous restez avec nous, n'est-ce pas, glissa Dominique à l'oreille de Paule qui aurait voulu protester, mais la jolie maîtresse de maison engageait déjà un autre dialogue avec le groupe voisin et Paule n'eut pas la possibilité de proférer un mot.

Le soleil disparaissait lentement dehors et les murs trop blancs devenaient gris. On alluma le plafonnier. La lumière souligna les défauts des visages et la fumée des cigarettes étendit son voile au-dessus des têtes.

— Rien ne reflète mieux l'âme des gens que le cadre dans lequel ils vivent, constata la poétesse.

— Vous êtes sévère, dit Paule. Parfois on ne possède pas les moyens de satisfaire ses goûts.

[70]

— C'est faux ! On peut toujours placer quelques petits riens par-ci par-là. Regardez cet appartement. Il est vide. Rien que des meubles fonctionnels et un éclairage trop cru, bref, aucune intimité. Pourtant les hôtes ne manquent pas d'argent. Un quatre pièces dans ce quartier doit bien valoir une petite fortune. Non ! Ce n'est pas un cadre d'intellectuel.

— J'ai étudié avec Guy Voisard. Il a terminé très honorablement son droit, protesta Paule mollement.

— Qu'est-ce que ça prouve, ma chère, qu'il avait de la mémoire et de l'assiduité ? Et puis après... Un intellectuel digne de ce nom c'est un être qui sait penser, qui sait suivre ses propres chemins et se retrouver lui-même en lisant les œuvres des autres. La belle littérature, comme on disait autrefois, voilà la vraie pâture d'un individu cultivé.

— Elle parle pour ne rien dire, comme d'habitude, ironisa une voix masculine.

Il était jeune et laid, de cette laideur qui subjugue davantage que la beauté. Paule le regarda.

— Je me présente : Gilbert de Lavendière. J'espère que vous avez entendu assez de méchancetés et que vous êtes mûre pour apprécier ma présence. J'aime vos yeux, ils sont rêveurs.

Surprise, Paule demanda bêtement :

— D'où sortez-vous ?

— Directement de ma garçonnière, très chère. Je me [71] lève à l'instant pour courir à votre rencontre et à ma perte. Ça vous choque, jolie provinciale ?

— Pas du tout, répondit Paule en riant.

— On a dû vous poser beaucoup de questions ce soir. Puis-je continuer ?

— Je vous en prie.

— Vous êtes bonne. Eh bien ! dites-moi quelle est la différence entre ces Parisiens que vous avez rencontrés ici et les nobles habitants de Roubaix ?

— Les Parisiens me semblent être plus méchants, mais ils sont moins hypocrites et moins sournois.

— Madame, je salue votre clairvoyance. Nous sommes d'accord. C'est triste ! J'aurais préféré vous avoir pour adversaire. J'ai besoin d'être secoué pour me réveiller complètement. Ne me regardez pas ainsi ! Je n'ai rien à me reprocher ; aucune beauté n'est venue partager mon sommeil. Oui, jolie madame. Vous êtes en face d'un type perdu, foutu et en voie de disparition. Un célibataire riche, un parfait oisif, très content de l'être et totalement désintéressé de l'agitation de ce monde. Le travail me fatigue, les femmes m'épuisent, mon compte en banque me permet de passer ma vie comme bon me semble. C'est original, n'est-ce pas ?

Paule se sentait revivre. Gilbert de Lavendière était un souffle d'air frais dans toute cette cohue de gens indifférents.

— C'est très mal ce que vous me racontez, dit-elle. J'espère que vous vous rendez compte que ce sont vos semblables qui provoquent les révolutions.

[72]

Vous êtes injuste. Je n'ai pas de bonne stylée que j'exploite honteusement suivant ma fantaisie, selon la formule devenue classique. Je n'ai qu'une femme de ménage que je ne peux pas martyriser puisque nous ne nous voyons jamais. Je ne vis pas de la sueur des pauvres ouvriers mais, de celle de leurs ancêtres, ce qui est tout à fait différent. Je ne spéculé pas sur les économies des classes laborieuses ; je m'abstiens de provoquer des krachs en bourse et je rends à la société un signalé service en tant que dernier représentant d'une époque qui n'existe plus. Je suis, en somme, une pièce de musée inoffensive qu'on contemple avec surprise et qu'on admire à cause de sa rareté même. J'ai l'impression que votre petite tête est bourrée d'idées fausses.

— J'ai un profond respect pour le travail humain et pour la juste répartition des biens, aussi banal que cela puisse paraître, dit Paule très sérieusement.

— Vous retardez, madame. Mais savez-vous du moins ce que vous êtes en train de me dire ? En langage clair, ça s'interprète de la manière suivante : la ravissante provinciale s'ennuie à périr et rêve d'une bonne petite révolution qui rendrait pauvres ses plus proches amis. C'est de la jalousie pure et simple ! Votre noble mari gagne-t-il si mal votre existence ? Ouvrez les yeux et regardez autour de vous. Dans les pays primaires, les gens avaient besoin de sang, de crimes et de manifestations spectaculaires, non pas pour établir un ordre nouveau, mais surtout pour permettre à ceux qui n'étaient rien de devenir rapidement quelque chose. Dans les autres contrées de ce grand univers, celle des peuplades plus civilisées, plus évoluées, on a réglé la question par voie d'une évolution patiente, saine et non moins définitive. La population ne s'est guère amusée, [73] c'est exact ! Les nullités ne sont pas devenues des ministres du jour au lendemain. C'est vrai aussi. Mais la révolution a eu lieu quand même. L'impôt, madame, le petit mécanisme comptable, voilà le moyen le plus sûr d'obtenir votre fameuse justice sociale. Messieurs Rothschild et Rockefeller ne sont plus aujourd'hui que les administrateurs d'une fortune qui appartient bien plus à une infinité de petits qu'à eux-mêmes, et quand on décidera enfin de nationaliser leurs industries, la chose ne se traduira que par un changement du conseil d'administration. Rien de plus, rien de moins.

— Vous exagérez, dit Paule, subjuguée, malgré elle.

— Mais pas du tout, très chère. Bien entendu les femmes adorent s'extasier à la seule vue de la misère des autres et tandis que votre cœur tendre s'émeut à la pensée des quartiers pauvres de Paris, — que vous n'avez probablement jamais visités — le cœur de votre semblable bat au même rythme à Moscou à l'idée des mêmes choses. L'unique différence réside dans le fait que l'autre a le charme slave, des hanches plus larges, une robe qui lui va mal et qu'elle dispose d'infir-

niment moins de temps libre que vous-même car, au lieu de tromper son mari, elle travaille. Remarquez, ce n'est pas mieux à mon avis !

— Je ne trompe pas encore mon mari, dit posément Paule et je connais le quartier du Père-Lachaise. J'y ai vendu "L'Humanité" quand j'étais étudiante.

— Oh, la belle, la généreuse jeunesse ! s'exclama Gilbert de Lavendière. J'imagine que vous continuez à faire partie de diverses sociétés bénévoles et charitables et que vous organisez des bals. Ma mère s'est toujours passionnée [74] pour ce genre de choses et je l'aidais tant bien que mal en récitant des vers à ses ventes de charité. Les gens venaient voir le phénomène et moi je gagnais péniblement ma double portion de choux à la crème. Depuis, le travail m'est devenu odieux et le déteste vendre mon temps et mes nombreux talents en échange de monnaie sonnante ou d'autres compensations du genre.

— Vous faites erreur, je ne suis pas dame patronnesse.

— Alors, comment vivez-vous grand Dieu ?

— J'ai des enfants, un mari, un foyer, des livres...

— Des amies, des bonbons, des présentations de mode, poursuivit à sa place Gilbert.

— Vous déformez tout

— Non, je remets les choses à leur juste place et ça vous choque parce que vous aimez mieux porter des lunettes. D'ailleurs, je vous comprends. À votre place, je ferais la même chose. J'ai profondément pitié des femmes, ce sont les uniques êtres que notre révolution sociale n'a pas libérés tout en leur enlevant la principale raison de leur existence. Il fut un temps où on les prenait au sérieux. Il y avait la Cour, le roi, les mondaines, les demi-mondaines et les petites ouvrières des faubourgs. Aujourd'hui, c'est fini ! On n'a plus le choix qu'entre les respectueuses respectées et les putains. Les putains se crèvent et les respectées meurent d'ennui.

— Vous semblez mépriser le rôle de mère, protesta Paule.

[75]

— Erreur, très chère ! Je l'admire au contraire à ce point que je n'oserais jamais épouser qui que ce soit. Seulement, ce fameux rôle de mère, comme vous dites, se résume au fond à fort peu de choses. En dehors de la période couches et biberons, que vous reste-t-il ? Le mioche va à la maternelle, à l'école... On l'entraîne dans un tas d'organisations sportives, saines et bien pensantes, on lui inculque des principes et vous assistez impuissante à tout cela en vous demandant si vous êtes réellement une bonne mère pour ne pas avoir à vous demander si votre fils a réellement besoin de votre présence. Vous décidez avec une vanité qui me laisse songeur qu'il ne peut pas respirer sans vous et vous lui imposez des corvées innombrables à seule fin de vous défouler, comme disent ces messieurs les psychiatres. Le pauvre gosse attrape des rhumes parce que vous l'habiliez trop chaudement, il est bourré de complexes dont vous le dotez avec une générosité incroyable, et on se demande par quel miracle il parvient à ne pas vous haïr après avoir entendu au cours d'une bonne partie de son existence qu'il est indispensable et obligatoire de vous adorer.

Paule décela une fissure. Gilbert de Lavendière n'avait pas dû connaître une enfance heureuse.

— Pourtant, même les Soviétiques admettent que le régime de "l'élevage" collectif, rationnel et dirigé, est moins efficace que les méthodes traditionnelles. J'ai lu dernièrement qu'ils prêchent le retour à la famille, en tant que cadre hautement favorable à la pleine et entière éclosion d'un être jeune, dit Paule d'un ton légèrement pédant.

[76]

— Sainte naïveté, rétorqua de Lavendière. Pourquoi chercher partout des sentiments nobles, sublimes et, bien entendu, très conforta-

bles pour ces dames qui n'abdiquent pas volontiers l'unique rôle qui leur permette encore de justifier leur infériorité par rapport au mâle qu'elles s'acharnent en vain à rattraper. Moi, je vous dirai plus simplement qu'un "élevage" collectif favorise les passions contre nature, et comme on a une sainte frousse de dépeupler cette vallée de larmes, on s'ingénie à les stigmatiser au nom de la vertu suprême. Ainsi j'ai discuté avec des communistes à Moscou et j'ai visité des pensionnats modèles. Les pédérastes et les lesbiennes s'y multiplient et la saine jeunesse fout le camp tout en restant enfermée dans le carcan sans faille d'une organisation parfaite. Voilà pourquoi on appelle au secours les femelles domestiques. Et si j'ajoute, en tant qu'ancien élève d'un internat, que je parle en connaissance de cause, seriez-vous scandalisée ?

— Pas du tout, répondit Paule en réprimant un instinctif mouvement de recul.

Elle essaya de retrouver Guy, ne le vit pas et se demanda s'il n'était pas plus sage de filer à l'anglaise.

— Puisque je t'affirme qu'elle n'est pas enceinte, disait un peu trop haut une jeune femme à son amie. Tu peux me croire ! J'ai l'habitude de ces choses-là. Elle engraisse, voilà tout !

— Si tu as raison, c'est franchement pénible, s'apitoyait l'autre. Son mari va courir les jupons avec un sans-gêne encore plus voyant, si c'est possible, et on ne pourra [77] pas le blâmer. Quelle idiote ! A sa place, je ferais des cures.

— Allons dîner en amoureux, ça nous changera, lui dit Gilbert en l'entraînant vers la sortie. Il y a longtemps que je ne suis pas allé au restaurant en compagnie d'une jolie femme.

Près de la porte, ils rencontrèrent Guy.

— Je vous cherchais, dit-il à Paule avec un reproche dans la voix. J'aurais voulu vous montrer ma bibliothèque.

Elle se raccrocha à lui comme à une bouée de sauvetage. Le cynisme de Gilbert commençait à lui taper sur les nerfs malgré sa manière flatteuse de lui faire la cour. Dominique se faufila entre eux. Son teint était éclatant et aucune ride de fatigue ne marquait son visage.

— Patience, les gens commencent à partir, murmura-t-elle, dans un instant nous serons libres. Et elle disparut en emmenant Guy par la main.

Près du mur, un large sofa tendait ses bras. Paule se laissa tomber sur les coussins rouges. Gilbert s'assit à ses côtés.

— Vive le confort moderne, dit-il. Je parie que cette horreur est faite en caoutchouc mousse et qu'une étiquette indique "Made in U.S.A.". Attendez !

Il repoussa du coude les gens qui l'empêchaient de se mettre à quatre pattes et plongea sous le divan.

— Exact, annonça-t-il avec un air de triomphe ! Si vous ne craignez pas pour vos bas, vous pouvez vérifier [78] vous-même. Pauvre France ! Louis XV doit se retourner dans sa tombe. Bientôt, nous cesserons de nous défendre et il n'y aura plus dans Paris que des Milk Bars qui vendront des Hots Dogs de luxe et de grands verres de lait. Nos élégantes rouleront dans des Chevrolets, ces horribles mastodontes de mauvais goût et remueront leurs mâchoires au rythme de chansons américaines avec un petit air faussement négroïde. J'espère que je mourrai avant de voir cette génération de ruminants. Au fait, l'ai oublié de vous demander. Votre mari n'a pas une usine de chewing-gum, par hasard ?

— Il est notaire, protesta faiblement Paule.

— Femme de notaire de province ! Mais c'est un vrai poème, un roman, une histoire inédite, que sais-je ! Je suis en train de faire la cour à une femme de notaire de province. C'est formidable !

Elle ne put s'empêcher de sourire ; sa loufoquerie était vraiment irrésistible.

— Votre prénom c'est Paule. Dominique me l'a dit quand je lui ai demandé des renseignements à votre sujet.

— Indiscret...

— Pas du tout ! Je n'avais d'yeux que pour vous dans ce salon bourré d'ennui et il fallait que je prépare une entrée en matière. Cette excellente Dominique a été ravie de me la fournir. Chère amie, enchaîna-t-il, un genou à terre, je vous aime. C'est un coup de foudre. Vous détestez Roubaix, moi, j'adore Paris. Tout va bien. Nous allons vivre ensemble une passion unique au monde. [79] Je vous offrirai une chaumière que votre charme transformera en palais et nous l'habiterons jusqu'à la fin des temps, loin de la populace qui nous entoure. Je suis même prêt à vous apporter votre petit déjeuner au lit, ce qui est de ma part une preuve suffisante d'un attachement sans limite. En tout cas, je me sens incapable de vous en donner d'autres à part celle de me faire moine, ce qui n'arrangerait rien ni personne.

— Ça sonne faux, dit Paule.

— Vous m'affolez ! Ça se voit donc à ce point que je préfère les hommes ? N'ayez aucun doute, je suis en mesure de faire une exception pour vous. Vos yeux le demandent si gentiment.

— Mes yeux ! s'étonna Paule.

— Mais oui, petite fille. Vous attendez de toute évidence le prince charmant. Seulement je peux vous affirmer tout de suite que vous ne le trouverez pas. Vous êtes trop lucide, trop férue de principes, trop critique envers vous-même et envers les autres. Allez en paix ! Retournez à Roubaix, dites de jolies choses à votre mari et oubliez les rêves.

— Je ne rêve jamais.

— Vous avez tort. C'est un des rares plaisirs de l'existence que malheureusement je ne peux plus m'offrir. C'est pourquoi je m'efforce de faire rêver les jolies femmes.

Le salon se vidait lentement.

[80]

— Merci beaucoup pour cette charmante réception, disait madame Dongunin à Dominique. Il y a longtemps que je ne m'étais pas autant divertie.

— Vous m'en voyez ravie.

Un invité s'inclina au même moment devant la maîtresse de maison qui souriait inlassablement. La bonne commençait à ramasser les verres. Guy, très digne, répétait à tous et à chacun avec un sérieux tout à fait convaincant : “Ma femme et moi avons été très heureux de vous avoir !” Il cligna de l'œil en direction de Paule puis continua à remplir son rôle.

La porte claquait, les voix se répercutaient sur le palier, le bruit de l'ascenseur pénétrait dans l'appartement. Une bouffée d'odeur de nourriture arriva de l'escalier et Paule pensa à Henri qui disait souvent : “Les maisons modernes me rappellent des cages à lapins où tout se fait en commun et où on goûte aux sauces du voisin sans l'avoir jamais vu.”

— Fini ! s'exclama joyeusement Dominique.

Il n'y avait plus personne en dehors d'eux quatre et une étrange complicité s'établait dans la pièce qui ressemblait soudain à un désert. Paule se demanda comment ce petit espace avait pu contenir autant de monde. Guy ouvrit une fenêtre. Ils entendirent les klaxons des voitures et la vie de la rue monta jusqu'à eux, s'installa et meubla le silence.

— C'était très réussi, constata galamment Guy à l'adresse de Dominique. Tu es une hôtesse parfaite.

[81]

— Je pense que nos amis ont été contents, répondit modestement la jeune femme.

— Content est un faible mot, plaisanta Gilbert. J'ai rencontré ce vieil imbécile de Raguenot qui rayonnait parce qu'il venait de décrocher une sinécure chez les Landreau.

— Mauvaise langue, le réprimanda Dominique.

— Mais pas du tout ! Raguenot a trouvé le moyen de se faire mettre à la porte de la Banque d'Indochine. Je n'ai jamais compris d'ailleurs comment il a réussi ce tour de force. En tout cas le pauvre type était à la remorque de sa belle-famille et cherchait désespérément à en sortir. Eh bien, grâce à vous, jolie madame, son affaire est dans le sac. Landreau condescendant l'accepte chez lui comme conseiller ou je ne sais plus quoi, et Raguenot, fier comme un coq, est venu m'annoncer la bonne nouvelle. Je me demande laquelle sera la plus contente, sa femme ou sa maîtresse.

— Ne l'écoutez pas, protestait Dominique en riant, j'espère que nos amis vous ont plu ?

— Oh oui, répondit Paule en adoptant un ton convaincu.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu m'occuper davantage de vous, mais vous comprenez, il y avait tellement de monde et les gens sont terriblement susceptibles. Il faut échanger avec chacun quelques mots sans cela ils se vexent. La situation de Guy nous oblige à recevoir

beaucoup. Que voulez-vous, la réussite, ça se paie. J'avoue que personnellement j'aime ce genre de vie.

[82]

— J'admire votre résistance, dit poliment Paule. Je ne sais pas comment vous arrivez à trouver le temps de travailler, d'organiser votre maison, de vous occuper de votre fille et d'entretenir des relations mondaines.

Dominique baissa modestement les yeux.

— Oh, c'est très simple. J'ai des domestiques et Guy est on ne peut plus compréhensif. Chéri, viens ici que je t'embrasse.

Guy se pencha d'un air gêné. Gilbert souriait ironiquement.

— Dominique est parfaite, elle parvient même à surveiller son mari avec un art qui ne s'apprend pas. Laissons les amoureux seuls, dit-il à Paule. Je vous emmène.

— Mais pas du tout, protesta Dominique. Nous allons partir ensemble. J'ai retenu une table à "La Poule qui chante". Vous connaissez ?

— Non, avoua à regret Paule en se sentant terriblement provinciale.

— Ce truc avec de la musique tzigane, s'enquit Gilbert ?

— Vous en avez de ces expressions. Ce truc ! Écoutez-moi ça, riait Dominique.

Ils prirent la voiture de Guy bien que Dominique eut préféré utiliser celle de Gilbert, car elle trouvait que la Chevrolet consommait en ville trop d'essence.

— J'aimerais qu'on roule un peu, dit pensivement Paule.

[83]

— Qu'à cela ne tienne, s'exclama Guy qui l'avait entendue.

Dominique furieuse protesta, mais il s'engageait déjà dans une direction opposée à celle du restaurant. Paule regardait les rues avec avidité. Bientôt il lui faudrait quitter Paris pour retrouver la grisaille de Roubaix et les dimanches vides. Gilbert pressait son genou et elle s'aperçut trop tard de son manège. Effarouchée, elle se recula sous son regard mi-tendre et mi-amusé. Il doit penser que j'ai proposé cette promenade pour rester assise à côté de lui, songea-t-elle. A-t-on idée d'être vaniteux à ce point !

À “La Poule qui chante”, le maître d'hôtel faisait des courbettes sans fin devant Dominique et Guy, satisfait, se redressait de toute sa taille trop courte comme s'il voulait dire : “Regardez-moi, je suis connu, j'ai réussi et c'est bien agréable.” Gilbert, silencieux et souple comme un chat, s'installa sur la banquette auprès de Paule et, sans savoir pourquoi, elle se sentit rassurée.

Les trois violonistes attaquèrent un nouveau morceau pour créer un peu de cette animation artificielle qui fait croire aux gens qu'ils s'amusaient alors qu'ils s'ennuient à mourir. Paule se laissa gagner par l'atmosphère et s'efforça d'oublier son corps, sa vie et l'angoisse qui l'étreignait dès qu'elle songeait au retour. Le champagne était pétillant, les mets délicieux, Gilbert frôlait son bras à chaque instant et Guy lui jetait à la dérobée des regards chargés d'une supplication muette.

Un des musiciens s'approcha de leur table et, penché derrière Dominique, joua une vieille mélodie qui gardait [84] toute sa tristesse première. Dominique, très sûre d'elle, faisait semblant de ne lui prêter aucune attention et visiblement Guy ne pouvait pas s'empêcher d'admirer le savoir-faire de sa femme. Seul Gilbert continuait à siffloter à voix basse les premières mesures de la Marseillaise pour mieux démontrer qu'il était insensible à l'atmosphère. Puis le moment de payer l'addition arriva et chacun prit un air détaché.

— Laisse-le payer, murmura Dominique à l'oreille de Guy, mais comme Gilbert ne manifestait aucune intention de sortir son portefeuille, il fut bel et bien obligé de s'exécuter.

Dominique furieuse se leva. Familièrement, elle força Paule à entourer sa taille de son bras. Elle ne porte même pas de gaine, constata Paule avec déplaisir.

— Allons danser, proposa Gilbert en sortant.

— Il est tard, protesta Dominique. Je dois me lever tôt le matin. Tout le monde ne peut pas être aussi oisif que vous.

— Te verrai-je demain ? demanda Guy à Paule à voix basse.

— Je prends le premier train pour Lille, dit-elle surprise elle-même par cette décision subite.

— Chéri, minauda Dominique, merci pour cette excellente soirée.

— Je t'en prie, mon chou, répondait calmement Guy, mais Paule savait qu'il était malheureux et elle fut contente.

[85]

— On se croirait dans un potager, ironisa Gilbert. Franchement, les Français devraient trouver des expressions plus romantiques pour donner libre cours à leurs sentiments. Au lieu de "chou" on pourrait fort bien dire "rose". Ce serait tellement plus approprié. Votre mari vous appelle-t-il "chou", madame ?

Paule se rappela qu'Henri n'avait pas l'habitude d'être tendre avec elle et essaya aussitôt de le chasser de sa mémoire.

À l'hôtel, Ghislaine dormait dans son lit mal défait et elle la réveilla avec une brutalité inutile. Délicieusement blanche et rose la jeune femme s'étira puis tendit sa joue en attendant un baiser.

— C'est moi, dit Paule.

Ghislaine ouvrit les yeux et, déçue, s'assit sur ses jambes. Elle portait une combinaison noire qui mettait en valeur sa peau. Ses lèvres trop rouges esquissèrent une moue.

— Je pars demain, annonça Paule en se déshabillant.

— Et moi, demanda Ghislaine ?

— Toi ? Tu vas retourner sagement auprès de ton mari.

— Jamais, déclara-t-elle. Si tu veux tout savoir, Robert me supplie d'habiter chez lui. J'ai dit non, mais comme il doit venir me chercher, je me laisserai fléchir, c'est tout. Oh ! si tu savais comme je l'aime !

— Je le trouve fade, dit Paule.

[86]

— Aveugle ! C'est le plus bel homme du monde. Tu es trop froide pour me comprendre, ma fille. Tant pis pour toi, ou peut-être, tant mieux, je n'en sais rien. En tout cas, je suis heureuse.

— Alors pourquoi voudrais-tu que je reste ?

— Je me sens un peu seule quand Robert est loin et il est si occupé le pauvre. Alors je pensais te voir de temps en temps, bâilla Ghislaine. Va, femme vertueuse. Retourne auprès d'Henri. Moi, je veux vivre.

— Tu devrais t'intéresser un peu à tes enfants.

— Je suis allée les voir hier dans l'après-midi ; ils s'entendent bien avec la bonne et c'est à peine s'ils ont trouvé le temps de m'embrasser, constata Ghislaine soudain triste. Robert voudrait qu'on les prenne avec nous, mais cette tête de cochon de Georges n'est pas d'accord. Il paraît qu'il a amené une femme hier soir ; la domestique me l'a raconté. Joli exemple pour les petits. Il n'a vraiment pas de scrupule.

— Les garçons dormaient certainement et ils n'auront rien entendu, remarqua Paule.

— Si tu avais vu notre chambre à coucher ! Une véritable porcherie. Des bouteilles partout, des sous-vêtements qui traînaient et je ne sais plus quoi encore, poursuivit Ghislaine comme si elle n'avait pas entendu.

Paule commença à brosser rageusement ses cheveux en pensant à Georges Boussicot. Le téléphone sonna. Elle devança Ghislaine et saisit l'appareil.

[87]

— Paule, disait Guy, je t'en supplie, ne pars pas. J'ai besoin de te voir encore une fois ; une seule au moins, pour te dire adieu.

— J'ai reçu un télégramme, mentit Paule.

— Quelqu'un est malade ?

— Oui.

— Je n'ai pas le droit, alors, de te retenir. Je t'écirai, mais jure-moi que tu répondras.

— Promis.

— Comme tu es laconique.

— Une amie est venue passer la nuit avec moi.

— Curieuse visite.

— C'est difficile à expliquer.

— Bon, bon. Je n'insiste pas. Je t'aime chérie et je t'aimerai toujours. C'est tout pour ce soir. Bonne nuit.

— On t'appelle à de drôles d'heures, dit Ghislaine intriguée.

Paule eut peur qu'elle devine quelque chose et haussa les épaules. Elle pensait qu'il était stupide de raccourcir son séjour, cette occasion unique de se reposer à Paris en toute liberté et eut honte de son manque d'indépendance. Par lâcheté je change mes plans à cause de ce

crétin de Guy, songea-t-elle. Puis elle se consola en imaginant la joie des enfants et la surprise d'Henri qui, au fond, serait certainement content. Aux yeux de la bonne, son retour précipité prendrait l'aspect d'un sacrifice. La vieille Marie [88] trouvait en effet parfaitement incongru le départ de Madame et affirmait à qui voulait l'entendre que, de son temps, les mères n'abandonnaient pas ainsi leurs petits.

— Je suis heureuse, chantonnait Ghislaine complètement réveillée. Robert, c'est un monde et je n'ai qu'à me laisser bercer dans ses bras. Il m'a appris enfin ce que signifie une parfaite existence à deux. Rien que lui et moi, sans charges inutiles, sans problèmes, comme deux oiseaux sur la branche.

— Les oiseaux se donnent généralement du mal pour construire leurs nids et pour couvrir leurs œufs, déclara sentencieusement Paule, mais elle comprit qu'elle enviait Ghislaine.

— Comme tu peux être terre à terre. C'est vraiment incroyable, à moins que tu ne le sois exprès pour me faire souffrir. Mais tu n'y parviendras pas, je te le jure.

Il commençait à pleuvoir dehors et les gouttes sonnaient sur le fer des persiennes.

— Écoute, murmura la jeune femme. On dirait un prélude de Chopin. Si seulement Robert se décidait à dénicher un piano, soupira-t-elle d'un air inspire. Il a un vieux Bechstein qui n'est pas accordé du tout.

— Fais-le accorder, conseilla Paule distraitemment, préoccupée par la question des cadeaux qu'elle devait acheter le lendemain avant le départ du rapide de Lille.

— Tu n'es pas musicienne et il est impossible d'expliquer à quelqu'un, qui n'essaye même pas de s'y intéresser, [89] l'importance d'avoir un bon instrument à sa disposition. Je ne peux pas composer

autrement que sur un piano à queue qui brille, dont les touches immaculées attirent mes doigts et dont le son parfait me guide.

Paule pensa à la poétesse qui, il y a quelques heures à peine, racontait qu'elle ne pouvait écrire qu'au crayon car la vue des pages maculées d'encre coupait son inspiration. Avec beaucoup d'humilité, elle se dit cependant que les artistes constituaient une classe à part et que seul le recul du temps permettait de les juger. Trop réaliste, elle ne pouvait concevoir l'utilité de leurs étranges existences, mais elle les acceptait tels quels, consciente de n'avoir aucun droit à pénétrer dans leur étanche univers. Paule était prête à trouver du talent à n'importe qui, sachant bien que toute critique était vaine. L'unique critère valable pour elle était la survie d'une œuvre. Peut-être que dans cent ans on trouvera les sonatines de Ghislaine uniques dans leur genre et que des biographes s'acharneront à fouiller sa vie.

Cette idée la rendit plus douce à l'égard de Ghislaine, et sans protester elle écouta le chapelet des phrases qui sonnaient faux.

Comme nous critiquons facilement les gens qui nous entourent, pensait Paule. Pourtant c'est tellement compliqué un être humain, tellement vulnérable et lié à un tas de situations loufoques qui le présentent sous un mauvais éclairage. J'apprendrai à mes fils la tolérance que je n'ai pas su acquérir.

[90]

Ghislaine dormait maintenant, recroquevillée sur elle-même. Paule essaya de retrouver sous ses paupières fermées l'image lointaine du Guy d'autrefois, mais elle ne voyait qu'un monsieur trop gros et un peu risible qui répétait inlassablement, comme un disque cassé : "C'est beau la réussite." À côté de lui, Gilbert de Lavendière souriait ironiquement.

[91]

FUIR. Roman.

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

Bonjour mamie, hurla Michel. Nous revenons tout de suite.

— Ralph et Michel jouent dans l'équipe de football, dit Marie. Monsieur a reçu le télégramme et vous fait dire qu'il s'excuse mais il ne pourra pas rentrer pour le dîner. Madame a fait un bon voyage ?

— Très bon, Marie. Je vous remercie, répondit mollement Paule. Comment va le petit ?

— Il se porte comme un charme et il est gai comme un pinson. Le bout de chou ne m'a pas quittée un instant. Viens ici Marc ; ta maman est arrivée, appela-t-elle en ouvrant la porte de la cuisine.

Marc arriva à quatre pattes et agrippa de sa main potelée et collante la robe de Paule.

— Tu devrais aller te faire laver les mains, dit-elle, en se penchant pour l'embrasser. Et puis mets-toi debout ! [92] Combien de fois de-

vrai-je te répéter qu'un garçon de ton âge ne marche plus à quatre pattes, se fâchait Paule bien qu'elle se fut promis dans le train de ne plus gronder les enfants.

— Je jouais au chien, protesta Marc les larmes aux yeux.

— Je vais m'en occuper, dit Marie avec empressement. Madame doit être fatiguée.

Paule ne protesta pas, pourtant elle aurait aimé emmener l'enfant dans sa chambre. Elle commença à se déshabiller, espérant un instant entendre les pas menus dans le corridor, mais personne ne vint. Le rire de Marc éclata dans le hall, puis la porte de la cuisine se referma et tout ne fut plus que silence. Il n'est même pas curieux de voir son cadeau ; il préfère la compagnie de la bonne, pensa Paule avec amertume. Elle ouvrit la fenêtre, contempla la rue laide et regretta de ne pas avoir téléphoné à Guy avant de quitter Paris. Elle oubliait déjà Dominique, la réception, et la longue soirée morne, pour ne se souvenir que de leur promenade à Enghien.

Elle fit face au lit, large et sage sous la cape de dentelle, qui venait de sa grand'mère et elle décida de défaire sa valise. Il faisait gris dehors, mais la chaleur humide et étouffante remplissait la pièce. Paule envia Dominique, et toute cette humanité qui n'était pas obligée de passer sa vie dans ce cadre bourgeois, banal et confortable. En ce moment précis, Guy doit régler des affaires importantes ; Dominique, impersonnelle et très stricte dans un tailleur de bonne coupe, donne des ordres et Ghislaine embrasse éperdument Robert, pensait Paule avec amertume.

[93]

Il finira bien par la quitter, conclua-t-elle méchamment et ce fut l'image de Dominique qui s'imposa dans son esprit avec une acuité particulière. Elle imagina des tas de soutiens-gorge, des combinaisons vaporeuses et des chemisiers. Dominique choisissait posément dans ce fatras de dentelles et un représentant poli attendait sa décision dont dépendaient les profits ou les pertes de son entreprise.

— Quel métier, soupira tout haut Paule. Il faut vraiment être dénuée d'intelligence pour s'astreindre à une pareille besogne. “Ma femme a une situation importante, disait fièrement Guy. Elle a la bosse des affaires. Je suis sûr qu'elle réussira !”

Mademoiselle Javet, l'intellectuelle, n'a pas réussi, constata ironiquement Paule. Intellectuelle ! Quel mot pompeux. Plutôt l'étudiante à la manque qui a fini par faire une carrière en épousant le charmant notaire de province. Paule eut envie de casser quelque chose et décida de descendre.

— Avez-vous faim ? demanda Marie en la voyant.

Elle n'osa pas avouer qu'elle mangerait volontiers sachant que la bonne détestait servir quoi que ce soit entre les repas.

— Tu ne veux pas voir ton cadeau ? se contenta-elle de demander à Marc.

— Oh oui ! s'empressa le gosse ravi.

Paule le prit par la main et ils montèrent lentement l'escalier. Il s'empara de l'ours en peluche, le tâta, essaya [94] de lui arracher une oreille, enfonça les doigts dans le trou qui marquait l'œil et, déçu de ne pouvoir extirper la petite boule noire imitant la pupille, décida de fouiller dans la valise ouverte.

— Ne touche pas, chéri, dit Paule. Tu vas froisser mes robes.

Boudeur, il regarda encore une fois l'ours, le serra et déclara . “Il faut que je le montre à Marie.” Paule se retrouva de nouveau seule.

Dans le cabinet de travail d'Henri régnait un ordre minutieux. Elle prit le téléphone et composa le numéro de l'étude. La voix aimable de la secrétaire résonna dans l'écouteur.

— Monsieur Jodoin est occupé. Puis-je prendre le message ?

Non, il n'y avait pas de message. Paule ne demanda pas non plus qu'on la rappelle. Henri détestait être dérangé et elle le savait trop bien pour insister inutilement. Elle décida de chercher un réconfort auprès de sa belle-mère.

— Madame n'est pas là, répondit la bonne. Elle sera de retour à l'heure du dîner.

Paule bâilla et pensa qu'elle pourrait peut-être dormir un peu, mais se rendit compte qu'il lui faudrait assister dans une heure au goûter des enfants. Les aînés vont rentrer et on se mettra aux leçons. Heureuse un instant de se sentir enfin utile à quelque chose, elle songea presque aussitôt avec déplaisir à la corvée qui l'attendait. Ils [95] ont dû tout oublier en mon absence ; ça va être pénible, se dit-elle.

Sur la table traînait le journal du matin et Paule pensa que Marie oubliait systématiquement de le ranger. Henri avait la phobie du désordre et, avant de partir, elle avait recommandé à la bonne de ne jamais laisser les journaux dans le cabinet de travail. Agacée, elle feuilleta distraitemment les pages et son regard s'arrêta sur la colonne des petites annonces. Elle imagina un instant qu'elle cherchait du travail et s'efforça de trouver l'annonce à laquelle elle aurait pu répondre le cas échéant. On demandait surtout des sténodactylos et Paule se reprocha de ne pas savoir taper à la machine. Sa grand-mère lui répétait souvent autrefois qu'il était indispensable d'avoir un métier, mais à l'époque elle ne l'écoutait même pas.

Pauvre grand-maman, comme elle avait été heureuse quand Paule s'était mariée ! — “Je peux enfin mourir tranquille, disait-elle, ma petite-fille est entre bonnes mains”.

Paule se demanda soudain ce que faisait de son vivant cette excellente femme toute la sainte journée et aussitôt elle revit la vieille dame en train de tourner une sauce béchamelle sous le regard réprobateur de la cuisinière reléguée dans l'ombre. Inlassablement, elle trottait d'une

pièce à l'autre, rangeait les tiroirs, comptait les draps, arrosait les plantes et commençait toujours un nouveau tricot avec de la laine noire, seule couleur convenable, selon son avis, pour les pupilles de l'institution des bonnes sœurs dont elle s'occupait.

[96]

— “Reposez-vous un peu maman, disait la mère de Paule. Vous devez être morte de fatigue”. Mais la vieille dame n'acceptait de rester inactive que le samedi après-midi. Elle s'installait alors sur le divan, condamnait sa porte à tout le monde et écoutait son émission préférée. C'étaient des opéras. Emue par le sort de Carmen ou celui de la Traviata elle sortait ensuite avec des paupières rougies et ne soufflait mot de la soirée.

Paule prit sur la coiffeuse le petit portrait de la jolie femme qui fut sa mère à elle, unique souvenir qu'elle conserva religieusement après son mariage. Les yeux de Marguerite Javet la regardaient et elle retrouva la subtile odeur qui flottait dans la maison de son enfance. Elle se rappela leurs leçons de musique, la lecture à deux et les promenades dans les magasins. Paule pensa à l'extrême solitude de sa mère, à l'égoïsme de l'homme qui était son mari et n'osa pas se demander si elle fut jamais heureuse.

La porte, brusquement ouverte, alla s'écraser sur le mur. Ralph et Michel arrivaient en trombe.

— Il paraît qu'il y a des cadeaux pour nous, cria Ralph.

Paule, furieuse, déposa le cadre sur la table.

— Vous ne pourriez pas apprendre à frapper avant d'entrer, dit-elle.

La joie des enfants tomba et Paule se sentit atrocement gauche dans son rôle de trouble-fête. Pour faire diversion elle les embrassa et, ressentant leur impatience comme une injure personnelle, s'empessa de tendre à chacun une grosse boîte enveloppée dans un papier aux couleurs vives.

[97]

— Oh ! Regarde ! Un jeu comme celui de Jean. Ça fait longtemps que j'en voulais un, disait Michel.

Ralph, déçu, tripotait ses soldats et Paule se reprocha de ne pas avoir acheté la même chose pour les deux garçons. Elle aurait aimé partir immédiatement à la recherche d'un autre jouet, mais se souvint que le livre du docteur Scholtz sur les principes de l'éducation défendait expressément une telle attitude comme nuisible au développement de l'enfant. Paule se contenta donc de passer ses doigts fins dans les cheveux de Ralph et de lui promettre une surprise sensationnelle pour le jour de sa fête. Maussade, le garçon se dégagea. “Tu me décoiffes, maman”, dit-il. Pour se donner une contenance, elle rectifia le nœud de cravate de Michel et annonça que le goûter devait être déjà servi.

— Marie n'aime pas attendre, dit Paule.

À regret ils la suivirent.

La salle à manger les reçut avec ses boiseries sombres et sa longue table inconfortable. Paule s'assit, déplia posément sa serviette et se refusa le plaisir de poser ses coudes sur la table. “L'exemple, voilà ce qui compte !” répétait souvent sa belle-mère qui avait toujours raison.

Les deux garçons dévoraient à pleines dents les tartines sous le regard admiratif de Marc qui se donnait beaucoup de mal pour ne pas salir sa chemise. Paule avala une gorgée de lait, qu'elle détestait mais buvait à cause des enfants et ne toucha pas aux sandwiches. Elle devait surveiller sa taille. Marie apporta des fruits et son regard sembla

hostile à Paule. Je la dérange, elle aime mieux me voir loin, pensa-t-elle.

[98]

— Heureusement que Madame est rentrée, dit la bonne. Ça ne vaut rien de laisser les garçons seuls trop longtemps, et moi je ne peux pas voir à tout ! Je n'ai plus vingt ans. Il y aura du rosbif pour dîner et j'ai préparé une soupe aux légumes.

— C'est parfait, Marie.

Quelques instants plus tard, assise dans la chambre des aînés, Paule écoutait patiemment les conjugaisons de verbes en constatant une fois de plus que la langue française était terriblement difficile.

Dans les cahiers, les fautes s'accumulaient, surtout aux dernières pages qui étaient maculées de taches d'encre et garnies de petits dessins idiots. Si au moins elle pouvait croire, comme Chantal, que ses fils étaient les plus doués du monde, la vie serait infiniment plus agréable, mais Paule ne parvenait pas à prendre ses enfants pour des petits génies et estimait, au contraire, qu'ils étaient des cancre.

Dans le corridor, Marc pleurait sans raison. Agacée, elle se domina pour garder son sourire, corrigea la prononciation, rectifia des erreurs et commença à poser des questions.

— La capitale de l'Australie, Ralph ?

— Panama.

— Mais non, voyons ! Ce n'est pas possible. Réfléchis un peu.

Le front du garçon se plissa, il suçait consciencieusement le bout de son crayon et regarda son cahier. Paule répétait en scandant les syllabes “la capitale de l'Australie est...”

[99]

— Vénézuéla, conclut lentement Ralph.

— Mais nous avons étudié cette leçon au moins dix fois, s'énervait Paule. C'est incroyable que tu ne la saches pas encore ! Tu es trop distrait. Je veux bien travailler avec toi, mais fais au moins un effort.

Michel dessinait quelque chose sur une feuille de papier.

— Michel, cesse de dessiner, dit Paule. Fais attention. Après ce sera ton tour !

Ralph se gratta derrière l'oreille et essaya d'imiter une quinte de toux, le meilleur moyen pour détourner l'attention de sa mère et l'obliger à s'inquiéter à l'annonce d'un nouveau rhume. Mais contrairement à son habitude, Paule ne réagit pas. Les jointures de ses doigts craquèrent et elle pensa que c'était bien sa faute si Ralph ne savait pas la géographie. Je ne pourrai jamais leur apprendre quoi que ce soit ! Je suis uniquement bonne à m'énervier et à les énerver par-dessus le marché, se reprochait-elle. Pourquoi croit-on qu'une femme qui a accouché d'un enfant, doit être capable de l'élever convenablement, de lui enseigner un tas de choses et de ne jamais faillir à ses devoirs. C'est injuste à la fin.

— Porto-Rico, souffla Michel.

Ralph entendit mal et, ravi d'avoir la réponse, hurla victorieusement : “Riga !”

Paule saisit la règle et donna un coup si fort sur la table que la mince baguette de bois se cassa en deux. Ralph éclata en sanglots ; Michel regarda la porte et Paule sentit les larmes lui monter aux yeux.

[100]

Soudain elle se mit à crier comme une furie : “La capitale de l’Australie est Canberra — la capitale de l’Australie est Canberra... Répétez avec moi !”

Ils récitèrent docilement la litanie et, impuissante, Paule les écoutait en se disant que sa méthode était mauvaise et ne menait à rien. Dans l'embrasure de la porte apparut Marie.

— Monsieur demande Madame au téléphone.

Heureuse, Paule se précipita. Dans le corridor elle entendit vaguement la bonne dire aux enfants : “Vous en faites pas ! Elle est nerveuse votre mère. N'importe qui arrive à apprendre tôt ou tard et, de toute façon, vous deviendrez des messieurs. Savants ou non. C'est bien inutile de vous faire travailler à votre âge. Les enfants des pauvres, je ne dis pas, mais votre père gagne assez d'argent pour que vous n'ayez pas besoin de vous tuer”.

Jolie philosophie, enrageait Paule. Si seulement je pouvais la mettre à la porte. Mais elle était d'avance persuadée qu'elle ne le pourrait pas car les domestiques devenaient rares et une “perle” comme Marie n'existait plus nulle part. Henri appréciait ses services et sa belle-mère ne cessait de louer son attachement à la famille.

“Étourdie et désordonnée comme vous l'êtes, disait-elle souvent, je me demande comment vous organiseriez votre maison sans Marie !” Et Paule, pour ne pas la contredire, se contentait d'acquiescer.

— Comment vas-tu ? demandait Henri. Je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas restée plus longtemps à Paris ! As-tu manqué d'argent ?

[101]

— Non, non ! Ne t'inquiète pas. J'avais tout ce qu'il me fallait !

— Va, je te connais. Tu ne peux pas te passer des petits. Mère-poule ! Ne te fâche pas, je plaisante. Après tout c'est une bonne chose. Je suis désolé de ne pouvoir dîner à la maison ce soir, mais j'essaierai de me libérer avant neuf heures.

— C'est ça. Surtout ne dérange pas tes projets à cause de moi. Je t'attendrai, répliqua docilement Paule.

En ouvrant brusquement la porte, Paule se trouva nez à nez avec Marie.

— Il est bien occupé, le pauvre monsieur, grogna la vieille domestique, comme si elle voulait protéger Henri contre les insistances de sa maîtresse.

Elle se souvint que Ralph et Michel l'attendaient mais elle décida, contrairement à ses principes, de les laisser jouer. Ravis, les deux garçons disparurent dans le jardin et Paule erra comme une âme en peine jusqu'à l'heure du dîner.

À table, elle s'ingénia à être très gentille, interrogea les enfants sur leurs succès sportifs et permit à Marc de ne pas terminer ses carottes. Elle les baigna ensuite plus soigneusement que d'habitude et lut longtemps à haute voix une histoire particulièrement ennuyeuse qu'ils réclamaient à grands cris. En éteignant la lumière, Paule, obsédée par les remords, distribua double ration de baisers et s'en alla doucement sans faire de bruit.

Le silence la frappa au moment où elle allumait la lampe du salon. Elle prit sa corbeille à ouvrage et commença [102] à broder des fleurs bleues sur la toile blanche d'un napperon. Le dessin géométrique n'avait rien de réjouissant et son travail devint vite mécanique. Paule s'abandonna à ses réflexions et éprouva la sensation désagréable d'un échec. Jamais, je ne deviendrai une bonne mère, je suis incapable de dominer mes impatiences, se disait-elle.

Marie remuait la vaisselle dans la cuisine ; les freins du tramway grincèrent dehors et au même instant on sonna.

Henri a dû oublier sa clef, pensa Paule en se dépêchant d'aller ouvrir. Déçue, elle esquissa un sourire contraint à l'adresse de la visiteuse imprévue. Madame Plourde, la femme de Joseph Plourde, un des plus riches garagistes de la région, se tenait devant elle.

— Maître Jodoin m'a demandé de venir, proféra-t-elle, gênée.

— Mais entrez donc, disait Paule revenue de sa surprise. Mon mari ne doit pas tarder.

Elle se demanda si elle ne devrait pas la faire attendre dans la petite pièce attenante à l'antichambre, puis décida de l'inviter au salon. Sa solitude lui pesait et elle était presque contente de bavarder un instant avec cette femme simple. Madame Plourde, très flattée, s'assit sur le bord d'une chaise pour se répandre aussitôt en excuses et en protestations. Elle portait un tailleur gris qui comprimait ses seins proéminents et ne savait que faire de ses gants crochetés. C'était une personne d'une cinquantaine d'années qui avait dû être appétissante autrefois mais qui très tôt avait perdu sa fraîcheur. Elle regardait les lattes du plancher et, de temps en temps, tendait son menton [103] en avant, avalait sa salive et rentrait la tête entre les épaules, semblable à un gros oiseau.

— La journée a été très chaude, dit Paule.

— En effet, renchérit la femme du garagiste. Vos enfants vont bien ?

— Très bien, je vous remercie.

— Je vois parfois Ralph. C'est un garçon beau et solide.

Paule chercha ce qu'elle pourrait dire d'aimable et, ne connaissant pas les prénoms de la nombreuse progéniture du garagiste, préféra se taire.

— Vous avez de la chance d'avoir des fils. Moi je n'ai eu que des filles, se plaignit la visiteuse. Elles sont grandes à présent ; j'en ai trois de mariées et la petite dernière est partie travailler à Paris. Remarquez, ce n'est pas que ça me plaise, mais je n'y pouvais rien ; elle est majeure et libre de décider ce qu'elle veut faire.

— Vous pouvez enfin vous reposer, dit Paule avec un peu de commisération dans la voix, car la brave femme passait pour une mère de famille très active qui ne ménageait pas sa fatigue.

— Je suis très seule, lui confia Madame Plourde. Mon mari passe son temps au garage et rentre très tard. Alors il n'y a plus personne pour me tenir compagnie. Autrefois, j'avais les enfants et, vous savez ce que c'est, du matin au soir je n'en finissais plus. Maintenant, on dirait que les heures se traînent. Parfois, je vais voir mes filles, mais elles sont occupées et j'ai toujours l'impression que je [104] les dérange. J'ai beau me retenir pour ne pas faire de remarques, elles s'imaginent quand même que je critique dès que j'ouvre la bouche. C'est difficile ! Si seulement je pouvais travailler un peu, mais mon mari ne veut pas me prendre au garage. Il trouve que ce n'est pas la place d'une femme. Je n'ai jamais eu l'habitude d'avoir toutes mes journées à moi et on dirait que je ne sais plus me reposer. C'est curieux ! Quand j'étais jeune, j'aimais passer un moment avec une voisine, aujourd'hui ça ne me tente plus. Peut-être parce que je pourrais le faire en toute liberté, sans me gêner. Avant ce n'était pas pareil. On laissait les portes ouvertes pour surveiller les petits et on faisait un brin de causette dans les escaliers, ou dehors, pendant qu'on suspendait le linge. La besogne allait mieux. D'ailleurs nous avons déménagé dernièrement. Joseph a acheté une petite maison dans la nouvelle partie de la ville, et je ne connais personne des environs. Je ne peux tout de même pas prendre le tramway à tout instant pour retourner dans notre ancien quartier et puis mes amies ne me reçoivent plus aussi volontiers. Elles m'envient. Nous sommes très à l'aise, avouait-elle comme pour s'excuser. Ce n'est pas la fortune, mais quand je songe comme on vivait serré au début de notre mariage, je n'en reviens pas. Je vous ennuie avec mes histoires ?

— Au contraire, ça m'intéresse, protesta poliment Paule.

— C'est difficile à expliquer et je n'ose pas en parler à n'importe qui. Le garage marche bien, j'ai une jolie maison à moi avec un bout de jardin et Joseph veut m'acheter des meubles modernes. Il est gentil mon mari, calme, travailleur, pas coureur de jupons et pas trop liant. Je veux [105] dire qu'il reste à la maison le dimanche et ne dépense pas au bistro avec les copains. Pourtant — madame Plourde fit une pause et soupira — pourtant, pour dire vrai, ça ne tourne pas rond. Je

me lève le matin, je fais mon petit ménage, je passe au marché et je rentre. C'est toujours la même chose. Joseph voudrait que j'achète dans le grand magasin à côté ; il prétend que c'est plus hygiénique et il a raison, mais comme je suis vieux jeu, les rayons bien en ordre me rendent triste. Ça brille trop. Dans l'après-midi, je n'ai plus de besogne devant moi et parfois je regrette de n'avoir pas eu d'autres gosses ; j'aurais peut-être maintenant une fille à dorloter.

— Vous n'avez pas de petits enfants ?

— Non.

— Ça viendra, sourit Paule.

— Ça ne sera jamais la même chose, allez... Les jeunes d'aujourd'hui ont des drôles d'idées sur l'éducation. Je le sais bien ; pour mes filles je suis à peine bonne pour m'occuper d'une layette, mais certainement pas pour prendre soin d'un enfant.

Paule eut pitié de cette solitude et de cette triste résignation qui la surprenait. Je ne peux tout de même pas lui conseiller de s'occuper des bonnes œuvres de la paroisse, pensait-elle. Ce n'est pas le genre.

En haut, Marc commença à tousser.

— Excusez-moi, dit Paule, il faut que j'aille voir mon fils.

[106]

— Je vous en prie, répondit Madame Plourde gênée. Je vais m'en aller.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre pour rien.

— Ne vous tracassez pas à cause de moi ; mon mari aussi rentre très tard. Je sais que maître Jodoin a beaucoup de travail.

Paule l'accompagna jusqu'à la porte qu'elle referma derrière elle et monta l'escalier quatre à quatre. Marc, assis dans son lit, secoué par une quinte de toux, pleurait. Elle alla chercher le sirop, oublia la cuillère, courut à la cuisine et tomba sur Marie.

— Il faudrait appeler le médecin, dit la bonne.

Paule garda le silence, fit semblant de ne pas entendre et fouilla dans le tiroir. Elle n'avait après tout de conseils à recevoir de personne.

Avec un regard narquois, Marie lui tendit la cuillère et disparut dans sa chambre.

La potion ne faisait pas d'effet et Paule entourait l'enfant de ses bras. Si seulement Henri pouvait arriver, songeait-elle. Le cadran de sa montre indiquait dix heures. Marc s'assoupit tout en toussant encore. La lumière de la lampe filtrait à travers la porte entr'ouverte et aucun autre bruit ne troublait le calme de la maison. Elle le borda doucement, posa sa main fraîche sur son front, puis alla voir Ralph et Michel. Ils dormaient tous les deux. Désœuvrée. Paule pensa malgré elle à Guy. M'écrira-t-il, se demandait-elle ? Elle imagina le facteur apportant une enveloppe [107] blanche marquée du tampon d'un bureau de poste parisien et désira de toutes ses forces recevoir une lettre d'amour.

Le plancher grinça en bas. C'était Henri qui rentrait. D'un bond Paule se redressa et marcha à sa rencontre. Blond, très grand, solide, il lui apparut comme un être fort, unique personne au monde capable de la protéger contre l'étrange angoisse qui ne la quittait pas depuis son retour. Ses bras se refermèrent sur elle et, étroitement serrée, Paule huma avec délices l'odeur familière de l'eau de Cologne anglaise. Il la relâcha aussitôt afin de mieux la voir.

— Qu'as-tu fait à Paris pour avoir l'air si fatiguée ?

— Je ne te plais plus ?

— Tu racontes des bêtises. J'ai atrocement faim.

Affolée, elle se demanda si Marie avait préparé quelque chose et se sentit humiliée en trouvant une appétissante assiette de viandes froides visiblement arrangée à l'intention d'Henri. Moi, j'ai oublié, mais la

bonne pense à tout, se disait Paule. Elle le regardait manger. Ses mâchoires puissantes broyaient les aliments ; il avait l'air jeune, calme et heureux.

— Marc tousse, annonça tristement Paule.

— Il faut appeler le médecin, répondit Henri sur le même ton qu'il aurait pris pour régler n'importe quelle affaire simple dont l'issue aurait été connue d'avance.

— Je suis inquiète. Ce n'est pas la première fois cette année que le gosse est malade.

[108]

— C'est de son âge, constata calmement Henri. A-t-il fait beau à Paris ?

— Oui, très beau.

— As-tu vu les Boussicot ?

— J'ai rencontré Georges et Ghislaine.

— J'espère qu'ils t'ont amenée à l'Opéra comme il était convenu ?

— Ghislaine a quitté Georges, murmura pensivement Paule.

— Quoi ?

L'étonnement de son mari lui fit du bien ; il y avait au moins quelque chose au monde qui pouvait le sortir de sa sacro-sainte sérénité.

— Elle m'a dit qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle étouffait à la maison et qu'elle ne reviendrait jamais.

— Ce n'est pas sérieux ?

— Il semble que si au contraire.

— Ghislaine est complètement folle, conclut Henri.

— On a bien le droit de cesser d'aimer, non ? protesta Paule soudain agressive.

— Mais, voyons, tu ne sais pas ce que tu dis ! Il ne s'agit pas d'amour ! Ils ont trois enfants ces gens-là.

— Et après ?

— Comment après ?... Décidément, ça te réussit d'aller à Paris. En quelques jours, tu te bourres le crâne [109] d'idées saugrenues et tu reviens absolument méconnaissable. J'espère que tu as gardé quand même suffisamment de bon sens pour admettre qu'une mère n'abandonne pas ses enfants sous prétexte qu'elle a changé d'avis après je ne sais combien d'années de mariage. L'a-t-il trompée au moins ?

— Je ne crois pas.

— Franchement, je ne comprendrai jamais ce genre de femmes ; leur conduite me dépasse.

— Ce n'est pas un genre, protesta Paule ; c'est un cas individuel, pénible je l'avoue, mais qui se justifie dans son contexte particulier.

— La bêtise et le manque de responsabilités ne se justifient pas ; les gosses ne demandent pas à naître. J'espère que vous m'avez laissé un peu de gelée de framboises.

Paule se leva et alla chercher le dessert. La gelée se trouvait à sa place et elle se rappela que sa belle-mère ne cessait de répéter que Marie était une perle.

— J'ai rencontré Guy, dit-elle en déposant l'assiette devant lui.

— Guy qui ?

— Tu sais bien, Voisard, mon ancien camarade.

— Ah oui ! Ce jeune intellectuel de choc dont tu m'as raconté monts et merveilles. Comment se porte-t-il, cet excellent garçon ?

— Très bien, répondit Paule surprise de l'indifférence de sa propre voix. Il gagne beaucoup d'argent.

[110]

— Tant mieux pour lui, constata gaiement Henri. Est-il marié ?

— Oui, avec une très jolie femme.

— En somme, c'est un heureux mortel.

— Il m'a demandé ce que je faisais, continua Paule.

— Parce que tu dois absolument faire quelque chose ? s'étonna Henri.

— Tu ne comprendras jamais rien, dit Paule et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle était à bout, épuisée par cette journée stupide, par le silence de la maison, par l'indifférence des enfants, de son mari, de tout cet entourage qui représentait son univers.

Henri avala une gorgée d'eau et s'essuya la bouche.

— Tu devrais aller te coucher, dit-il.

— Et toi ?

— J'ai encore un dossier à voir et je te rejoins. Madame Plourde n'est pas venue ?

— Oui, elle est passée. J'ai oublié de te le dire.

— Je suis désolé de n'avoir pas pu être à l'heure, s'excusa Henri qui avait horreur de déranger ses clients sans être exact lui-même au rendez-vous.

Paule s'enferma dans la salle de bain et pleura, mais elle n'en ressentit aucun soulagement. Tendue, la gorge serrée, elle se glissa dans le grand lit et s'efforça de lire le journal.

[111]

— Tu cherches du travail, demanda Henri en la voyant parcourir les petites annonces.

— Peut-être, rétorqua Paule, et ce fut comme un éblouissement.

C'était bien ça ; elle voulait trouver enfin sa propre réalité quotidienne, cesser de rôder, inutile, dans cette bonne maison bourgeoise en attendant Henri, jour après jour, pour se sentir encore plus seule et plus désœuvrée dans quelques années, comme la femme de ce garagiste, semblable, d'ailleurs, à tant d'autres.

Il se pencha, l'embrassa sur la joue et son ton devint sérieux :

— Je voudrais te dire Paule que tu es parfaitement libre d'organiser ta vie comme bon te semble.

— Tu n'y penses pas ! Que diraient les gens, sans parler de ta mère ; et puis je ne sais vraiment pas ce que peut faire de ses dix doigts la femme d'un notaire de Roubaix

— Beaucoup de choses.

— Si je me présente quelque part et si on m'accepte, je ne saurai que trop bien pourquoi. On ne refuse pas d'employer madame Henri Jodoin.

Contrairement à ses habitudes, Henri se fâcha.

— Je ne t'aurais jamais cru aussi stupide. Primo, tu n'as pas besoin de te présenter, comme tu dis, car après tout tu as terminé ton droit et tu peux très bien entrer chez Maurisset qui cherche justement un jeune assistant. Ça ne sera pas rigolo au début, tu t'occuperas surtout des [112] affaires d'assistance judiciaire, mais c'est intéressant aussi à condition qu'on veuille s'en donner la peine. Il suffit d'un coup de fil et l'affaire est dans le sac.

— Surtout ne demande rien à personne, protesta Paule. Je suis assez grande fille pour me débrouiller toute seule.

— Maurisset ne te connaît pas.

— Raison de plus ! Au moins s'il m'engage ce ne sera pas à cause de ta famille et de tes relations.

— Comme tu es susceptible, s'esclaffa Henri.

Paule attira ce grand corps musclé vers elle, posa la tête sur son épaule et demanda timidement : Tu veux vraiment dire que tu ne t'opposeras pas à ce que je travaille ? C'est pourtant contraire à tes idées et à tes principes.

— Écoute mon petit, dit-il très doucement. Ça fait longtemps que je me rends compte que tu n'es pas heureuse. J'ai horreur de provoquer des confidences alors j'attendais que tu m'en parles. Comme tu n'as pas l'air de vouloir te décider j'ai pensé que j'avais tort de ne pas prendre les devants.

Elle eut honte des baisers échangés à Enghien et voulut avouer, mais se ravisa aussitôt. Il était inutile de faire de la peine à Henri.

— Veux-tu lire encore, demanda-t-il ? Je tombe de sommeil.

[113]

Paule regretta de ne pas pouvoir passer la nuit à discuter de cette idée qui venait de germer en elle et qui pouvait transformer son existence, mais docilement elle tendit le journal. Il bâilla, s'étira, fit deux ou trois mouvements de gymnastique et éteignit la lumière.

Paule resta éveillée dans le noir en écoutant respirer l'homme couché à ses côtés. Elle ne parvenait pas à dormir et comptait bêtement les ombres qui dansaient sur le plafond.

Il commençait à faire jour quand Marc toussa. A regret elle quitta la tiédeur du lit, passa en hâte sa robe de chambre et sortit. Le front de l'enfant était moite et Paule l'essuya avec soin. Décidément elle ne parviendrait jamais à comprendre Henri. Il répétait souvent et à n'importe quelle occasion que la femme devait rester au foyer, s'occuper de ses enfants et diriger sa maison. Il se moquait de madame Rioux qui pourtant était l'un des meilleurs pédiatres de la ville et refusait formellement de l'appeler comme médecin consultant. Et puis, sans aucune raison valable, il y a quelques heures à peine, il était prêt non

seulement à admettre qu'elle pouvait organiser sa vie à sa guise mais même à l'aider. Lui, si strict dans ses principes qu'il appliquait avec une rigueur égale aux autres et à lui-même, acceptait cette exception à la règle avec une facilité invraisemblable. Paule se demanda si elle devait administrer à Marc une deuxième cuillerée de sirop à la codéine et alla jusqu'à s'accuser d'égoïsme. Sa toux m'agace et j'aimerais pouvoir me recoucher. Au lieu de songer à l'enfant je ne pense qu'à moi... Mais Marc continuait à tousser et Paule se décida enfin. Docilement le garçon avala le liquide brunâtre.

[114]

Dehors la ville se réveillait. Marie commençait à s'affairer dans la cuisine. Henri sifflait en se rasant dans la salle de bain et Paule l'appela pour lui dire que le petit faisait de la température. Ralph et Michel terminaient leur toilette et l'odeur du café montait dans les chambres. Marc somnolait.

— Appelle le médecin dès que tu pourras, recommanda Henri et demande à ma mère de venir ; elle a l'habitude des maladies de ce genre.

— Moi aussi, dit agressivement Paule.

— Après une nuit passée debout on est trop nerveux pour s'occuper des gosses.

Comme tout était simple et facile pour lui

Paule se demanda si le facteur apporterait une lettre de Guy, noua les nœuds papillon des garçons, vérifia l'état de leurs ongles et admira leur tenue à table. En présence de leur père, ils ressemblaient à deux enfants modèles qui osaient à peine bouger pour éviter tout faux mouvement. Ses fils voulaient tellement ressembler à Henri qu'ils fixaient même leurs regards sur l'envers du journal qu'il lisait au petit déjeuner. Pour se donner une contenance, Paule aussi parcourait un quotidien tout en surveillant, perpétuellement inquiète, les attitudes des garçons, sachant qu'Henri ne supportait pas les bruits de cuillères et les tasses de lait renversées. La lumière grise filtrait à travers les rideaux de dentelle ; l'œuf à la coque était trop cuit et Paule ne parve-

nait pas à comprendre la déclaration de monsieur Monnet qui semblait susciter de sérieuses controverses. Elle pensa que les journalistes adoptaient [115] un style trop ampoulé et sourit à Marie qui, impeccable dans son uniforme fraîchement repassé, lui apporta son jus d'orange.

— Tu devrais manger davantage, dit Henri. Tu as conservé ta taille de jeune fille et rien ne justifie ta hantise de grossir.

Il se levait déjà et les garçons le suivirent. Elle les embrassa, attendit le baiser d'Henri qui, avec une immanquable précision, effleura sa joue gauche, et les portes claquèrent.

— Le médecin va bientôt partir pour l'hôpital, madame ferait bien de l'appeler tout de suite.

Elle regarda l'heure. La bonne avait raison. Paule composa le numéro, dit quelques banalités d'usage, expliqua que Marc était malade et nota machinalement que le pédiatre promettait de venir dans une heure environ. Elle donna ensuite les instructions de la journée, vérifia les provisions, chercha l'argent pour le laitier et inscrivit cette dépense sur le carnet de comptes.

Le facteur passa et Marie ne le remarqua pas. En hâte, comme si elle craignait de se faire surprendre en train de commettre une mauvaise action, Paule s'empara du courrier. Elle n'y trouva que deux factures, une invitation, un dépliant publicitaire, et dépitée alla s'habiller.

Le médecin arriva en retard pour constater, sur le ton de quelqu'un qu'on a dérangé sans raison valable, que Marc n'avait qu'une simple grippe. Paule eut presque honte d'un fils aussi bien portant, mais songea aussitôt que le montant élevé des honoraires du pédiatre justifiait [116] aisément un peu plus de sympathie. Marc, souriant, refusait de rester au lit, mais, bien que le thermomètre indiqua une température parfaitement normale, Paule l'obligea à garder la chambre ce qui provoqua le mécontentement de la bonne et une crise de larmes du petit.

Le téléphone sonna. C'était sa belle-mère. Tout en l'écoutant dire des choses pleinement appropriées à la situation, aux problèmes des refroidissements et aux voyages à Paris "qu'on ne devrait jamais faire seule" comme elle le précisait en scandant les syllabes pour mieux manifester sa réprobation, Paule feuilletait l'annuaire du téléphone. Son doigt s'arrêta sur le nom de maître Maurisset, avocat, et elle lut et relut l'adresse. Malgré elle, Paule demanda au même moment à madame Jodoin ce qu'elle pensait des mères de famille qui travaillent.

Interloquée, l'excellente femme garda un instant le silence puis dit lentement : "Ce sont de pauvres personnes obligées de compléter le salaire du mari qui ne parvient pas à les faire vivre". La définition était claire, nette et précise ; le jugement aussi. Paule n'osa ajouter rien d'autre et se contenta de quelques phrases polies.

— La mère de Monsieur viendra goûter, dit-elle à Marie en raccrochant.

Sans autres explications, elle chercha son manteau et sortit poursuivie par le regard étonné de la vieille domestique. Marc, qui entendit se refermer la porte du grand hall soupira d'aise, attrapa sa robe de chambre et descendit à la cuisine réclamer une ration de bonbons. Le plancher brillait, ça sentait l'encaustique et le petit garçon écouta [117] avec délices le long monologue de Marie sur les enfants abandonnés. Il se sentait important, ne se souciait guère de savoir pourquoi on le plaignait ainsi, mais se promit d'exploiter la pitié que lui manifestait la bonne. Pour Marc, la journée s'annonçait sous de forts heureux auspices.

Il pleuvait et le pavé humide, inégal par endroits, paraissait visqueux. C'était absurde cette promenade, mais Paule avait besoin d'échapper à l'atmosphère de la maison. Sur les vitres brillaient des gouttelettes d'eau ; des édifices parfaitement semblables s'allongeaient des deux côtés de la rue et les gens se cachaient sous les cloches de leurs parapluies. Paule essaya d'imaginer leur existence, mais, vite écœurée par toute cette grisaille, cessa de s'y intéresser. Elle eut froid et pour se réchauffer marcha plus vite jusqu'au bout de la ruelle étroite qui menait vers les faubourgs. Deux petites filles jouaient dans le ruis-

seau. “Il faut surtout éviter aux enfants le contact avec la saleté et les microbes, disait sa belle-mère ; ils sont si fragiles”.

Paule venait de franchir la frontière d'un monde au-delà de laquelle madame Jodoin, mère, cessait d'avoir raison. Elle sortit de son sac quelques pièces de monnaie, les tendit aux fillettes surprises et s'éloigna. Un terrain vague s'étendait à sa droite et, au bout, se dessinait la silhouette cossue et massive d'un hôtel particulier, incongrue dans ce quartier misérable. Paule eut un vague remords d'avoir donné de l'argent à des enfants si jeunes, action dangereuse entre toutes, puis s'abandonna à sa rêverie. Elle connaissait bien cette ancienne maison d'un riche industriel, propriétaire de la filature qui existait toujours dans la région, mais qui avait, depuis longtemps, [118] changé de main. Monsieur Oiseul, ruiné par la guerre, n'habitait plus à Roubaix et les volets restaient fermés depuis son départ. Paule aurait voulu acheter la maison, mais Henri refusa de vivre dans cette partie de la ville, elle se contentait donc d'y venir, de temps en temps, cherchant à savoir qui deviendrait un jour son propriétaire.

La clôture rouillée était ouverte et Paule entra dans le jardin ressentant un vague malaise à pénétrer ainsi, sans invitation, dans une propriété privée. Elle fit le tour de l'immeuble et s'arrêta sous la large terrasse qui surplombait le premier étage. Il n'y avait personne. Des corneilles volèrent à proximité et un moineau fit remuer une branche. Au sud le ciel s'éclaircissait lentement.

Soudain, un homme gros et grand surgit à côté d'elle et Paule hurla d'épouvante. Il posa une large main velue sur sa bouche et l'écrasa contre le mur sous le poids de son corps. De toutes ses forces elle se débattit donnant des coups de pieds et griffant le tissu rugueux de la veste qui ne céda pas. Une peur animale l'avait saisie. Incapable de réfléchir, de penser, Paule tendait en vain ses muscles. Le souffle chaud de la brute lui balayait le visage et l'odeur de l'alcool l'étourdisait. Il disait quelque chose qu'elle ne parvenait pas à comprendre, puis il lâcha prise pour essayer de la saisir aux épaules. C'est alors qu'elle se jeta sur sa main droite et y enfonça les dents. Surpris par la douleur, il recula. Elle cogna avec son genou dans cette masse de chair. L'homme se plia en deux et jura.

Paule courait maintenant de plus en plus vite. Dans la ruelle les deux petites filles la regardaient étonnées et riaient de bon cœur, mais

elle ne comprit pas qu'elle était [119] sauvée et poursuivit sa course prise d'une panique inconnue et terrible. Elle bouscula une vieille femme, faillit renverser un monsieur qui passait à côté et s'arrêta, désorientée et perdue au milieu de la chaussée.

— Qu'avez-vous madame, demanda l'agent qui dirigeait la circulation ?

— Un homme, hoquetait Paule, un homme...

— Il devait être vachement laid pour vous faire aussi peur, plaisanta le policier et Paule se rendit compte du ridicule de la situation. Ce n'est pas toujours facile d'être une jolie femme, ajouta-t-il encore gouguenard.

Tout redevenait normal, la rue, les gens, les automobiles et instinctivement Paule serra son sac à main. Les jambes molles, la tête vide, elle monta dans le tramway et s'effondra sur la banquette. Elle avait l'impression d'avoir rêvé en descendant devant sa maison et retrouva sa lucidité en pensant à Marc, à Henri et à sa belle-mère qui devait arriver bientôt. "Une femme comme il faut ne se promène jamais seule dans les quartiers pauvres, c'est dangereux !" avait-elle l'habitude d'affirmer sentencieusement.

Les vieilles recettes bourgeoises ont leur sagesse et leur utilité propre, se disait Paule. Pour la première fois de sa vie elle venait de rencontrer l'inconnu semblable au loup-garou de son enfance. C'était donc ça le danger qu'elle ignorait sciemment, jugeant indignes d'elle les racontars des matrones convenables. La brute qui avait failli abuser d'elle représentait aux yeux de ces dames la plèbe, la misère et la répugnante bestialité des quartiers interdits. [120] Pour Paule, ils ne renfermaient qu'une poésie triste et attirante. Elle se secoua, enleva son manteau et se jura de ne parler à personne de son aventure.

— Madame Jodoin vient de téléphoner qu'elle ne pourra pas venir parce qu'il fait trop mauvais, lui annonça Marie.

— C'est bien, répondit Paule. Comment va Marc ?

— Il ne tousse plus.

Elle s'occupa du petit garçon qui réclamait des jouets.

— Je veux que Marie reste avec moi, protestait Marc, je veux Marie...

Soudain, lasse, Paule abdiqua la lutte.

Tout habillée elle se jeta sur son lit et s'endormit comme une bûche pour ne se réveiller que sous le regard amusé d'Henri. Elle eut du mal à le reconnaître, se rappela qu'il devait être tard, que les leçons de Ralph et de Michel n'étaient pas faites et qu'elle venait d'enfreindre gravement les règles de sa routine et de ses obligations.

Henri s'assit à côté d'elle et dit très simplement

— Je suis content que tu te sois reposée.

— J'ai honte, protesta Paule, de dormir pendant que tu travailles.

— Tu as passé la nuit debout, c'était ton droit, rétorqua Henri toujours juste et logique.

[121]

Alors, pour se justifier, pour se libérer aussi du souvenir de cauchemar de la matinée qui revenait inopportun et obsédant, elle lui raconta son aventure. Il l'écouta jusqu'au bout en marchant de long en large.

— Demain tu iras voir Maurisset, sinon je l'invite à déjeuner et j'arrange tout moi-même, dit-il très pâle et il se mit à chercher nerveusement une cigarette.

Elle protesta faiblement pour mieux se persuader qu'une autre volonté dominait la sienne, puis céda et sentit le bonheur l'envahir. Son existence prenait une orientation et un sens nouveaux. Paule pensa qu'elle deviendrait enfin utile et que les journées auraient la trame rassurante des heures remplies par un travail réel et constructif.

— Surtout plus de promenades solitaires ! C'est promis ? insista Henri en prenant sa main.

— Promis ! répondit Paule comme un écho. D'ailleurs je n'en aurai plus le temps.

Alors il embrassa ses doigts et murmura :

Tu ne peux pas savoir comme je suis content que rien ne se soit passé !

Ce fut tout, mais Paule comprit qu'il était ému.

[122]

[123]

FUIR. Roman.

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

— Le docteur prétend que c'est un manque d'affection. Je ne sais plus que penser, se plaignait Suzanne. Malgré tous mes efforts, Jean continue à sucer son pouce. Pourtant mes trois aînés n'ont jamais eu cette fâcheuse habitude.

Elle baissa légèrement la voix :

— Il faut vous dire que mon mari n'est pas un père modèle, les enfants le fatiguent. D'ailleurs il rentre très tard du bureau et généralement ils dorment déjà. Ce n'est pas bon pour les pauvres petits de ne voir leur père que le dimanche, mais que voulez-vous que je fasse ? Je suppose qu'Henri consacre plus de temps à ses fils.

Paresseusement étendue sur sa chaise longue, Paule acquiesça d'un signe de tête.

— La semaine dernière Norbert a encore apporté un très mauvais bulletin. Ce garçon n'arrive pas à suivre et [124] les professeurs ne semblent pas comprendre que le bonheur et l'équilibre affectif d'un enfant passent avant tout. J'ai lu dans une revue américaine que le nombre des névroses croît sans cesse et que ce phénomène est dû au surmenage des jeunes. Personnellement j'évite les punitions, je n'exige pas de succès scolaires et je cherche surtout à créer à la maison une atmosphère de détente. Fréquentez-vous l'école des parents ?

Paule avoua à regret ne pas faire partie de cette institution.

Suzanne la regarda surprise puis concentra toute son attention sur son aîné qui, a quelques pas de là, torturait le petit Yves en essayant de lui tordre le bras.

— Laisse-le, chéri, supplia-t-elle. Je te promets un bonbon. Le garçon ne lâcha pas prise et Yves commença à hurler. Suzanne les sépara et revint à sa place. Derrière elle Norbert tirait la langue en grimaçant.

— Le psychiatre croit que Jean souffre du complexe d'Œdipe, dit en soupirant Suzanne. Je n'ose pas trop le réprimander, il est si sensible pour son âge.

Il faisait très beau et très chaud. Dans le grand jardin les enfants apparaissaient et disparaissaient derrière les arbustes. Ralph trempait ses pieds nus dans la petite piscine en caoutchouc et Michel persuadait Marc d'entrer dans l'eau.

— Si seulement je pouvais trouver une bonne, mais de nos jours ces demoiselles refusent de travailler. C'est à se demander si la misère dont on nous rabâche les oreilles [125] existe vraiment. L'assurance sociale favorise la fainéantise, sinon la prostitution et les jeunes filles du peuple préfèrent courir les rues plutôt que venir apprendre leur métier de femme dans une bonne maison bourgeoise. C'est une honte que le gouvernement s'abstienne d'intervenir. Nos maris payent des impôts exorbitants, mais les ministres ne se soucient guère d'offrir aux contribuables quoi que ce soit en échange.

Très fière du choix savant des termes qu'elle utilisait, Suzanne attendit en vain une réponse.

Paule ne l'écoutait pas. Elle se demandait si Maurisset rentrerait lundi. Sa secrétaire lui avait dit qu'il était absent pour quelques jours et elle attendait impatiemment le retour de l'avocat. Elle aurait aimé que Suzanne s'en aille préparer des rafraîchissements pour pouvoir jeter un coup d'œil sur la lettre qui dormait dans son sac. Paule l'avait trouvée dans le courrier du matin et avait reconnu tout de suite l'écriture de Guy. Occupée par la préparation du voyage à la campagne elle n'avait pas pu encore s'isoler pour la lire.

Le mari de Suzanne revenait avec Henri de leur courte promenade.

— Foutu, songea Paule, je n'aurai pas une minute à moi avant ce soir.

Michel enfonçait la tête de Marc sous l'eau et l'enfant se débattait en criant de frayeur. Paule eut honte : de la conduite de ses fils, pensa qu'elle ne savait pas les élever convenablement et ignorant l'air réprobateur d'Henri asséna à Michel une lourde tape. Se sachant soutenu [126] par son père, le garçon fondit en larmes. C'en était trop. La robe de Paule, collée par la sueur, craquait dangereusement. Elle ne se dominait plus.

Henri saisit son bras et l'obligea à lâcher l'épaule de Michel.

Je dois avoir l'air d'une furie, pensa Paule honteuse.

Les deux hommes s'occupèrent de l'enfant tandis que Suzanne disparaissait dans la cuisine. Mal à l'aise, Paule s'approcha de Marc qui ne parvenait pas à sortir de la piscine et s'accrochait désespérément aux parois.

“Poule mouillée !” dit Norbert et Paule le détesta de tout son cœur. Elle fut reconnaissante à Henri qui refusa de rester pour le dîner, but un verre d'orangeade, distribua des remarques aigres-douces aux garçons et, en face de Suzanne qui couvait du regard sa progéniture, se reprocha sa sévérité.

Ils parlèrent encore de choses et d'autres. Suzanne murmura à l'oreille de Paule qu'elle en avait assez de supporter la famille de son mari pendant qu'Henri consolait distraitemment Pajeau qui lui racontait ses déboires professionnels.

— Les communistes s'acharnent à m'empêcher de faire une carrière. Mes talents, mon travail ne serviront jamais à rien, disait-il, tant que les autorités ne comprendront pas que je suis victime des machinations de la gauche.

Pauvre vieux ! si seulement tu t'occupais un peu mieux de tes affaires, pensait involontairement Henri en suçant des brindilles d'herbe.

[127]

— Je suis victime d'une grande injustice ! Pourtant mon père était chevalier de la Légion d'honneur et il eut le bon goût de ne pas faire d'argent sous Pétain. Pour ma part, je n'ai rien à me reprocher.

— Nous sommes obligés de partir, déclara Paule et elle se leva. Henri vit que sa femme était debout et serra énergiquement la main de Pajeau.

— Passez un jour à mon bureau. Je tâcherai de vous aider.

Les effusions prirent beaucoup de temps et Paule dut arracher littéralement ses enfants à leurs petits camarades. Au moment où, enfin, tout le monde confortablement installé dans la "203" prenait la route, Henri constata en anglais : "Tu es trop dure avec les garçons ! Ce n'est pas raisonnable de ta part."

La main poisseuse de Marc s'abattit sur le bleu immaculé de l'appui-siège. Tout en conduisant, Henri remarqua la large tache qui se dessinait près de son épaule.

— Imbécile ! Tu ne peux pas faire attention ! Asseyez-vous tous et pas un mot avant Roubaix. Je réglerai cette affaire à la maison, s'énervait-il.

Paule le regarda et il lui sourit, mais elle n'avait pas assez de sens de l'humour pour lui rendre son sourire complice. Le chemin lui parut long et avec soulagement elle remit les garçons à Marie, pour monter se changer. Elle s'enferma dans la salle de bain et décacheta sa lettre.

— J'aimerais te parler, disait Henri derrière la porte.

[128]

— Je suis à toi dans quelques instants, répondit Paule en faisant couler l'eau à toute force.

“Bonjour chérie, écrivait Guy. Tu es partie et le vide s'est installé autour de moi. Je hais mon visage et mes mains qui n'ont pas su te garder, ni autrefois, ni hier à peine, quand c'était encore possible. Je voudrais t'écrire des choses qui te toucheraient directement, profondément, celles que je n'ai pas osées te dire de crainte d'effaroucher la jeune fille que tu es restée malgré tout. J'essaye de faire surgir ton visage et je ne retrouve que la robe jaune. Tu es si loin Paule et je connais si mal ta vie. Que fais-tu le matin, à midi, à quatre heures et le soir quand les lumières se font douces ? Je rêve de tout quitter et d'aller à ta rencontre. Mon existence m'est devenue odieuse, mais je n'ai pas le droit de la renier car je l'ai acceptée librement et j'ai entraîné Dominique dans mon sillage. C'est grâce à elle que j'ai pu réussir, comme c'est à cause de toi que je suis devenu ce que je suis. Un jour je serai riche, follement, odieusement riche et je rembourserai l'argent, la reconnaissance et le reste. J'achèterai à Dominique ma liberté de revenir vers toi, l'unique, la seule qui ait jamais compté vraiment.”

Paule relut la dernière phrase, tourna le robinet et se laissa emporter par le rythme des mots qui lui disaient qu'un être l'aimait pour elle-même. Henri ne m'a jamais parlé ainsi, songeait-elle. Et puis une petite voix ironique proféra à son insu : “Henri te connaît bien ; entre Guy et toi, il n'y a eu que fausses représentations.”

Elle tourna la page.

[129]

“J'étouffe, se plaignait Guy. Je marche sans but dans les rues, ou je sors de la ville, en voiture et je roule à tombeau ouvert sur la grande route. Je rentre fatigué, fourbu, pour m'endormir aussitôt, trop content de tout oublier, mais pressentant déjà le goût amer du réveil qui dès la première seconde me rappelle que j'ai laissé fuir mon bonheur : toi !”

Seul l'amour peut nous contraindre à rôder ainsi dans des endroits différents et éloignés, pensait Paule ; puisque j'éprouve le même besoin irraisonné d'évasion que lui c'est que je l'aime et que je cherche inconsciemment à le rejoindre.

Sous prétexte d'une migraine, elle se débarrassa d'Henri et des enfants et se réfugia dans sa chambre pour écrire en paix une lettre à Guy. Jamais Paule ne se dépouilla à ce point de tout artifice. Elle raconta la grisaille des journées, ses propres impatiences et ses propres colères, le vide des heures et la recherche vaine d'un contact véritable avec les êtres issus de son sang. Paule décrivit même l'excursion à la campagne, l'atmosphère du jardin chaud et jusqu'aux cris de Marc, puis signa et plia les feuilles. Pour plus de sûreté elle colla tout de suite le timbre, inscrivit l'adresse et mit l'enveloppe dans son sac. Elle passa inaperçue devant la porte de la salle à manger, courut jusqu'à la boîte postale et glissa sa lettre dans la fente.

Henri devait la retrouver assise devant la fenêtre très pâle et étrangement triste.

— Je m'excuse, dit-il. J'espère que tu ne m'en veux pas pour cet après-midi, les petits m'agacent et comme j'ai [130] horreur des punitions je leur lance à la tête des choses stupides.

—J'ai reçu une lettre de Guy, annonça Paule d'une voix neutre. Veux-tu la lire ?

— Une autre fois si tu y tiens. Je suppose après tout qu'il n'a pas grand'chose à me dire, à moi personnellement, et je dois terminer un dossier ce soir. N'oublie pas de lui transmettre mon meilleur souvenir

et de lui demander de venir nous voir si, d'aventure, il devait passer par Roubaix.

Paule se demanda dans son for intérieur comment elle avait pu faire une proposition aussi folle et admira naïvement sa propre honnêteté.

— Maurisset rentre demain, ajouta Henri en sortant.

Il n'est même pas jaloux, pensa Paule. Il ne m'aime plus !

Cette nuit Paule rêva à une promenade au bord d'un lac. Au petit déjeuner, ils n'échangèrent que des banalités habituelles et Paule, préoccupée par l'entrevue qui l'attendait, ne remarqua pas la mauvaise mine de son mari.

Tout alla bien. Le soleil brillait dehors et maître Maurisset accepta de recevoir Paule Javet. Elle s'habilla avec soin, constata que son petit tailleur lui donnait un air très comme il faut et embrassa distraitement la joue de Marc. Pour se donner de l'assurance, elle prit un taxi, persuadée qu'on se sent infiniment plus confiante dans ses propres capacités après avoir claqué une portière qu'après être descendue d'un tramway bondé de monde.

[131]

Dans l'antichambre, très sombre, elle attendit un moment, seule, puis la porte du bureau s'ouvrit. L'homme était grand et mince. Ses cheveux blancs, qui s'amassaient au-dessus du front, donnaient au visage une noblesse qui inspirait le respect. Ses longs doigts effilés triturèrent sans arrêt la petite moustache grisonnante d'un geste qui devenait vite agaçant. Paule remarqua que maître Maurisset se rongait les ongles et sentit le dégoût l'envahir.

Il mit ses lunettes et la regarda fixement. La lumière se reflétait dans les vitres de sa bibliothèque et les Dalloz sagement alignés semblaient témoigner de son savoir. Des piles de papiers couvraient la moitié de la table de travail en chêne massif et le tapis rouge, dont la trame inégale, s'effiloçait par endroits.

Paule reprit son souffle et dit très vite qu'elle avait obtenu sa licence en droit à Paris et qu'elle cherchait une place, Maurisset, qui lui tournait le dos à cet instant précis, pivota brusquement sur ses talons.

— Quand avez-vous terminé ? demanda-t-il.

Rapidement elle calcula les années, se trompa deux fois, se sentit prise en faute, perdit pied, rectifia sa déclaration première et finalement le silence s'établit de nouveau. Quelque part une horloge sonna et quelqu'un traversa lentement le corridor.

— Qu'avez-vous fait depuis ?

— Je me suis mariée et j'ai eu trois enfants, répondit Paule très vite, comme si elle voulait justifier l'écart de temps qui séparait madame Henri Jodoin de Paule Javet.

[132]

— Pour être franc, il faut que je vous dise tout de suite que je ne tiens pas à avoir une femme pour collaboratrice, j'aurais préféré un jeune licencié...

Saisie de panique à la pensée qu'il la congédiait poliment sans lui laisser le temps de plaider sa cause, Paula murmura :

— Je suis prête à accepter vos conditions.

— Au fond, comment avez-vous su que je voulais engager quelqu'un, s'étonna subitement Maurisset.

— Je l'ai entendu dire, bégaya Paule complètement désarçonnée.

La sonnerie du téléphone lui offrit une heureuse diversion et elle se ressaisit pendant que Maurisset répondait par monosyllabes tout en la regardant avec un sourire de plus en plus large. Il cessa de ronger ses ongles et elle se demanda si ce n'était pas Henri qui appelait pour faci-

liter l'issue de sa démarche. Les doigts légèrement grisâtres remirent soigneusement le tube noir sur son support et l'avocat demanda songeur :

— Vous aimez le métier ?

— Oh oui, s'exclama Paule avec l'enthousiasme d'une novice.

— Je suppose que vous êtes encore au stade où l'on croit à la défense de la veuve et de l'orphelin. Dans la mesure où vous saurez vous adapter à la réalité, nous pourrons nous entendre. J'ai l'expérience, vous, vous avez le feu sacré, comme disent nos poètes à la mode. Ce ne sera peut-être pas une si mauvaise chose que de travailler [133] ensemble. J'aime mieux toutefois vous prévenir tout de suite que je ne suis plus jeune ; je ne tiens pas à me surmener et l'étude marche doucement. Mon fils à son propre bureau à côté. C'est un criminaliste, comme vous le savez sans doute. Bien entendu, vous n'aurez pas de rapports avec lui. J'insiste sur ce point. A propos, j'oubliais de vous le demander, avez-vous passé l'examen du barreau ?

— Oui, répondit Paule qui sortit ses diplômes et certificats et posa le tout sur le bureau. Il les prit, les examina et les lut attentivement.

C'est humiliant à la fin, pensait Paule. Si j'avais besoin de gagner ma vie j'aurais un de ces tracs !... Elle se reprochait de ne pas être assez détendue, assez maîtresse d'elle-même et de s'abaisser devant cet homme qui ne lui inspirait aucune sympathie.

— Vous connaissez bien la procédure, j'espère ? dit Maurisset.

— J'ai fait un stage chez maître Roteau, avoué.

— Maître qui ?

— Roteau, répéta Paule avec une pointe d'agressivité.

— C'est vrai ! Je ne me souvenais plus que vous étiez alors à Paris. Enfin, j'aimerais que vous vous occupiez surtout de la préparation des dossiers que je plaide.

— Oui, maître, dit Paule cherchant à adopter le ton de l'employée modèle.

[134]

— Si vous voulez, vous pouvez commencer au début du mois prochain, c'est dans quelques jours. Lundi en somme, conclut-il en marquant d'un trait rouge une date sur son calendrier.

Son cœur battait. Elle était engagée, c'était l'essentiel ; le reste n'avait plus aucune signification. Paule avait envie de sauter au cou de maître Maurisset, d'embrasser ses joues flasques et mal rasées, de danser la gigue et de faire toutes sortes de folies.

Dans la rue elle se rendit compte qu'elle avait oublié de parler de ses appointements futurs, puis se consola en pensant qu'il serait toujours temps de régler cette question. Elle entra dans le premier café et composa le numéro d'Henri. Pour une fois la ligne n'était pas occupée et Paule entendit tout de suite, au bout du fil, la voix claire, toujours égale à elle-même.

Chéri, cria Paule, je suis engagée.

— Félicitations, c'est une excellente nouvelle.

— Je n'ai pas demandé combien il allait me payer ; je suis une gourde.

— De toute façon ça n'a pas beaucoup d'importance, objecta Henri. C'est même mieux ainsi puisque tu pourras dicter tes conditions quand il jugera ton travail et quand il deviendra incapable de se passer de tes services.

— J'ai terriblement peur de me faire mettre à la porte.

— Quelle bêtise ! Je suis persuadé que tu es très intelligente et que tu parviendras facilement à te tirer d'affaire.

[135]

— Tu crois vraiment que je suis intelligente ? demanda timidement Paule.

— Voyons, mon petit, puisque je te le dis ce n'est pas pour rien. Tu sais que je n'ai pas l'habitude de te raconter n'importe quoi.

Décidément, c'était formidable de s'apercevoir qu'Henri lui trouvait certaines qualités et Paule constata avec un pincement au cœur que l'opinion de son mari avait infiniment plus d'importance pour elle que celle de Guy. Si seulement il m'aimait un peu, pensa-t-elle en raccrochant. Elle songea que depuis son retour pas une fois il n'avait recherché son amour, ses caresses, et se sentit vieille et laide. Paule ne devinait pas qu'Henri était jaloux. D'ailleurs, qui aurait pu soupçonner le charmant notaire d'un sentiment aussi sombre ? Personne ! Comme personne ne devait se douter à quel point il tenait à Paule tout en oubliant de lui faire la cour. Car maître Henri Jodoin était au fond un être timide qui se méfiait de tous et se contentait d'enfouir en lui-même ses peines et ses craintes, ses haines et ses passions. Le grand gaillard au regard franc restait imperturbable selon la règle qu'il s'était tracée une fois pour toutes. La seule et unique femme qui le connaissait vraiment, sa mère, respectait les secrets de son fils. Madame Jodoin n'avait pas l'habitude d'habiller en mots ses sentiments et rares étaient ceux qui savaient interpréter correctement ses silences.

Quand Paule l'appela elle ne manifesta aucun étonnement.

[136]

— Je n'ai pas l'intention de négliger les enfants, disait Paule en prévision des objections qu'elle s'attendait à entendre.

— Bien sûr ! bien sûr ! répondait comme un écho sa belle-mère. Marie sera là et on peut lui faire confiance.

Blessée dans son amour-propre, Paule eut envie de rétorquer que la meilleure bonne du monde ne remplacerait jamais une mère, mais s'aperçut de la gaffe qu'elle allait commettre et changea de sujet.

— Henri a l'air content.

— Henri est content de tout ce qui peut vous faire plaisir.

— En êtes-vous bien sûre, demanda Paule avec un accent d'hésitation dans la voix.

— Oh oui ! Il vous aime tant.

— Je n'en suis pas certaine, dit Paule faiblement et pensa qu'elle était en train de commettre une incongruité que madame Jodoin ne manquerait pas de juger sévèrement.

Mais le ton de la vieille dame devint doux.

— Comme vous êtes naïve ! S'il ne vous aimait pas, voulez-vous me dire pourquoi il vous aurait épousé ?

C'était tellement inattendu de sa part que Paule eut le souffle coupé, puis présuma que sa belle-mère devait faire allusion à son absence de dot et termina précipitamment la conversation. En descendant de l'autobus, elle rencontra les enfants qui rentraient de l'école.

[137]

Pour la première fois depuis longtemps l'heure des leçons se passa très bien, Henri rentra tôt et Marie fut plus prévenante que jamais. Paule pensa même un instant qu'il fallait être complètement idiot pour échanger le calme douillet de la maison contre les problèmes qui ne manqueraient pas de l'assaillir dans sa nouvelle existence.

Je suis folle, se disait-elle, de jeter volontairement un défi au sort et de me précipiter tête première dans une carrière qui reste en somme relativement difficile. Je n'arriverai nulle part et je finirai par regretter de m'être attaquée à des objectifs trop compliqués pour moi. Un homme est obligé par définition de lutter, de prouver sa valeur, mais une femme peut se contenter de regrets éternels. Ainsi je dirai dans dix ans que j'ai sacrifié mon talent à l'éducation de mes fils et personne ne mettra en doute mes capacités tout en admirant l'ampleur du sacrifice. Par contre, si je rate, si Maurisset me congédie, j'aurai prouvé

à tout le monde ma nullité que personnellement je ne connais que trop bien.

Comme s'il devinait ses craintes, Henri fut d'une gentillesse exceptionnelle, accepta de laisser ses dossiers sur les tablettes et de l'emmener dîner en ville. Très gais, ils partirent à pied et les hésitations de Paule se dissipèrent comme par enchantement. Henri, redevenu le charmant compagnon d'autrefois, dénicha un restaurant amusant, commanda un excellent menu, choisit les vins et lui offrit un bouquet de corsage. Son rire la subjuguait. Il était jeune, beau, détendu, protecteur et merveilleusement reposant.

[138]

— Si seulement tu cessais de te torturer, disait-il, la vie serait fort belle. Tu verras, Maurisset te trouvera formidable, tu plaideras l'affaire du siècle et ton nom sera imprimé dans tous les journaux.

— Tu es stupide, riait Paule. Le vin lui montait à la tête, elle se sentait désirable et avait l'impression de planer légère dans un monde d'une étonnante simplicité.

— Te souviens-tu de notre premier soir, demanda Henri.

Quelqu'un lui avait posé la même question déjà, mais elle ne se rappelait plus qui.

— Oui, répondit Paule, nous étions allés jouer au tennis et tu m'avais flanqué une dégelée terrible. Je te trouvais fascinant et j'avais très envie de faire ta conquête. Comme ça paraît loin...

— Pas pour moi, sourit Henri, j'ai l'impression que c'était hier.

— J'ai changé, dit Paule. J'ai perdu quelque chose : de très important et je ne parviens pas à le retrouver.

— Tu as perdu ton insouciance et ton optimisme. Tu as pris trop au sérieux ton rôle et ta vie au jour le jour. En bonne étudiante studieuse, tu pensais, en quelque sorte, qu'il fallait continuer à préparer des examens et comme il n'y avait plus de professeurs pour te donner des dix-huit sur vingt, tu as cessé d'avoir confiance en toi. Avant, il y avait les

grandes vacances ensoleillées, mademoiselle Javet pouvait se répéter à sa guise : “J’ai passé l’année, en automne, j’entre en deuxième”, et du [139] coup tout devenait facile. On se détendait, on cessait d’être crispée. La preuve était faite qu’on atteindrait le but ultime, le diplôme, et soudain on avait le droit de vivre. Depuis ton mariage, tu ne t’es jamais octroyé un droit semblable.

— Je suis allée récemment à Paris.

— Oui, pour chercher un spectre infiniment moins intéressant que la réalité.

Henri tira sur sa cigarette, regarda un instant le dos de la femme assise à la table voisine et se passa la main dans les cheveux.

— Maurisset jouera pour toi le rôle de l’examineur. Tu apprendras à apprécier les samedis et les dimanches et tu compteras avec délices tes propres économies.

— Tu ne m’as jamais laissée sans argent. Tu m’en donnes au contraire beaucoup trop.

— Ce n’est pas la même chose, mon petit. Quand tu avais l’habitude des fins de mois difficiles l’argent te procurait plus de joies que depuis que tu es mariée. Aujourd’hui tu ne rêves pas à la petite robe, tu l’achètes, ça n’a rien d’excitant. Va, je te connais, je savais dès le début que tu aurais dû travailler, mais les enfants étaient encore trop jeunes. Ils avaient besoin de ta continuelle présence.

C’est quand même curieux comme tu cherches toujours à grimper des côtes, à emprunter des sentiers difficiles, à acquérir et à posséder des jouets nouveaux. Si je te trompais, tu pourrais au moins lutter pour me garder, mais avec un mari placide et occupé comme moi, tu n’as [140] vraiment aucune chance d’être obligée d’évincer des rivales.

Pour lui, tout était clair, limpide, explicable et dénué de mystère.

— J'ai peur de te créer des ennuis, dit Paule. Les gens vont faire des racontars.

— Et après, je te demande un peu ce que ça peut bien nous faire. Ma clientèle ne me quittera pas du jour au lendemain parce que ma femme travaille. Au plus, on potinera au début et puis on oubliera.

Paule sourit et fit un signe amical en direction du couple qui mangeait en silence à une autre table.

— Ils ont l'air de s'embêter à périr.

— Des vieux mariés modèle courant, rétorqua Henri en saluant à son tour.

— Nous leur ressemblerons un jour, affirma tristement Paule.

— Jamais de la vie ! Quand nous parviendrons à ce stade nous partirons en voyage autour du monde. C'est fou ce que ça rajeunit.

Il paya l'addition et Paule se dit qu'ils dépensaient trop, mais chassa cette idée en pensant qu'une multitude d'hommes trompent leur femme pour le seul plaisir de ne plus entendre la phrase consacrée et toujours la même : dommage d'argent.

À la maison il la prit dans ses bras et le cadre disparut autour d'eux.

[141]

— Je t'aime, murmura Paule, car en cette minute précise rien n'existait pour elle en dehors de la tête blonde d'Henri.

Les jours qui suivirent cette soirée passèrent à une vitesse incroyable et Paule n'eut pas le temps de régler la moitié des affaires courantes qu'elle voulait expédier avant de commencer ses fonctions chez Maurisset. Un peu abasourdie, elle se retrouva donc un matin dans le petit bureau poussiéreux en train d'attendre les instructions du patron.

Méthodiquement, elle vérifia le contenu des tiroirs et alla voir les deux secrétaires qui étaient en train d'échanger des confidences dans la pièce à côté. Désireuse de briser la glace de méfiance elle s'appliqua à être très aimable.

Christiane, la plus jeune, dominait visiblement Micheline, une brune aux yeux verts qui semblait l'écouter en toutes choses et avoir une confiance illimitée dans son jugement. Toutes les deux répondirent par des monosyllabes en refusant obstinément d'engager la conversation.

Elles sont déçues de se trouver en face d'une femme, se dit Paule. Elle vit un numéro de "Confidences" traîner dans un coin et imagina leurs rêves. Si Maurisset avait pris un jeune homme à son service, elles seraient maintenant en train de lui faire les yeux doux. Pourtant les avocats épousent rarement leur secrétaire ; ils sont plus snobs à cet égard que les médecins, pensait-elle.

Comme de toute évidence, Paule n'avait aucun moyen d'entrer dans leurs bonnes grâces, elle se renseigna au sujet de l'emplacement des documents, parcourut les classeurs et retourna dans son bureau.

[142]

Quelques instants après Micheline frappa à la porte :

— Monsieur Boilou attend dans l'antichambre.

— Faites entrer, dit Paule sans réfléchir.

Docilement la secrétaire déposa sur son bureau une chemise brune tout en observant ses réactions. Paule s'appliqua à lui offrir l'image d'une sérénité parfaite et sentit une boule monter dans sa gorge. Elle avait le trac et les mains moites des plus mauvais jours de sa vie d'étudiante. Domine-toi, se disait Paule, tu n'es plus une jeune fille, mais un avocat stagiaire sérieux.

Le client, un homme d'un certain âge, la contempla avec surprise et demanda à voir maître Maurisset.

— Il est absent, mais je vais m'occuper de vous.

— Je voudrais parler à un avocat.

— C'est très bien, je vous écoute, répondit Paule en empruntant le ton d'une dignité hautaine.

Interloqué, Boilou se résigna.

— Je cherche depuis trois ans à récupérer mes papiers. Entre temps deux autres enfants sont venus au monde. Mon procès reste toujours à son point mort. J'aimerais savoir enfin où ça en est, dit-il.

Paule feuilletait rapidement le dossier. Affaire d'assistance judiciaire, enregistrat-elle, divorce pour cause d'adultère de la femme, le jugement n'a pas encore été rendu, pourtant l'assignation date de plusieurs années.

— Aviez-vous des preuves de l'adultère de votre femme ? demanda-t-elle.

[143]

— Vous voulez rire, mademoiselle, s'exclama Boilou.

— Je m'excuse, mais je ne connais pas votre affaire par cœur, alors il m'est difficile de me rendre compte de la situation actuelle.

— C'est chaque fois la même chose, que ça soit vous ou un autre, personne n'a l'air au courant. Eh bien voici : ma femme a quitté le domicile conjugal en 1948 ; comme vous le voyez ce n'est pas jeune. J'ai trouvé après son départ des lettres de son amant et j'ai demandé le divorce. L'avoué exigea des preuves et j'ai donné les documents que j'avais. Depuis, j'attends et on me répète sans cesse qu'on ne peut rien faire, que les procédures sont longues et les cours de justice débordées. Mettez-vous à ma place. Je vis avec ma fiancée et nous avons cinq enfants, les moindres formalités provoquent des complications sans fin. Que ça soit l'inscription à l'école ou les réclamations pour les allocations familiales, il faut que je perde mon temps et que j'explique

pendant des heures ma situation. Je vous prie de me croire que ce n'est pas amusant du tout. Ne pensez-vous pas qu'il est temps que je régularise mon statut matrimonial ? Si seulement j'avais de l'argent, je suis sûr que ça ne traînerait pas, mais j'ai l'immense tort d'être pauvre ; c'est un vice, mademoiselle. Comme j'habite, par-dessus le marché, à la campagne il n'est pas facile pour moi de courir les bureaux et mes lettres restent invariablement sans réponse.

Paule était révoltée.

— Je vais m'occuper de votre affaire immédiatement, dit-elle.

[144]

— D'autres m'ont déjà répété ça à plusieurs reprises. Je serais incapable de vous citer le nombre de mes visites ici et encore moins leur ordre chronologique.

— J'aurai une réponse pour vous cet après-midi, affirma Paule. Je vous attendrai vers deux heures, ça vous va ?

— Oh, je reviendrai, soyez tranquille, mais je pense que vous n'arriverez pas plus que les autres à me donner une date définitive. Ma fiancée ne veut pas me croire et m'accuse de mauvaise volonté. Elle s'impatiente, c'est normal, les voisines savent bien que nous ne sommes pas mariés et elles lui font sentir leur supériorité d'épouses légitimes.

Il était ridicule et pitoyable à la fois et Paule se jura de lui prouver l'efficacité des avocates en général et de son propre zèle en particulier. Elle se rendait compte, en outre, que l'étude avait dû commettre une négligence qu'il était urgent de réparer.

Paule reconduisit Boilou à la porte et se précipita chez le patron. Maurisset, qui venait de rentrer, l'écouta calmement sans manifester aucune surprise.

— C'est un dossier compliqué, affirma-t-il après un silence. L'avoué Larose a perdu les lettres, le client n'a pas gardé de copies et on retarde le jugement faute de preuves. La femme a disparu depuis et la plupart des témoins restent introuvables. L'unique personne qu'on pourrait interroger, la concubine de Boilou, est sujette à caution.

— Mais cet homme a cinq enfants, il faut faire quelque chose, s'énervait Paule.

[145]

— Ce n'est quand même pas ma faute, rétorqua Maurisset légèrement agacé.

— Je peux téléphoner à l'étude Larose, proposa Paule.

— Je doute que vous obteniez plus que vos prédécesseurs. En tout cas soyez aimable et évitez des histoires. Ce confrère nous envoie souvent des affaires et il est inutile de le vexer. En attendant voici la liste des dossiers urgents qu'il faudrait me préparer pour demain.

— Bien monsieur, dit Paule et elle pensa que Maurisset était un opportuniste dépourvu de sentiments humains, indigne d'être le défenseur de qui que ce soit. Elle se domina pour ne pas claquer la porte derrière elle et décida d'appeler l'avoué sur le champ.

Un clerc endormi lui répondit qu'il n'était au courant de rien. Paule annonça sa visite pour l'heure du déjeuner et fuma cigarette sur cigarette en se demandant ce qu'Henri ferait à sa place.

À midi tapant, elle prit un taxi et passa une heure à chercher, en compagnie de deux employés lymphatiques, les traces de l'affaire Boilou. Impressionnés par sa fougue, ils la laissèrent fouiller, contrairement à l'usage, dans les filières, et Paule s'en donna à cœur joie. Derrière la chemise vide, marquée au nom de Boilou, une autre dormait d'un sommeil poussiéreux : Boideau. Prise d'une inspiration subite, elle l'ouvrit et laissa tomber par terre une liasse de feuilles. Elle se baissa : c'étaient bien les lettres de l'amant de madame Boilou accom-

pagnées d'enveloppes marquées à son nom. Sans égard pour les protestations du vieux clerc elle fourra ce trésor dans son sac et, heureuse comme une collégienne, retourna au bureau.

[146]

Elle ne put s'empêcher de crier à Christiane sa victoire et ne remarqua pas son regard étonné, trop pressée d'annoncer sa découverte au patron qui heureusement n'était pas là. Impatiemment, elle attendit Boilou et quand il se présenta enfin, déçu d'avance, elle lui mit triomphalement sous le nez les lettres reclassées en ordre.

— Je ne comprends rien. On m'avait dit que ces lettres ne suffisaient pas comme preuve, dit-il.

— Je viens de les retrouver et je suis sûre d'obtenir maintenant votre divorce, déclara Paule.

— Vous voulez dire qu'on m'aurait raconté des bobards, demanda Boilou. Ah, mais ça ne se passera pas comme ça, tempêta-t-il soudain, je vais porter plainte, j'irai parler au député, ils verront de quel bois je me chauffe, ces messieurs les avocats.

— Notre bureau n'est pas responsable.

— C'est vite dit et ça m'importe peu. Alors vous vous imaginez que je vais docilement me laisser répéter pendant des années qu'on manque de preuves pour mon divorce, que je vais attendre comme un mouton le bon plaisir de maître Maurisset tandis que tout simplement il ne s'agit que d'une négligence ?

Paule se rendit compte qu'elle venait de commettre une fâcheuse gaffe.

— Je me suis mal exprimée, protestait-elle. Je veux dire que je crois, après avoir relu ces lettres, être en mesure de convaincre la cour.

[147]

— C'est très gentil à vous, mais je n'ai plus confiance. Rendez-moi mes lettres, dit Boilou qui commençait à se calmer.

— Très bien, acquiesça Paule, ne se sentant pas capable de continuer l'entretien. Je tiens à vous affirmer, toutefois, que ce n'est la faute de personne et qu'il ne s'agit que d'un malheureux concours de circonstances, dit-elle, en se réfugiant derrière les vieux termes usés qui l'aidaient à mentir.

— Vous en avez de bonnes, vous les professionnels

Moi quand je pose le plâtre de travers, on me déclare que je suis un incapable et on se fiche pas mal des circonstances, malheureuses ou pas, rétorqua Boilou qui signa la décharge, prit le paquet de lettres et sortit sans ajouter un mot.

Au moment où il franchissait la porte, il faillit tomber dans les bras d'un homme qui entra. Il était grand, mince et presque chauve et Paule devina que c'était le fils du patron, un criminaliste doué qui faisait beaucoup parler de lui, surtout à cause de sa vie privée plutôt orageuse et hautement nuisible à sa carrière.

— Fameuse erreur, chère collègue, dit-il ironiquement à Paule sidérée. Ne vous en faites pas cependant à cause de moi, le suis discret comme une tombe. Ma complicité vous est acquise. Je me présente : Serge Maurisset, votre humble esclave.

— Paule Javet.

— Ou madame Henri Jodoin, dit en riant Serge. Chère madame, comme j'ai plus d'expérience que vous et [148] comme je connais mon père, il serait peut-être bon que je vous donne tout de suite quelques conseils. Vous venez de rendre un signalé service à ce pauvre imbécile qui se contentera de vous créer un tas d'ennuis. Heureusement ce n'est pas très grave car le type de toute évidence n'a ni relations, ni argent. Sa plainte ira donc, selon mes prévisions, au panier.

N'empêche qu'à l'avenir vous feriez mieux d'être plus distante, tout au moins avec les clients, car, au fond, votre spontanéité est pleine de charme.

Paule sentit qu'elle rougissait stupidement.

— Je file, ajouta Serge Maurisset. Comme dit mon père, je n'ai rien à faire dans son bureau ; je n'y suis venu d'ailleurs que pour vous rencontrer. Ça me paraissait tellement incroyable que le paternel ait décidé d'engager une femme que j'ai éprouvé l'irrésistible envie de venir voir de quoi elle avait l'air. Je constate, à ma grande surprise, qu'il n'est pas dépourvu de goût, mais attention, madame, votre patron manque du plus élémentaire sens de l'humour et méfiez-vous des secrétaires, ce sont des chipies.

Sans lui laisser le temps de répondre, il s'éloigna.

Les mains de Paule tremblaient, mais bravement elle alla chercher le client suivant. C'était une banale histoire de loyer impayé, et après avoir pris quelques notes, elle expédia la vieille femme qui pestait contre les exigences de son propriétaire.

Le soleil envahissait le bureau comme pour dire adieu à la journée qui touchait à sa fin et, trop inquiète pour se concentrer, Paule décida de faire un tour chez les secrétaires [149] afin de se rendre compte si elles avaient eu vent des menaces de Boilou.

Christiane lisait un acte de procédure et Micheline cacha précipitamment son tricot dans un tiroir. Paule fit quelques remarques banales au sujet du beau temps, Christiane soutint très aimablement cet échange d'idées simples et convenables, ce qui encouragea Micheline à sortir de son habituelle réserve pour constater que l'été était exceptionnellement chaud.

Elles ne savent rien, pensa Paule soulagée.

Dans l'autobus qui la ramenait à la maison, elle rencontra madame Larose, la potinière et antipathique femme de l'avoué.

— J'ai entendu dire que vous aviez décidé de travailler, dit-elle.

— Oui, madame, j'ai repris mon métier d'avocat, rétorqua gaiement Paule pour lui donner le change.

— J'avoue que je ne vous comprends pas. Moi, je n'aurais jamais songé à fuir ainsi mes obligations. Excusez ma franchise, mais je suis vieux jeu et je considère que la place d'une mère est au foyer.

— Les enfants vieillissent, dit Paule.

— On les croit plus adultes qu'ils ne sont en réalité, constata sentencieusement madame Larose.

À la maison, il n'y avait personne et le téléphone sonna au moment où Paule inspectait la chambre des garçons.

[150]

— C'est toi, Paule, disait la voix jeune et agréable de Maryse. Ma chère, je suis tout excitée, je viens d'apprendre que tu as un bureau à toi. C'est formidable ! Si tu savais comme je t'envie... Malheureusement je ne t'arrive pas à la cheville, je n'ai pas étudié, je ne sais rien faire de mes dix doigts et personne ne voudra jamais me payer le moindre sou pour mes services. Alors, raconte ! Comment ça marche ? Ça doit être formidable, passionnant...

Maryse l'adorait et l'admirait beaucoup et Paule qui n'aurait voulu pour rien au monde décevoir cette admiration naïve fut lyrique. Finalement elle raccrocha en prétextant de nombreuses et urgentes occupations.

— Bonsoir, dit Henri qui rentrait.

Elle l'embrassa et pour la première fois depuis très longtemps lui demanda s'il n'était pas fatigué.

— C'est surtout l'histoire d'une jeune femme qui m'embête, dit Henri.

— Je la connais ?

— C'est un secret professionnel et je suis un notaire sérieux, mon petit. Tout ce que je peux te dire c'est qu'elle boit et que son mari a décidé de la faire interdire.

— Sans blague...

— Il y a un an qu'elle a commencé à boire. Un petit verre d'abord, puis deux parce que la dose devenait insuffisante, puis trois. Résultat, un agent de police l'a trouvée ivre morte pas loin de chez elle. Tu te rends compte du scandale. Avec le mari qu'elle a, ça a fait tout de suite un drame.

[151]

— Qu'est-ce qu'il a le mari ?

— Il est conformiste et bien pensant. C'est tout, et je t'assure que c'est assez.

— Henri, j'ai fait des bêtises, dit timidement Paule.

— Je suis tout ouïe. Tu permettras quand même que je me lave les mains avant ?

Paule n'osa pas lui en vouloir de prendre ainsi à la légère ses problèmes et comme Ralph et Michel apparaissaient justement derrière la fenêtre du jardin, elle s'efforça de les accueillir avec une amabilité particulière. Ils lui offrirent cérémonieusement une rose rouge et elle distribua des bonbons.

Henri l'entraîna dans son cabinet de travail.

— Je vous écoute, maître, dit-il.

Paule raconta l'incident de l'après-midi. Au fur et à mesure qu'elle parlait les faits devenaient moins crus, perdaient en quelque sorte de leur importance première et se minimisaient.

— Il n'y a pas lieu de vous féliciter, madame, conclut Henri après une longue pause, mais ce sont des choses qui arrivent.

— Pas à toi, remarqua-t-elle avec une pointe d'envie.

— Innocente, si tu savais toutes les bévues que j'ai pu faire, s'esclaffa Henri, tu ne me dirais pas de choses pareilles.

— Tu ne racontes rien !

[152]

— À force de me taire j'oublie peut-être plus facilement. D'après moi, ton homme portera plainte et l'avoué répliquera. Tu seras forcée de passer un mauvais moment car Maurisset a horreur des histoires et Larose est capable d'empoisonner la vie à n'importe qui à Roubaix ; il a déjà ruiné un avocat qu'il n'aimait pas pour de vagues raisons politiques. N'empêche que ce n'est pas la fin du monde. Par contre fais très attention à Serge Maurisset. Je me défie de ce bonhomme. Ce n'est pas qu'il soit malhonnête, au fond c'est un garçon qui a été trop brimé par sa famille et qui se venge à sa manière, mais les adolescents attardés ont des réactions imprévisibles et commettent parfois des bourdes graves. D'ailleurs tant pis pour eux, personnellement je n'ai pas la prétention de sauver le monde, mais je n'aimerais pas non plus te voir impliquée dans ses combines.

— Entendu, dit simplement Paule.

Au dîner elle lança d'un ton dégagé.

— J'ai rencontré madame Larose...

— Qui t'a dit des choses désagréables, termina Henri.

— Exact, cher monsieur.

— Tu vois que je les connais nos charmantes sommités locales. Rassure-toi, ce n'est ni la première ni la dernière qui te fait des remarques. N'aie donc pas un épiderme aussi sensible !

La conversation tourna court à cause des enfants et d'un commun accord ils s'ingénièrent à les faire parler de leurs succès scolaires. La bonne entente régnait à la maison [153] et tout le monde remarqua la gentillesse de Marie qui, très fière d'être désormais maître à bord, apportait des plats succulents.

— Vous vous surpassez, Marie, plaisanta Henri.

Elle baissa modestement les yeux et sortit sans répondre.

Dans la rue on allumait les réverbères et Paule pensa que la vie était belle et que la maison avait un charme très particulier. Les enfants une fois couchés et bordés dans leur lit, elle regarda distraitemment le courrier.

— Tiens, j'ai une lettre de Guy.

— Il semble avoir beaucoup de temps libre ton soupirant. Je te laisse à la lecture de ses déclarations enflammées et je m'en vais travailler, annonça Henri.

Paule déchira l'enveloppe.

“Enfin une lettre de toi, écrivait Guy. Si tu savais comme je l'ai attendue ! Pour trouver en fin de compte quoi ? Quelques mots que tu as griffonnés à la hâte et des phrases vides derrière lesquelles je ne retrouve rien. Paule, ce n'est pas possible que la femme qui a pensé ces phrases soit la même que celle que j'ai rencontrée à Paris. Tu fais exprès pour me décevoir. Tu as toujours su être au-dessus du commun des mortels, ignorer la réalité quotidienne, la grisaille journalière ! C'est ça que je trouvais admirable ! Ta lettre n'est qu'un chapelet d'heures vides qu'on ne sait pas remplir et d'ennuis minimes qui prennent la dimension de catastrophes. Pourquoi t'acharnes-tu à me faire souffrir ? Si tu as décidé dans ta sagesse de m'écrire dans cette [154] veine j'aime encore mieux ne pas recevoir de lettres de Roubaix, et imaginer plutôt à chaque instant ce qu'elles pourraient contenir. Pardonne-moi. Ce n'est pas ça que je voulais te dire, mais, comme je suis

malheureux, je me venge. La vengeance est une bassesse par définition et vise à salir l'autre, même si c'est l'être le plus cher au monde. J'ai honte, mon unique, ma meilleure amie.

“Je t'aime comme un fou et je n'arrive pas à cacher ma détresse... Dominique ne comprend pas ce qui se passe. Si elle savait... Je suis devenu irritable, et injuste envers elle. Je lui en veux d'occuper ta place, celle que personne n'aurait dû prendre. Pourtant ce n'est pas sa faute, mais la tienne. Tu es la seule et unique responsable de ce gâchis.

“Je viens de relire ma dernière phrase. Ce luxe d'adjectifs est affreux, mais si je recommence cette lettre, elle ne pourra plus être aussi vraie qu'elle l'est à présent. Tant pis pour la forme. Je suis laid, je suis gros, je ne sais pas écrire. Soit ! Mais je t'aime. Tu n'as jamais compris la valeur de ce mot. Indifférente, tu as collectionné des hommages et des supplications de mendiants qui ne demandaient que ta présence. Tu les as renvoyés tous. A Paris, j'ai eu un instant l'impression que tu venais de me donner, à moi et à moi seul, le gage de ton attachement, que tu regrettais ta conduite et que tu ne voulais plus me repousser. Me suis-je trompé ? Je veux savoir. N'aie pas peur de me blesser, je suis prêt à souffrir. Tout vaut mieux que l'incertitude, que cet espoir qui a miroité devant mes yeux un instant pour disparaître avec ta première lettre. Dis-moi vite que ce n'est qu'une blague, qu'une autre que toi [155] a aligné des banalités sur une pauvre feuille de papier. Je serais si heureux de te retrouver telle que tu es vraiment, l'unique, la seule, la merveilleuse. Il n'y a rien de commun entre toi et Dominique, cette femme bien plantée sur la terre, pratique, économe, logique et, je l'avoue, ennuyeuse. Or, en lisant ta lettre, je me suis dit que vous vous ressembliez et j'ai eu mal, très mal. Es-tu malade ? J'ai rêvé que tu avais eu un accident et que, couchée sur un lit d'hôpital, tu m'appelais de toutes tes forces. J'accourais, je trouvais ton mari à côté de toi et je m'en allais, inutile et brisé comme un pauvre pantin.

“Ma fille me regarde pendant que j'écris. Dominique est absente et la gouvernante a laissé jouer la petite à sa guise. Moi, bien entendu, je suis ravi, car elle ne me dérange pas et j'adore son sourire. Elle a des

yeux noisette et des cheveux qui bouclent délicieusement. Dommage que tu ne puisses pas la voir. Dominique la trouve impossible, mais je ne comprends vraiment pas pourquoi. Tiens, elle fesse son ours parce qu'elle a cassé une potiche et désire montrer que c'est lui le fautif. Je pense que ça s'appelle la projection de la responsabilité. En tout cas il y a une théorie savante pour expliquer son comportement. Remarque, personnellement je m'en fiche. Il est si dérisoire d'être savant en face de cette petite poupée qui est déjà une femme jusqu'au bout des ongles et qui se sert adroitement de sa coquetterie involontaire. Je viens de ramasser les morceaux cassés de l'infortunée potiche et je les cache dans mon tiroir. Nul n'en saura rien. Je ne veux pas qu'on gronde ma fille et je garderai précieusement ce petit secret qui nous rapproche davantage. Je veux qu'elle m'adore. Je veux qu'elle me donne l'amour que tu m'as [156] refusé. Comme ma fille te plairait ! Tu ne peux pas savoir à quel point je voudrais vous avoir maintenant toutes les deux à côté de moi. Bonne nuit, Paule, va compter les étoiles avant de t'endormir et je ferai la même chose pour que nous soyons comme deux collégiens naïfs qui se sentent plus proches l'un de l'autre face au firmament.

“Remarque, je sais très bien que j'écris des bêtises et que tu ne regarderas pas les étoiles. C'est en quoi tu aurais tort d'ailleurs car c'est le plus beau spectacle que je connaisse. Il est temps de terminer cette lettre qui te paraîtra certainement stupide comme toutes les lettres qui ne reflètent qu'un instant alors qu'elles devraient offrir l'immensité d'une pensée. Je t'aime, bien que ces deux mots ne veuillent rien dire, trop souvent répétés et trop souvent utilisés à tort et à travers. Ton Guy”.

Paule déchira les feuilles en petits morceaux et alla les mettre à la poubelle. Il faisait frais et elle s'attarda dehors. Sur la galerie un petit chat ronronnait, pauvre être perdu, mais fier de sa misérable indépendance au point de refuser le coin douillet que Marie lui avait préparé dans sa cuisine. Ainsi elle avait raison, Guy aimait une femme qui n'existait pas. Paule le méprisa un instant puis, calme et indifférente, comprit que le souvenir lui-même venait de mourir.

Henri travaillait et elle posa silencieusement sur son bureau un grand verre d'eau minérale. Il embrassa sa main et continua d'écrire. C'est ça l'entente authentique, pensa Paule, qui fut pénétrée d'une immense reconnaissance à l'égard de cet homme qui savait l'accepter telle qu'elle était et l'aider chaque fois qu'il lui devenait impossible de vivre renfermée dans sa coquille.

[157]

- Suis-je très bête, demanda-t-elle soudain ?

— Comme tu es vaniteuse, dit Henri. Les êtres foncièrement bêtes sont excessivement rares et, pour ma part, je n'en ai jamais rencontré. Sans dire qu'un énergumène de cette sorte est par principe heureux, ce qui ne saurait s'appliquer à toi, très chère. Guy se porte bien ?

— Très bien, mais sa prose me fatigue.

— Les déclarations de tes soupirants t'ennuient ? Madame, si je n'étais pas modeste je m'imaginerais que le phénomène est dû à mon propre mérite.

— Tu aurais peut-être raison. En tout cas, la prochaine missive de Guy ira directement au panier sans subir l'épreuve de la lecture, mais je ne pense pas qu'il m'écrive encore.

— Dommage, la correspondance clandestine est excellente pour maintenir la beauté en forme. Malheureusement tu as eu l'immense tort de m'en parler. Ça gâche tout !

— Tu es incorrigible, riait Paule.

— As-tu jamais cherché à trouver une définition de l'amour ?

La question était tellement inattendue de sa part que Paule le regarda interloquée. Il n'attendit pas la réponse et poursuivit comme pour lui-même.

— L'amour abstrait c'est le don de soi, la recherche d'un sacrifice basé, aussi paradoxal que cela puisse paraître, sur un égoïsme farouche. L'amour entre deux êtres, par [158] contre, c'est la projection d'un idéal. On se forme une image parfaite, on la fabrique de toutes pièces, on la jette à l'autre comme un manteau et l'éternelle tragi-comédie commence parce qu'on s'efforce, généralement en vain, de ne pas désavouer son propre rêve. Le jour où les deux êtres en présence abdiquent et se regardent dans le blanc de l'œil, l'amour meurt.

— Lequel de nous deux porte le manteau, demanda Paule ?

— Voyons, chérie, on peut décortiquer des sentiments abstraits, mais il est malsain d'appliquer des théories à une existence en particulier. Malsain et faux, car l'objectivité parfaite n'existe pas et aucune philosophie ne résiste à la masse des complexes personnels qui jouent un rôle dirimant. Moi, par exemple, je suis beaucoup trop vaniteux, trop fier aussi, pour admettre que j'aie pu faire une erreur de cet ordre.

— M'aimes-tu, Henri, murmura Paule qui éprouvait une sorte de vertige.

Pour la première fois, elle venait de se rendre compte que la terre ferme de sa vie pouvait se transformer, sous ses pieds, en sables mouvants.

Henri se leva, contourna la table de travail et l'entraîna sur le divan. Il l'écrasa sous son corps et elle oublia tout. Quand elle ouvrit les yeux elle vit un visage souriant et détendu et caressa de ses doigts le front haut couvert de sueur. Ils ne parlèrent pas, serrés l'un contre l'autre. L'engourdissement du sommeil devait les surprendre ainsi sans qu'ils en aient eu conscience.

[159]

Au cours des jours qui suivirent cette étrange nuit qui lui permit de comprendre qu'elle aimait son mari beaucoup plus profondément qu'elle ne le croyait, Paule ne se posa plus de questions et oublia Guy.

Les clients se succédaient au bureau et elle leur consacrait toute son attention. Parfois elle songeait à l'affaire Boilou et avait peur, mais d'autres préoccupations surgissaient aussitôt et rejetaient ses angoisses dans l'ombre. Paule devenait une femme nouvelle. Désormais, elle avait deux personnalités, l'une qui affrontait quotidiennement le monde extérieur et l'autre qu'elle retrouvait chaque soir en rentrant à la maison.

Maître Maurisset s'habitua à sa présence et l'automne trouva Paule très sûre d'elle-même. Grâce aux petits cadeaux, Christiane avait fini par devenir une alliée précieuse qui avec beaucoup de zèle tapait ses "conclusions", tandis que Micheline, qui devait se marier avec un vendeur de cravates, se passionnait surtout pour les meubles de sa future chambre à coucher. Elle économisait péniblement chaque sou en prévision de cet achat capital et venait parfois demander timidement à Paule son avis. Paule regardait alors les dépliants et émettait des critiques et des éloges avec une assurance parfaitement factice.

Les heures ne traînaient plus, elles couraient et elle s'aperçut avec effarement, un dimanche, que la pluie de novembre sonnait sur les vitres. Affolée, elle expliqua maladroitement à Henri qu'un changement s'était opéré en elle. Tendrement ironique, selon son habitude, il s'appliqua à la rassurer.

[160]

— C'est normal, dit-il. Tu comprends, mon existence est ainsi depuis toujours ; ce n'est pas une suite de petits faits et gestes, c'est un ensemble plus ou moins harmonieux, selon les périodes, mais toujours continu. Ce qui t'effraie, c'est justement cette continuité. Tu ne te tortures plus pour savoir si ma mère est d'accord avec ta philosophie de la dernière heure. Les sensations s'estompent devant les faits et les faits demandent des solutions claires et précises qui laissent peu de place aux spéculations métaphysiques. Autrefois, tu vivais en quelque sorte en veilleuse, maintenant tu fais partie d'un monde dans lequel il n'y a pas de place pour des considérations abstraites. Tu ne souffres

plus à cause de la mauvaise note de Michel ou de Ralph et le genou égratigné de Marc prend ses justes proportions. C'est tout !

— Non, protesta Paule. Il y a aussi autre chose. J'ai l'impression d'être enfin utile ; vrai ou faux, ça compte.

— Tu aimes ton travail, dit pensivement Henri.

— Oh oui !

— Je présume que tu serais malheureuse de quitter Roubaix.

— As-tu envie de déménager ?

— Je voudrais aller au Canada.

Elle le regarda surprise et constata qu'il avait l'air préoccupé.

— Pourquoi au Canada ?

[161]

— C'est un des rares pays où il y a encore de la place pour tout le monde.

— Tu veux fermer ton étude ?

— Oui, j'ai envie de recommencer à neuf.

— Il me semble que le climat est rigoureux là-bas.

Les appartements sont mieux chauffés qu'ici.

Paule commençait à se rendre compte que le projet était plus sérieux qu'elle ne l'avait pensé de prime abord.

— Tu seras débarrassée de tes encombrantes amies qui critiquent ta façon de vivre et tu ouvriras peut-être ton propre bureau au lieu de supporter les fantaisies de Maurisset.

— Mon anglais ne vaut pas grand'chose.

— La province de Québec est restée très française.

— Mes connaissances en géographie sont plutôt vagues. Je vais me documenter. Tu me prends tellement au dépourvu ! Je crois me souvenir que c'est un pays terriblement bigot où les grandes villes sont rares et où les pressions sociales sont très fortes. Les gens se surveillent mutuellement et le clergé contrôle tout...

— Tu dis des bêtises, constata Henri avec agacement. Nous vivons au vingtième siècle et tu me sers des vérités qui datent du déluge. Enfin, rien ne presse, mais pense quand même à ce que je viens de te proposer.

Paule eut l'impression de se trouver en face d'un étranger et sentit qu'une menace informulée pesait sur leur avenir.

[162]

— Henri, tu me caches quelque chose, dit-elle ?

— Les femmes sont des êtres incompréhensibles. Tu t'es plainte pendant des années d'être clouée à Roubaix, ce trou infect, selon toi, et quand je te propose de partir au bout du monde, tu es affolée.

— Depuis que je travaille, je ne me plains plus.

— C'est exact, mais rien ne t'empêche de faire une brillante carrière à Montréal ou à Québec tout en gagnant dès le début un salaire infiniment plus élevé que celui qu'on te donne actuellement.

— Tu as probablement raison, dit Paule conciliante, mais l'idée est tellement inattendue... Je crains que tu ne perdes de l'argent en vendant le bureau et la maison.

— Ne t'en fais pas, rétorqua Henri ironiquement et d'un air las il passa la main devant ses yeux. Pour le moment allons travailler, on reprendra cette discussion une autre fois, ajouta-t-il.

— C'est ça, acquiesça Paule, et la réalité de madame Robidou, une cliente parmi d'autres, l'accapara aussitôt. Je n'ai rien oublié, pensait Paule. La saisie sur le salaire est impossible, l'homme n'a pas d'emploi stable. Les pourparlers avec le confrère n'aboutissent pas. Oui, Maurisset a raison, il ne reste que la contrainte par corps. Paule ferma la serviette. Elle songea à la petite femme triste qui disait : “Je ne veux pas qu'on l'arrête, je l'aime...”

— De quoi allez-vous vivre, vous ne trouverez pas d'emploi à votre âge, objectait patiemment Paule.

[163]

— Tout est de ma faute, je ne sais pas me débrouiller, s'entêtait la cliente.

Comme il est difficile d'aider les autres, pensait Paule. Elle les voyait tous défiler dans son bureau avec leurs problèmes et leurs drames, des pauvres drames qui n'intéressaient personne et qui ennuyaient même à cause de leur banale grisaille. Maurisset répétait souvent : “Vous vous en faites trop !” Mais comment pouvait-elle rester insensible devant cette misère humaine...

Dès qu'elle franchissait le seuil de l'antichambre, elle reconnaissait tout de suite ceux qui l'attendaient. Ils se tenaient généralement assis, les jambes serrées l'une contre l'autre, les mains sagement posées sur les genoux. On aurait dit qu'hommes ou femmes, ils essayaient de prendre le minimum de place sur les vieilles chaises de velours rouge rongé par les mites. C'étaient des clients de l'assistance judiciaire.

Les autres, que le patron recevait personnellement, marchaient de long en large comme pour mieux indiquer qu'ils étaient des personna-

lités occupées et importantes qui n'avaient pas de temps à perdre. Les femmes se poudraient le nez ou feuilletaient des revues. Leurs gants moulaient des mains en mouvement et leurs jambes croisées se balançaient dans le vide.

Paule se dépêchait toujours de regarder les dossiers préparés sur son bureau par Christiane et de chercher ses clients dans l'ordre de leur arrivée. Elle s'efforçait de leur sourire, de les mettre à l'aise. Timidement, ils entraient et Paule détestait voir leur surprise de se trouver devant une [164] femme. Au début, ils lui faisaient un peu peur car pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'ils puissent mettre en doute sa compétence, mais, à la longue, elle commença à avoir ses habitués qui lui vouaient une confiance aveugle et dont elle surveillait particulièrement les intérêts. Jour après jour Paule insistait auprès de Maurisset pour qu'il intervienne dans tel cas qui traînait, appelait les avoués, s'astreignait à entrer dans les bonnes grâces des greffiers et mettait en branle les divers rouages de la lourde machine administrative. Parfois, impatiente, elle réfrénait son envie de cogner pour avancer plus vite en craignant de compromettre Henri et s'arrêtait en chemin, bourrelée de remords et furieuse contre son incapacité à briser l'inertie routinière. Elle se sentait responsable de l'issue de chacune des affaires dont elle s'occupait et cessait de songer à elle-même pour s'identifier, en quelque sorte, avec la personne qui lui avait fait confiance et qui souvent était étonnée de voir une avocate prendre tellement à cœur ses soucis.

“Ils vous décevront tous, disait Maurisset, ils mentent comme ils respirent et ils ignorent la reconnaissance. Vous n'avez pas oublié, je l'espère, la charmante dame Pinoteau ?

À la seule évocation de ce nom Paule rougissait comme une collégienne et disparaissait au plus vite du bureau du patron.

Madame Pinoteau, ravissante blonde d'une trentaine d'années, avait introduit une demande de divorce en alléguant l'adultère de son mari. Paule lui posa quelques questions précises avant de commencer à constituer le dossier [165] et ne rencontra que l'expression innocente de ses grands yeux humides.

— Je n'ai rien à me reprocher, répétait la jeune femme, absolument rien.

Maurisset, qui croisa un jour au passage cette cliente, prévint Paule paternellement. "Elle ne me plaît pas votre infortunée victime du mariage, soyez prudente". Mais Paule avait confiance et s'insurgeait contre les conclusions hâtives basées sur des apparences.

Au cours de l'enquête préliminaire elle n'hésita pas à pousser à bout les témoins à charge et entre autres un chauffeur de taxi mal réveillé qui vint dire que madame Pinoteau était volage.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille, s'énervait Paule soucieuse de défendre l'honneur sans tache de sa vertueuse cliente.

— C'est très simple, rétorqua le gros bonhomme un peu embarrassé. Je ne suis pas très bavard, mais puisque vous voulez que je vous le dise, j'aurais tort de me gêner. Je ne tiens pas à passer pour un menteur devant monsieur le juge. J'habite en face de l'appartement de madame et je vois tout ce qui se passe dans sa chambre à coucher. Je peux donc vous dire que son dernier amant est bien trop maigre et porte des caleçons lilas. Je les ai vus ensemble, à plusieurs reprises, complètement à poil.

Un immense éclat de rire suivit cette déclaration et même le juge ne parvint pas à garder son sérieux. Il murmura à la pauvre Paule absolument désarçonnée : "Attention, [166] mon jeune maître, il n'est pas toujours bon d'interroger avec trop d'insistance les témoins".

Paule ne put s'empêcher, par la suite, de dire quelques vérités premières à sa cliente. Madame Pinoteau éclata en sanglots, jura, promit, avoua, se rétracta et finalement Paule pensa avec beaucoup de tristesse que le patron avait parfois raison. Mais le lendemain elle réagissait,

prête de nouveau à offrir son dévouement au monde entier et à accorder le bénéfice du doute au plus endurci des criminels. Car Paule avait besoin de croire que les gens étaient conformes à l'image qu'elle s'était plu à échafauder pour pouvoir aller au-devant d'eux et pour avoir confiance en son propre destin comme en celui des autres.

Marie lui apporta une tasse de café. N'ayant pas entendu frapper à la porte, Paule sursauta, surprise.

— J'ai commandé un grand arbre de Noël. Quand on s'y prend tôt ça coûte moins cher, dit sentencieusement la bonne.

— Vous avez bien fait, acquiesça Paule.

Marie se tenait debout devant elle avec son tablier blanc et une fumée délicate s'échappait de la tasse. La pluie chantait sa mélodie confortablement habituelle derrière la fenêtre et Paule pensa qu'il faisait bon vivre. L'angoisse, sa vieille compagne, avait disparu quelque part dans l'ombre et elle se sentait légère, heureuse et délivrée à jamais des craintes et des obsessions.

— J'irai cette semaine acheter les cadeaux pour les enfants, promit-elle et soudain elle eut envie de montrer [167] à la vieille femme qu'elle l'aimait bien et lui exprimer sa gratitude pour cette atmosphère de paix qui remplissait la maison silencieuse. Alors, elle essaya d'être gentille, lui demanda comment allait son neveu, l'employé des postes, et patiemment écouta la longue histoire qu'elle connaissait par cœur. Marie parla aussi de ses rhumatismes, des espiègleries de Marc et du cendrier cassé par Ralph, puis s'en alla doucement comme elle était venue.

Paule commença à inscrire sur une feuille blanche les objets qu'elle voulait offrir aux enfants, à Henri et à la bonne.

[169]

FUIR. Roman.

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

Maître Jodoin est-elle contente de me voir ? J'espère que vous avez un instant, j'aimerais vous parler.

— De quoi ?

— De l'affaire Boilou.

Le bureau paraissait encore plus sombre que d'habitude et Paule eut peur.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle.

— Je préfère vous rencontrer ailleurs, déclara Serge Maurisset en se balançant avec désinvolture sur ses talons. Tenez... je connais un petit bistrot non loin d'ici. Nous y serons tranquilles.

— Je ne comprends pas pourquoi vous entourez cet entretien de tant de mystère. Votre père est absent et les secrétaires n'écoutent pas aux portes !

[170]

— Henri risque d'avoir des ennuis graves, dit Serge en prenant un air sérieux.

— Où se trouve votre bistrot, demanda Paule vivement ?

Serge souriait : il venait de découvrir son point faible.

— Très facile à trouver. Vous prenez la première rue à droite et ensuite la seconde à gauche. C'est au bout.

— J'y serai à une heure.

Elle passa le temps qui lui restait avant cet étrange rendez-vous à se perdre en conjectures. A midi trente Paule se lavait les mains n'osant s'avouer son impatience. A une heure, elle pénétrait dans le café minable où il n'y avait personne en dehors du patron. Elle commanda un Dubonnet et attendit. L'homme l'observait et, nerveuse, Paule ne parvenait pas à se donner une contenance. Serge arriva enfin.

— Mes hommages, jolie madame. Désolé de vous avoir fait attendre.

Il demanda un Martini et la regarda.

— Ne faites pas cette tête d'enterrement. ! Je vais vous tirer d'affaire, dit-il. Comme vos yeux sont beaux quand vous êtes inquiète.

Paule détesta de tout son cœur le visage ironique de Maurisset.

— Boilou veut aller trouver Larose. Il menace de porter plainte.

[171]

— Il a raison, proféra faiblement Paule. C'est son droit.

— La justice, ma chère, c'est une fumisterie ! Surtout quand il s'agit d'un pauvre bougre. D'ailleurs je ne suis pas un idéaliste et il m'importe peu qu'il ait tort ou raison. Ce qui est infiniment plus intéressant c'est que l'avoué en question est, comme vous le savez, un bon ami de votre mari.

— Je ne le savais pas.

— Vous ne semblez pas être très au courant des affaires de maître Henri Jodoin. J'ai le regret de vous annoncer que c'est un jeune homme prometteur qui n'a pas beaucoup de clients.

— Ce n'est pas exact. Mon mari se débrouille très bien.

— Il a une femme qui travaille et les vieilles rombières n'aiment pas ça. Il a perdu dernièrement pas mal d'affaires.

Paule se rappela sa conversation avec Henri et son étrange projet de s'expatrier au Canada. Soudain elle comprit tout, se domina avec peine et dit, indifférente en apparence :

— Admettons que vous ayez raison. Je ne vois toujours pas quel est le rôle de Larose.

— Il envoie des clients à votre mari et il peut le ruiner si bon lui semble. Mais je vais mettre les cartes sur table ; ça ira plus vite. J'ai rencontré Boilou et je lui ai [172] donné une certaine somme. Son silence vaut un peu d'argent. Il ne fera rien et s'adressera tout simplement à une autre étude.

— Pourquoi avez-vous été aussi généreux ?

— Pour que l'avoué Larose, qui est un sale crétin, n'ait pas l'occasion de piquer une colère froide.

— Quelle bonté subite, se moqua Paule. Vous me surprenez.

Serge posa sa main sur la sienne.

— Paule, je vous aime bien et je compte sur vous, dit-il. En dehors de moi personne n'est en mesure de vous défendre. Votre mari est beaucoup trop naïf.

— Laissez Henri tranquille, lança Paule surprise par la familiarité de Maurisset.

— J'espère que vous me comprenez ? Une plainte de cet ordre pourrait mener Larose loin et si le bâtonnier décidait par exemple de lui refuser l'accès du Palais pendant deux ou trois mois, il se vengerait sans aucun doute sur Jodoin. Après tout c'est vous qui êtes responsable de cette salade et je me permets de penser que vous ne voulez pas attirer des ennuis à Henri ! Ce brave homme vous adore, soyez charitable...

— Ma vie privée ne vous regarde pas

— Si, ma chère. Certainement même dans la mesure où je la protège. À propos, c'est bien Henri qui a téléphoné à mon père pour le supplier de vous engager ?

[173]

Paule aurait voulu se lever et partir mais n'en avait pas le courage.

— Vous tenez ce renseignement de maître Maurisset ? demanda-t-elle faiblement.

Tout son être appelait Henri et elle aurait donné n'importe quoi pour prendre son interlocuteur en flagrant délit de mensonge.

— Je ne suis pas dans le secret des grands de ce monde, plaisanta Serge, mais j'ai mes postes d'écoute. Quand vous êtes venue pour la première fois, quelqu'un a téléphoné au cours de l'entrevue ?

Paule revit la scène. Serge avait raison.

— Prouvez-le, dit-elle.

Lentement Serge sortit de sa poche une lettre et la tendit à Paule. “Cher maître, écrivait Henri, suite à notre conversation de ce matin, je vous remercie beaucoup d'avoir engagé ma femme qui, j'en suis persuadé, est capable de faire un excellent travail...” C'était bien le style d'Henri. Elle était atterrée.

— Il vous aime ce type-là. C'est évident.

— Qu'attendez-vous en échange de votre service, demanda Paule ?

— Rien, déclara Serge. Absolument rien. Juste un peu de votre gentillesse et un peu de votre confiance.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Il va me demander de venir dans sa garçonnière, réfléchissait-elle. Tant pis [174] pour Henri, je n'accepterai jamais de faire une chose pareille.

— J'ai besoin de vous et c'est très grave.

— Savez-vous de quoi a l'air notre entretien, dit Paule ? D'un chantage.

— C'est curieux comme vous êtes incapable de me croire désintéressé, soupira Serge.

— Je vais vous rembourser, proposa Paule refusant de se laisser aller à un mouvement de sympathie.

— Un autre Dubonnet et un autre Martini, cria Serge à l'adresse du cafetier.

— Je n'ai plus soif, protesta faiblement Paule.

— Si, vous avez soif et vous allez boire. Vous allez aussi m'écouter, madame ! J'ai envie de me confesser et vous me devez bien quelques instants de tête-à-tête. Je ne comprendrai jamais les femmes ! Vous êtes prête à vous apitoyer sur le sort de n'importe quel pauvre type, au point de mettre votre propre mari dans une situation délicate, mais moi je n'ai droit à aucun égard. Pourquoi ? Parce qu'on vous a raconté que j'étais un avocat véreux. Je parie que c'est Henri qui s'est empressé de vous fournir des détails à mon sujet !

— Mon mari ne m'a jamais parlé de vos histoires.

— C'est très noble de sa part, mais je déteste les “messieurs bien” dans son genre.

— Je vous en prie. Il y a un instant vous prétendiez vouloir lui rendre service.

[175]

— Pas à lui ! A vous, parce que vous faites les mêmes gaffes et les mêmes bêtises que j'accumulais quand j'étais jeune et j'aimerais que vous n'en subissiez pas les conséquences. Moi aussi j'ai eu autrefois mon affaire Boilou, seulement personne n'a voulu clore le bec du bonhomme avec quelques billets de mille francs ! C'est tout, et c'est aussi simple que ça. Il est exact que depuis j'ai fait du chemin ! Je me suis débrouillé en somme pour démontrer à mon père, qui prétendait le contraire, que je suis capable de gagner ma vie. Comme les bonnes âmes de cette ville ne veulent pas de moi, je m'occupe bien entendu de petites affaires qui ne sont pas toujours jolies à voir. Les confrères me chargent de tous les crimes, mais croyez-vous qu'ils vaillent mieux ?

Paule commençait à éprouver pour lui une étrange pitié et peu à peu oubliait sa méfiance.

— Ils aimeraient me couler, mais ils n'y parviennent pas, alors ils m'abreuvent de leur mépris, tous, sans distinction. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis seul

— Vous êtes marié...

— On vous a raconté ça aussi ? Je vois que vous êtes au courant. Vous a-t-on dit qu'elle était belle et tendre ? Qu'elle savait dire comme personne des petits mots qui rendent fou ?

Il s'était tu un instant pendant que le patron posait devant eux leurs verres. Puis il poursuivit toujours sur le même ton ironique et désabusé.

— Elle était si tendre que le coiffeur d'en face en a profité et ils sont partis ensemble à la grande stupéfaction [176] des voisins. Moi, je n'ai rien dit à personne et j'ai voulu mourir. J'étais jeune... Seulement je n'ai pas eu le courage. C'est idiot ! Nous sommes tous attachés à la vie comme un chien a un os, moi pas moins que les autres. Pendant ce temps-là, mon camarade de lycée, Henri Jodoin, épousait Paule Javet, une fille épatante. On trouve encore des veinards dans ce bas monde.

— Pauvre Henri, dit malgré elle Paule. Il aurait pu choisir mieux.

— Vous êtes vraiment obnubilée par l'affaire Boilou, protesta Serge.

— Oh, l'affaire Boilou et le reste

— Parce qu'il a été obligé de vous aider pour entrer chez mon père vous en faites immédiatement un héros victime des exigences d'une femme. Parfois j'ai l'impression que vos complexes vous étouffent. De toute façon comme c'est moi qui me charge de réparer vos impairs, laissons donc cet excellent Henri en paix. Entre nous soit dit, je serais ravi de le faire cocu, mais je vous respecte trop. Ne prenez pas cet air effarouché. Je suis un vieux cynique, voilà tout !

— Pourquoi me racontez-vous des histoires que l'on dit généralement à une fille vertueuse avant de la séduire ? Je suis une femme ma-

riée, heureuse et incapable de m'intéresser à qui que ce soit en dehors d'Henri.

Il regarda un instant le fond de son verre qu'il fit pivoter entre ses doigts.

— J'ai envie de parler à un être qui ait un cœur et qui se recrute dans le milieu qui fut autrefois le mien.

[177]

— Vous jouez le rôle d'un juge et moi je représente la société placée au banc des accusés. Ne protestez pas ! C'est au fond ce que vous voulez, une confession qui soit un long réquisitoire. Mais vous vous trompez d'adresse. Je n'ai rien d'une révoltée. J'aimerais certes vous aider, mais il n'empêche que je suis incapable d'admettre qu'une sorte de fatum ait fait de vous ce que vous êtes aujourd'hui. C'est faux. La société vous sert de prétexte et vous savez très bien que vous auriez pu lui échapper.

— On peut toujours échapper, dit pensivement Serge, tant qu'on est capable de partir. Mais moi, je ne voulais pas m'en aller. Je suis resté pour les regarder vivre tous et pouvoir leur dire un jour : “Voilà ce que vous avez fait de Serge Maurisset !”

— Un être intelligent est maître de son destin.

— Comme vous êtes injuste. Avouez donc, en toute humilité, que vous ne croyez pas un traître mot de ce que vous dites. Après tout, Paule, votre vie de femme mariée a dû vous prouver le contraire. “Maître de son destin !” Une affirmation toute faite qui ne signifie pas grand'chose. Du moment que d'autres nous entourent, du moment que l'ombre, la lumière, n'importe quel fait ou geste nous influencent, nous ne sommes plus libres et indépendants. Pour revenir à mon histoire, après le petit scandale du départ de ma charmante épouse il y a eu la défense spectaculaire d'un assassin et une bagarre dans une boîte mal famée de Lille.

— C'est tout ? demanda Paule incrédule.

— Oui, ma chère. Autant que je me souviene.

[178]

— Eh bien, nos braves concitoyens ont fait beaucoup de bruit pour rien ! Je m'attendais à des faits d'armes plus brillants.

— En somme je vous déçois, petite fille. Roubaix a déjà condamné des gens pour moins que ça. Une ville de province, c'est toujours féroce. Autrefois, j'en souffrais, aujourd'hui, je m'en fiche ! Au lieu de recevoir des clients gentils, j'ai l'honneur de côtoyer des “durs”, comme disent ces messieurs les cinéastes. Aimez-vous votre travail ?

— Enormément, répondit Paule avec conviction. J'ai l'impression que mes clients ont besoin de moi.

— Égoïste. Moi par contre, j'ai plutôt besoin d'eux.

— De qui ?

— De mes gars douteux, crasseux et tristes. J'aimerais vous les présenter. Tenez, demain, j'ai une entrevue avec une demoiselle et il est essentiel que je puisse me rendre compte de sa sincérité. Pourriez-vous me donner un coup de main ?

Henri serait mécontent s'il savait que je fraye avec Serge Maurisset, pensa Paule. Puis elle se rappela qu'elle venait de contracter envers lui une dette de reconnaissance et accepta.

— Dites-moi combien vous avez donné à Boilou ? J'aimerais vous rembourser, proposa-t-elle timidement.

— Madame est trop fière pour dire merci. Elle préfère payer, plaisanta Serge. C'est mon cadeau, maître, qu'un jour je vous forcerai à me rembourser au centuple. Je ne [179] fais que des investissements qui rapportent de bons intérêts. Je suis un gros méchant qui déteste votre façon bourgeoise de congédier les gens comme des domestiques.

Attendez. Soyez patiente. Ayez la délicatesse de garder précieusement des dettes de reconnaissance et le courage de les comptabiliser le moment venu. Croyez-moi, vous ne perdez rien. Tôt ou tard je me mettrai dans de mauvais draps et j'appellerai au secours. Comme personne ne viendra, Paule Javet aura le beau rôle. Pour le moment faites-moi plaisir et jouez au missionnaire. Il y a longtemps que personne n'a essayé de me faire la morale. Dites-moi que je devrais m'amender, m'assagir, ne plus boire, ne plus fumer, ne plus fréquenter des femmes de mauvaise vie ! En somme toutes ces bonnes paroles qu'on prodigue dans des cas semblables au mien. Allez-y ! Ne vous gênez pas. En même temps je viens de démontrer que je suis moins mauvais qu'on ne le pense et ça vous confère le droit de vous mêler de mes affaires.

Paule eut envie de lui demander pourquoi il souffrait ainsi assis devant elle, mais n'osa pas.

— Vous êtes terriblement jeune, dit-elle, pensive.

— J'ai l'âge du cynisme.

— Mais pas du tout ! Vous rêvez d'un repentir qui n'a rien de sincère.

— Je vous demande pardon. Il y a belle lurette que je n'ai pas été aussi sincère avec personne. En ce qui concerne le repentir, je cherche surtout à surprendre et à étonner mes semblables. A me racheter à mes propres yeux ! Voyez-vous, j'ai bêtement gâché mon existence pour me [180] venger de mon père. Le pauvre homme n'en valait pas tant !

— Mais qu'avez-vous fait de si grave, s'insurgea-telle.

— Justement rien ! Je suis un petit amoureux, un petit avocat, un petit criminaliste. C'est ça qui continue à m'humilier. Pour me persuader de ma propre valeur je me suis inscrit au parti communiste. Ce fut une action d'éclat et une manifestation de mon indépendance. Remar-

quez, ça n'a pas duré, ils étaient trop tatillons pour mon goût, mais ça classe un homme.

— Si peu, protesta Paule. A l'Université mes camarades lisaient Marx à dix-huit ans. Ça ne les a pas empêchés de se conduire plus tard comme d'affreux bourgeois.

Paule vous m'enlevez mon unique titre de gloire. Dois-je assassiner le patron de cet établissement pour démontrer ma déchéance ?

— Il faut être fou pour tuer. Fou ou simple d'esprit.

— Exact, chère madame. La majorité des assassins que j'ai rencontrés n'étaient pas intelligents mais les exceptions existent et défient la règle. Ceci dit, je vous attendrai ce soir à la sortie du bureau car j'ai envie de vous faire la cour.

— Je regrette, mais le soir je suis trop pressée de rentrer chez moi pour vous consacrer la moindre parcelle de mon temps.

Il éclata de rire.

[181]

— Vaniteuse ! Vous ne voyez donc pas que je plaisante.

Dehors il pleuvait toujours, rien n'avait bougé dans le décor et pourtant Paule se sentait perdue, déplacée et gauche. Une sourde hostilité à l'égard d'Henri naissait en elle. Il m'avait présenté le départ au Canada comme une idée fantaisiste alors qu'il s'agit probablement d'une nécessité inévitable. Hypocrite, il croit en ma valeur comme il dit, mais intervient derrière mon dos et me refuse même le droit de participer à ses difficultés, pensait-elle.

Le fait qu'un autre devait lui apprendre ce qu'Henri lui avait sciemment caché paraissait à Paule on ne peut plus humiliant. Elle aurait voulu demander à Serge si réellement l'étude de son mari se

trouvait en mauvaise posture, mais trouva cette idée indigne d'elle. Si j'en parle à Henri il protestera, sourira et tournera la conversation en blague, songeait Paule. Il faut que je cesse de travailler, c'est l'unique solution.

— Après Noël, je quitterai le bureau de votre père, dit Paule pour mieux affirmer le caractère définitif de sa décision.

— Henri n'aura pas plus d'affaires et vous serez malheureuse sans vos chers clients. On prend goût à tout, même aux problèmes des autres.

— Vous dites vous-même que c'est à cause de moi que les vieilles dames l'abandonnent.

— Je l'ai fait exprès. J'aime vous voir inquiète, répondit évasivement Serge.

[182]

Paule regarda sa montre.

— Il faut que je retourne. Ne m'accompagnez pas, protesta-t-elle. Je trouverai le chemin toute seule.

Elle remarqua au passage le clin d'œil complice du patron du bistrot et éprouva une gêne stupide.

Le pavé était mouillé, les feuilles des arbres dégouлинаient, les gouttières chantaient la chanson de la pluie et les gens avaient l'air plus pressés que d'habitude. Une femme au milieu du trottoir regardait ses jambes. Son bas filait. D'un geste disgracieux elle souleva sa jupe et avec un peu de salive s'ingénia à retenir la maille.

Paule entra au bureau en coup de vent et s'arrêta interloquée. Ghislaine, la jolie Ghislaine en chair et en os était assise sur une chaise, pareille et semblable à n'importe quelle autre cliente. Dans l'atmosphère poussiéreuse de l'étude de maître Maurisset ce n'était plus la charmante femme du monde, mais un être noyé, comme les autres,

dans l'enchevêtrement des circonstances, des procédures et des complications. Les rides de son front ressortaient davantage, sa peau paraissait grisâtre et sur le col de son tailleur se détachaient nettement des points blancs de pellicules.

— C'est un cas nouveau, risqua Christiane dans un souffle, elle n'a pas de dossier.

— Bon, bon, dit Paule en faisant signe à Ghislaine de la suivre.

— Ghislaine, que fais-tu ici ? demanda-t-elle en fermant soigneusement la porte.

[183]

— C'est très simple, je suis de passage à Roubaix alors je me suis permis d'aller te voir. Marie m'a dit que tu travaillais et m'a donné l'adresse de l'étude.

Elle avait l'air las. Une flaque d'eau se forma sur le plancher autour de son parapluie. Gênée, Ghislaine le déplaça et aussitôt une autre rigole vint rejoindre la première. Debout, n'osant pas s'installer à sa place habituelle, Paule alluma une cigarette.

— Il faut que tu viennes à la maison, dit-elle d'un ton faussement enjoué. Henri sera ravi.

— Tu es très aimable de m'inviter, mais je pars dans une heure pour Lannoy. J'y ai trouvé un appartement. Il paraît qu'il est très agréable et que j'aurai même un piano à queue à ma disposition. Une vraie aubaine.

— Comment va Robert ?

Il se porte comme un charme. Nous nous sommes quittés avec beaucoup de tendresse et fort peu de regrets. Désolée d'être obligée de te dire que tu avais tort, ce n'est pas lui qui m'a plaquée, c'est moi qui suis partie. J'ai cessé d'aimer et comme la légitimité conjugale n'était pas en cause je n'avais aucune raison de me faire violence. Tu sais,

dans l'intimité quotidienne, les hommes se ressemblent bien plus qu'on ne le pense. J'ai eu l'insigne naïveté de m'imaginer que Robert était capable de m'offrir plus que Georges, mais en réalité, c'est faux.

— Tu es une drôle de fille, Ghislaine !

— Comme tu dis ! Je commence une nouvelle existence. Je vais faire du piano, penser, composer peut-être et m'appliquer à conserver ma liberté.

[184]

— De quoi vivras-tu ? demanda Paule toujours pratique.

— Mon ex-mari a décidé de m'envoyer une certaine somme chaque mois, il était si content d'être débarrassé de moi que ça faisait plaisir à voir.

— Je suis persuadée qu'il t'aime.

— Tu as sur l'amour des idées étranges, Paule, mais franchement tu ne peux pas prétendre connaître Georges mieux que moi-même.

— Je ne prétends rien. Boussicot m'avait dit qu'il t'aimait.

— Boussicot a changé d'avis. J'ai épuisé les ressources sentimentales du bonhomme. Tant pis pour lui ! Personnellement, je m'en fiche. Il me semble que c'est tout ce que j'avais à t'annoncer entre deux tramways. Adieu chère âme et vivez en paix. Ah, oui ! j'oubliais de te dire, pour tranquilliser ton cœur de conformiste, que les enfants se sont très facilement habitués à mon absence et que Boussicot s'en occupe avec rage ! Il les adore.

— Et toi ?

— Oh moi, tu sais, je n'y pense plus. Ce sont après tout ses enfants. Ils portent son nom et moi je n'ai qu'un second rôle qui, en l'occurrence, n'est guère important.

Ghislaine se leva et Paule s'étonna de voir à quel point ses traits étaient durs, mais l'oublia aussitôt car de nombreux clients s'impatient-

taient dans l'antichambre. Elle dut attendre jusqu'au soir pour pouvoir enfin poser à Henri les questions qui l'obsédaient. Il nia tout, plaisanta, la cajola, [185] la traita d'épouse curieuse et insista pour savoir qui était son informateur. Paule n'osa pas l'avouer, se tira d'affaire par des pirouettes et omit de raconter son entrevue avec Ghislaine.

— Je ne pourrai pas venir dîner demain, dit-elle. Je dois régler une affaire urgente.

— Bonne chance, répondit Henri en se remettant au travail.

L'angoisse saisit Paule à la gorge et ne la lâcha plus. Fidèle compagne, elle la suivait partout. De quoi ai-je peur, se demandait-elle, mais ne trouvait pas de réponse et essayait en vain de se détendre et de se laisser vivre.

Le lendemain, elle alla avec le patron au Palais et cessa de penser à ses propres problèmes en le voyant perdre la cause d'une malheureuse jeune fille victime d'un accident stupide. L'infirmière était présente à l'audience avec ses deux béquilles et un petit visage chiffonné qui hurlait la détresse.

L'avocat de la compagnie d'assurance parlait d'imprudences des piétons, le juge sommeillait et une dame chuchotait quelque chose à l'oreille d'un gros monsieur joufflu. Paule, révoltée, aurait volontiers étranglé Maurisset qui avait fini par obtenir des dommages-intérêts ridicules. Honteuse, elle s'approcha de la cliente pour lui glisser un mot de consolation. La jeune fille écouta un instant puis se détourna et en soulevant maladroitement ses béquilles, sortit de la salle.

— L'expertise a déposé des conclusions défavorables pour nous, se justifiait Maurisset un instant plus tard. Il [186] avait l'air encore plus vieux et plus usé que d'habitude et Paule le détestait de tout son cœur.

— J'ai bien l'impression que l'accident est survenu par sa faute, ajouta-t-il. N'empêche qu'il est vraiment pénible de devenir infirme à son âge. Si seulement les gens consentaient à faire un peu plus attention !

Un bon défenseur lui aurait obtenu une pension convenable, mais elle n'a pas eu les moyens de le payer, pensa Paule. Au fond, elle aurait mieux fait de confier son affaire à l'un de ces spécialistes d'accidents dont on dit beaucoup de mal et qu'on accuse de malhonnêteté, mais qui au moins parviennent à gagner des causes.

Derrière eux s'allongeaient des rangées vides de bancs. La toge de Maurisset pendait tristement et un trou, trace de brûlure, laissait deviner la blancheur douteuse de sa chemise.

Le fils vaut mieux que le père, songeait Paule. Il avoue qu'il est une fripouille tandis que celui-là ne se rend même pas compte qu'il est une loque.

— Nous irons en appel, dit Maurisset, préparez-moi donc des conclusions dans ce sens, voulez-vous ?

Après tout ce n'est pas un mauvais bougre, pensait Paule. Un peu faible, un peu déçu ! Toutes choses que son âge et une longue suite d'échecs justifient amplement.

— Appelez la cliente et dites-lui que je vais tenter de demander une contre-expertise.

— Bien, maître, dit Paule heureuse de le voir sortir de son indifférence habituelle.

[187]

Il lui adressa un vague signe de la main et disparut dans le couloir menant au vestiaire. Paule alla se changer de son côté puis sortit.

Il faisait bon et l'air avait l'odeur fraîche et humide de l'hiver. Les rares feuilles mortes dansaient dans le parc et les lampes s'allumaient derrière les fenêtres fermées sur l'intimité du soir. Serge Maurisset l'attendait et elle pressa le pas.

Dans l'escalier sombre tout était silence. Christiane et Micheline devaient être déjà rentrées chez elles. Un mince rayon de lumière filtrait sous la porte entr'ouverte de Serge.

Paule entra. Il était seul. Elle pensa dans un éclair que toute cette histoire avait été montée exprès pour l'attirer dans ce bureau et la mettre face à face avec l'homme renversé négligemment dans son fauteuil.

— Je suis désolé, dit Serge en se levant, la femme ne viendra pas.

Elle aurait voulu lui jeter son mépris au visage, mais il la devança :

— Je ne suis pas un enfant de cœur, dit-il. Si j'avais voulu avoir avec vous un rendez-vous galant, j'aurais mieux organisé le décor. Voici le manuscrit du condamné, lisez-le.

— Quel condamné ? demanda Paule surprise.

— Peu importe ! Lisez d'abord, je vous expliquerai ensuite.

[188]

Il prit un dossier et disparut dans la pièce voisine. Mal à l'aise, toujours sur ses gardes, Paule commença à parcourir les pages couvertes d'une écriture serrée. Peu à peu elle se détendit et oublia le reste.

“Il est tard, je me promène dans les rues désertes. C'est mon ancien quartier. Les gens dorment, moi je rode sans but, incapable de retourner dans ma chambre. Je n'ai pas réussi à trouver du travail. Pourtant mes bras sont forts, mon cerveau fonctionne, mes jambes me portent selon mon bon plaisir. Un petit morceau de papier, ce n'est pas beaucoup, mais ça suffit pour empêcher de vivre un pauvre bougre. Un papier, une inscription, deux mots insignifiants : casier judiciaire. Ils ont raison, j'ai volé et je suis pleinement responsable, mais j'ai payé aussi. Ça compte !

“Au bout du terrain vague, paradis de mon enfance, se dessine la silhouette de la vieille maison de mes rêves. Autrefois une jolie fille

venait sur le balcon ; maintenant les volets sont clos. Elle est peut-être morte ! Qui sait !

“La lumière du réverbère d'en face, éclaire une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle est ouverte. Je pousse doucement la grille du jardin. Il n'y a toujours personne dans la rue. Je m'approche. Dans la petite pièce une femme et un homme discutent. Sur la table, il y a deux tas de billets de banque.

“Soudain c'est l'obscurité totale et je ne distingue plus rien. Ils ont dû me remarquer. Je me baisse et j'attends un instant, puis tout se passe très vite. On hurle à l'intérieur. Je me précipite. Quelqu'un me bouscule et se rue dehors. J'entends un râle. Je m'accroche au rebord de la [189] fenêtre, je donne un bon coup de mes deux pieds et je parviens à me hisser. J'allume une allumette. Devant moi, par terre, il y a du sang et deux corps inertes. Je retourne la femme. Un couteau de cuisine est resté planté dans son dos. Machinalement je l'enlève. Au même moment je me rends compte que je risque d'être accusé de ce meurtre. Dans la rue, tout près, un agent de police passe. Je me mets à courir. Il siffle. Je tourne le coin. Je me plaque contre le mur et, affolé, j'attends. L'agent a perdu ma trace et tout est calme de nouveau, mais pour moi le cercle infernal recommence. Je suis redevenu la bête traquée”.

Paule releva la tête. Serge se tenait à côté d'elle.

— Cet homme s'appelle Jean Fernot et il est condamné à mort pour meurtre. Je suis persuadé qu'il est innocent, dit-il.

— Il me semble que je connais la maison. Elle est située un peu à l'écart dans le quartier pauvre de la banlieue.

— C'est exact.

— Curieux, poursuivait Paule. J'ai été attaquée là-bas par une espèce de géant gros et affreux.

Elle rougit à ce souvenir et le fait de l'avoir raconté aussi facilement à Serge le lui rendit plus proche.

— Quand ?

— Cet été.

— Le reconnaîtriez-vous ?

[190]

— Je ne sais pas, mais je crois que oui.

— Ce n'est pas grand'chose, mais ça peut présenter une piste. En tout cas pour le moment il ne s'agit pas de ça.

— Jean Fernot... Jean Fernot... répétait Paule, j'ai vu ce nom-là dans la presse. L'homme doit être exécuté prochainement ?

— Dans dix jours. Les jurés se sont souvenus de son passé, il a commis plusieurs vols et a été mêlé à pas mal d'affaires louches. On n'a pas pu prouver le meurtre, mais son compte est bon.

— J'espère que son avocat a demandé le recours en grâce ?

— Il a été refusé, dit Serge en guise de conclusion. Monsieur Fernot n'a plus qu'une seule chance et cette chance c'est vous.

— Moi ? s'étonna Paule inquiète.

La lumière lui sembla étrangement crue et elle eut froid. Dehors la pluie continuait à tomber.

— Qui a plaidé cette affaire ?

— Un petit crétin, jeune, inexpérimenté et bien pensant. Voici de quoi il s'agit : en ce moment Fernot est à la Santé, demain il sera transféré ailleurs et il faut lui remettre, avant son départ, une enveloppe qui contient le manuscrit. Le gardien est au courant et ne fera pas de difficulté à condition que la personne dise qu'elle vient de la part de maître Soudreau. C'est le nom de son avocat.

[191]

J'irais bien le porter mais je risque d'être reconnu et de m'attirer des ennuis graves. Vous, personne ne vous connaît.

— Je ne comprends pas pourquoi le fait de posséder le manuscrit évitera la corde à votre type, objecta Paule.

— D'après mes renseignements, l'éditeur est d'accord pour aller le chercher et pour annoncer la chose dans les journaux. Il tient cependant à le recevoir des mains mêmes du prisonnier. C'est sa condition sine qua non.

— Elle est assez invraisemblable votre affaire, protesta faiblement Paule.

— Pour Henri sûrement ! Il est trop formaliste pour avoir pitié d'un criminel, mais pas pour vous, Paule

— Et si je refuse ?

— Vous oubliez que nous avons des comptes, une vague dette de reconnaissance entre autres, ricana Serge méchamment.

— D'accord, dit Paule dégoûtée. J'ai horreur du chantage. D'ailleurs il se peut que Fernot soit réellement innocent, dans ce cas ça vaudrait la peine de tenter l'impossible !

— Nous devons prendre le train de Paris dans une heure. Téléphonnez chez vous et inventez quelque chose, ordonna Serge.

Si seulement je pouvais en parler à Henri, pensait Paule. Mais Maurisset surveillait chacun de ses mouvements et elle comprit qu'elle n'était plus libre. Elle composa [192] le numéro et s'étonna d'entendre la voix calme de son mari. Tout semblait continuer selon l'ordre immuable de leurs habitudes tandis que la détresse l'envahissait et qu'elle vivait un étrange cauchemar.

— Je suis obligée de partir immédiatement pour Paris, disait-elle lentement en cherchant une excuse valable. Ne t'inquiète pas, ce n'est rien de grave ! Je t'expliquerai. Puis, mue par une inspiration soudaine, elle ajouta : il s'agit de Ghislaine.

— Tu es complètement folle ! Je sens que tu es en train de faire une bêtise. Ecoute, saute dans un taxi et viens m'expliquer en deux

mots l'affaire. Non que je n'ai pas confiance en ton jugement, mais parfois...

— Je ne peux rien faire, murmura Paule. Il faut que je prenne tout de suite la voiture qui m'attend en bas. Bonne nuit. Je reviendrai certainement demain matin.

Elle raccrocha.

— Combien recevez-vous pour ce modeste service, demanda Paule à Serge ?

— Rien ! Absolument rien ! Et c'est mon seul mérite. Remarquez, ça me donne également le droit de vous embarquer dans cette galère.

— Oh, vous confondez tout ! dit Paule en portant la main à sa tête qui commençait à lui faire atrocement mal. Je suis prête à aider un innocent. J'espère toutefois que vous comprenez que si quelqu'un met son nez dans cette affaire, vous casquerez avec moi.

[193]

— Je ne vous laisserai jamais assumer la responsabilité de la démarche.

— Mon cher maître, la noblesse de sentiments vous va très mal. Rien ne sonne plus faux que vos déclarations chevaleresques. Allons-nous-en. Je ne tiens pas à rater le train.

Docilement, il la suivit.

— Il vaut mieux qu'on ne nous voit pas ensemble, dit-il dans la voiture. Nous prendrons le train à Lille et je laisserai l'auto sur le terrain de stationnement du Palais de justice ; comme cela je pourrai toujours alléguer que je n'ai pas quitté la ville.

Et si je descendais, se demandait Paule. Si je le laissais là avec son étrange histoire de Jean Fernot ? Après tout Henri pourrait fort bien lui rembourser ce qu'il a donné à Boilou. Mais elle eut honte de faire

appel à son mari alors qu'il évitait de la mettre au courant de ses propres ennuis professionnels. J'ai une chance de m'en tirer, poursuivait-elle intérieurement, et je suis assez grande fille pour réparer mes erreurs. Personne ne se souviendra de la collaboratrice d'un maître Soudreau venue remettre une enveloppe brune au prisonnier pour disparaître ensuite sans laisser de traces !

“L'intégrité passe avant tout !” répétait son vieux professeur de droit civil. Triste farce ! C'est parce qu'elle avait été foncièrement honnête que Boilou avait décidé de porter plainte. Il aurait suffi de l'envoyer promener et elle serait loin maintenant de la route sombre, de cette voiture et de Serge qui conduisait en silence une cigarette [194] éteinte collée aux lèvres. Elle eut l'impression qu'une autre agissait à sa place. Sans un mot elle descendit devant la gare, prit le billet que Serge lui tendait et rôda quelques instants sur le quai.

Le train arriva peu après. Paule s'installa dans le coin d'un compartiment vide, près de la fenêtre, et croisa les jambes. Sa jupe étroite remontait ridiculement sur son genou et elle tira l'étoffe rugueuse d'un geste impatient. Au moment où le train commençait à avancer lentement Serge monta et vint s'asseoir à côté d'elle.

— J'ai réussi à dénicher des “Kalmes”. Vous feriez bien d'en prendre.

Elle regarda la boîte bleue, compta bêtement les gros disques sagement rangés et avala péniblement sa salive. Peu à peu la banquette vide qui lui faisait face se transforma en ruelle, puis devint sillon dans un champ de blé. Paule s'endormit.

Maurisset enleva sa veste et couvrit ses épaules. Je n'ai pas le choix, pensa-t-il, personne n'acceptera de porter l'enveloppe sans vérifier son contenu et pour moi le risque de me montrer est trop grand. Puis il se rappela dans les moindres détails son entrevue avec Lutinod. Le vieux professeur de littérature, le seul être qu'il respectait depuis son enfance, l'avait reçu dans sa petite chambre sous les combles.

— Autrefois, mon cher, disait-il, on n'avait peut-être pas souvent d'idées brillantes, mais on savait écrire, de nos jours par contre ce ne sont pas les idées qui manquent, mais elles sont trop extrêmes pour sonner juste et on les présente [195] sous une forme telle que ça devient innommable. Cette personne n'a aucune notion des temps de verbes ; elle confond tout ; c'est à désespérer du genre humain. Prends Mauriac, par exemple, ce n'est pas que...

Impatient, Serge osa l'interrompre et il lui demanda avec une agressivité mal contenue : vous pensez que les éditeurs refuseront de publier ?

— Mais bien sûr, mon petit, aucun homme sensé n'oserait présenter un travail aussi mal fichu au public. A moins...

— À moins que quoi ?

— Je reconnais que j'y ai trouvé des accents de vérité qui surprennent et qui ne trompent que rarement. S'il s'agit donc réellement de la confession d'un bandit condamné à mort et si ce bandit parvient à se présenter lui-même, une certaine valeur de scandale peut, je l'avoue, jouer en faveur du manuscrit...

Serge se passa la main sur le front et regarda Paule.

“Tu es content de tenir à ta merci la femme d’Henri Jodoin, murmura une voix intérieure. Henri, le premier de classe, notaire respectable et respecté qui sera un jour quelqu'un tandis que toi...”

Je n'ai pas le choix, pensait Serge.

La lumière bleuâtre jetait des ombres et les objets les plus simples devenaient irréels. Je dois sauver cet homme. C'est mon devoir... Je dois lui donner une dernière chance... Chance... chance... chantaient les essieux du wagon.

[196]

Le contrôleur ouvrit la porte et Serge montra les deux billets, puis appuya sa tête sur les coussins.

Pourvu que Villiard ne change pas d'avis à la dernière minute, songeait-il. Il lui sembla entendre à nouveau la voix de l'éditeur, calme, posée et légèrement ironique.

— Votre homme est condamné, cher ami, ce n'est pas un livre qui lui évitera la corde. À moins... À moins que ne survienne un événement sensationnel...

— Une évasion, par exemple, murmura Serge.

— Oui, peut-être. Remarquez, je ne suggère rien, je vous donne uniquement un avis personnel, qui, j'espère, restera entre nous. Et l'éditeur ajouta en riant : Ceci dit, vous savez mieux que moi qu'on ne s'évade plus de nos jours d'une bonne, solide prison française.

— En somme si la presse en parle, si l'opinion publique manifeste un intérêt particulier pour Jean Fernot, vous accepteriez de publier sur le champ ?

— C'est plus que probable.

— J'ai besoin d'une certitude, monsieur, protesta Serge.

— Disons que je vous donne ma parole. Ça vous suffit ?

— Vous ne pensez pas qu'il serait plus équitable...

L'éditeur ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase.

— Je vous affirme encore une fois que les gens sont méfiants. Il faut démontrer qu'il s'agit d'une histoire véridique, [197] d'un cri du cœur, si vous préférez le langage à la mode. Comprenez-moi bien, n'importe qui peut écrire une confession touchante pour se disculper, mais quand un condamné à mort accepte de purger sa peine après avoir eu la chance d'échapper purement et simplement à la justice, c'est une toute autre affaire.

— Il tiendra parole, pensa Serge. Même s'il a promis à la légère en considérant que la chose était irréalisable, une fois placé devant le fait accompli, il ne reculera pas.

Une lumière rouge se refléta dans la vitre...

À Roubaix, Henri marchait de long en large s'efforçant de ne pas faire trop de bruit. Des papiers gisaient épars sur son bureau ; un crayon traînait sur la chaise. Henri le rangea et se contraignit à mettre un peu d'ordre. L'horloge sonna minuit.

Si madame Robidou me retire ses affaires, je vais me trouver dans une situation plutôt moche, pensait-il. Pourvu que Paule ne se rende pas compte à quel point l'étude va mal.

Il regarda sa photographie et se sentit soulagé à l'idée que sa femme savait lui faire confiance.

Je fermerai le bureau et je quitterai cette ville, voilà tout ! Inutile de se cogner la tête contre les murs. Ils veulent me démontrer qu'ils ont des droits sur ma vie privée... Eh bien, ils ne m'auront pas ! La femme d'un notaire est libre de ses actes tout autant que la femme d'un maçon. Je le prouverai au besoin. Tant pis pour ceux qui n'aiment pas ma manière d'être.

[198]

Il prit une feuille propre et commença à aligner des chiffres. Son crédit était bon et même s'il ne gagnait plus rien il serait en mesure de compter sur des économies assez substantielles. Paule m'en voudra de ne lui avoir rien dit, réfléchissait Henri, pourtant je ne peux pas lui raconter mes combines avec Larose. Elle s'imaginerait tout de suite que je suis incapable de réussir par moi-même. Elle est si naïve !

Il devint furieux en se rappelant Ghislaine. Pourvu qu'elle n'embarque pas Paule dans des complications, soupira-t-il. Ralph toussa dans la chambre voisine. Henri reconnaissait tout de suite le bruit particulier que chacun de ses enfants faisait dans son sommeil. Il se leva et passa doucement dans le corridor. Le garçon dormait sur le dos ; la couverture avait glissé à terre et il la replaça avec soin.

Le vide de sa chambre lui fut désagréable. Les femmes sont folles ! Ghislaine a dû tenter de se suicider. Henri se reprocha de ne pas être en ce moment à côté de Paule qui roulait sur la route de Paris. Avec qui est-elle partie ? se demandait-il. Il aurait volontiers appelé Boussicot mais n'osa pas. L'inquiétude l'empêchait de trouver le sommeil. Il

prit un livre et feuilleta quelques pages sans rien comprendre aux phrases qui se pressaient sous ses yeux. Il faut que je dorme, demain j'ai une dure journée. "Compte les moutons. Ça aide !" disait autrefois sa mère. Comme il serait bon de lui demander conseil ! Je suis trop vieux pour me cacher dans ses jupes, se rabroua-t-il, et il éteignit la lumière.

Un camion passa dans la rue et fit trembler les vitres.

Henri pensait à Paule telle qu'il l'avait vue la première [199] fois dans toute la splendeur de sa jeunesse à elle et de son amour à lui. Car il l'avait aimée tout de suite. Elle paraissait sans défense et il avait pris son bras d'un geste protecteur pour l'aider à ne pas trébucher sur le pavé inégal. "Tu la couves trop cette jeune fille ; ce n'est pas une pauvre créature perdue, mais une personne intelligente et capable de se tenir debout", objectait sa mère. Non ! Paule n'avait que les apparences d'une femme sûre d'elle-même ; au fond elle n'était qu'une éternelle enfant qui s'adaptait mal à la vie, et à la réalité des choses.

Elle est heureuse depuis qu'elle travaille, s'attendrissait Henri. "Tu auras des ennuis et tu regretteras d'avoir accepté une situation aussi incongrue, prétendait sa mère. Nous vivons dans une petite ville de province où tout le monde se connaît, où chacun épie et juge l'autre. Tu es jeune, tu n'as pas les reins assez solides et ta renommée dépend de la confiance que tu inspires à tes clients. Dans deux ou trois ans peut-être, ça ne sera plus la même chose, mais pour le moment Paule devrait se tenir tranquille !"

Non, non et non ! protestait Henri complètement éveillé. Je veux partir dans un pays où l'on soit vraiment libre. Au Canada, je n'aurai pas besoin de ménager la susceptibilité des imbéciles influents. Je deviendrai un autre homme et je cesserai d'être obligé de cacher à Paule la bassesse forcée de certains de mes actes.

"Fuir n'est pas une solution. Il faut savoir s'imposer", disait Serge. Les classes et les castes sont ce qu'elles sont et existent partout sous des aspects et des dénominations diverses qui cachent cependant des réalités semblables. Je suis prêt à assumer le risque, conclut Henri et pour éviter [200] de reconsidérer encore une fois sa décision, il se mit à penser à Maurisset, son ancien camarade de classe. Un matin ils avaient décidé de signer de leur sang le pacte d'amitié. L'entaille avait été à ce point profonde qu'Henri avait eu très mal au doigt pendant

plusieurs jours. Plus tard la félonie de Serge les avait séparés. Tout avait commencé par des emprunts et les pénibles visites d'un ami aux abois qui manquait chroniquement d'argent. Henri avait donné autant qu'il avait pu ; finalement il s'était fâché et avait refusé de continuer. L'autre lui en avait voulu et négligeait même de le saluer tout en racontant sur son compte des histoires invraisemblables. N'empêche que chaque fois qu'Henri croisait Serge dans la rue, ou que quelqu'un prononçait son nom en sa présence, il se sentait coupable d'une faute qu'il n'avait pas commise. Pourtant j'ai tout fait pour l'amener à voir les choses en face et cesser de chercher midi à quatorze heures, se répétait Henri avec une pointe de regret.

La nuit devenait grise dehors et la lumière du jour perçait l'ombre.

Paule doit maintenant être à Paris, pensa Henri et l'image de Maurisset se fondit dans un sommeil peuplé de cauchemars qui lui laissa au réveil la bouche pâteuse et une vague sensation de catastrophe.

À Paris, le train de Lille entrait en gare. Paule ouvrit les yeux et regarda par la fenêtre.

— Nous sommes arrivés, dit Serge.

Immédiatement elle reprit pied dans la réalité et eut peur. Il l'entraîna dans un petit bistrot et commanda des [201] cafés crème avec des croissants. Paule alla se laver les mains et vit dans le miroir un visage qui lui parut parfaitement étranger. Dédoublement de personnalité, pensa-t-elle. Bêtise ! Je suis fatiguée voilà tout ! Le café chaud lui rendit un peu de son assurance.

— Vous ne risquez rien, disait Serge, comme s'il voulait se rassurer lui-même. Après tout, remettre un manuscrit à un prisonnier n'est pas un délit grave.

— Etes-vous sûr que Fernot n'a pas inventé une histoire pour maquiller son crime, demanda Paule ?

— Absolument sûr, rétorqua avec conviction Maurisset. J'ai lu la copie de son roman, j'ai interrogé, à maintes reprises, sa fiancée, Jeanne Repentigny, j'ai vérifié certains renseignements, et je vous affirme qu'il écrit la stricte vérité.

— Comment est-elle, sa fiancée ?

— Honnête, gentille, laide et vieille fille jusqu'au bout des ongles.

— C'était ça votre cliente qui ne vous inspirait pas confiance ?

— Voyons Paule, la cliente n'était qu'un prétexte pour vous faire venir dans mon bureau. Je ne pouvais pas vous débiter toute l'affaire en plein jour dans un endroit où on risquait de nous entendre.

— Vous aviez surtout voulu éviter de me laisser le temps de réfléchir.

[202]

— Votre perspicacité, très chère, vous fait honneur, plaisanta Maurisset, mais son visage trahissait l'angoisse. Je peux même vous dire que la dite demoiselle travaille pour moi depuis deux ans, c'est ma secrétaire.

— De mieux en mieux !

— Je refuse de condamner Jeanne Repentigny et de douter de sa sincérité. De toute évidence elle ne sait rien de plus que ce qu'elle m'a dit.

Les aiguilles de la montre se déplaçaient avec une lenteur désespérante. La machine à café brillait de toute sa surface et un garçon essuyait le zinc avec son torchon sale en les observant du coin de l'œil.

La sciure jaune traînait par terre ; les croissants avaient un drôle de goût et Paule essayait de ne plus penser. Serge déplia un journal et lui passa distraitement la Semaine de Paris qu'il avait achetée au kiosque de la gare. Elle regarda la liste des spectacles et songea à cette autre Paule qui parcourait les rues de la capitale ne sachant profiter de ses vacances. Et si je téléphonais à Guy ?

Serge semblait ne pas faire attention à elle mais lorsque Paule fit mine de se lever il retint sa main dans la sienne.

— Vous me promettez de ne téléphoner à personne ? dit-il à voix basse. C'est autant dans notre intérêt que dans celui de Fernot.

Son ton était menaçant, il se rapprocha et son souffle effleura le visage de Paule qui se recula tout au fond de la banquette.

[203]

— Écoutez, mon petit, poursuivit-il, il est inutile de vous torturer. Vous ne pouvez absolument rien faire. J'ai essayé de vous laisser l'illusion que votre volonté comptait pour quelque chose, mais c'était uniquement pour éviter les scènes. J'ai toujours eu horreur des larmes, des éclats de voix et des crises de nerfs. Vous êtes à ma merci et je vous surveille. Ne pensez à rien, il ne reste d'ailleurs qu'une demi-heure à attendre. Ce soir vous serez de nouveau chez vous et tout sera dit, sinon oublié. Inutile de chercher à m'échapper, je suis un salaud, mais un salaud prudent. Je ne me laisserai pas faire.

Comme ça pensait Serge, elle pourra déclarer au besoin qu'elle agissait sous la contrainte. Devant un juge c'est une circonstance atténuante. Idéaliste comme elle l'est, cette petite fille déguisée en femme est capable de jouer aux héroïnes et de revendiquer sa part de responsabilités. Il est bon qu'elle me déteste.

Le profil de Paule se reflétait dans un miroir et Serge admira la pureté de sa ligne. Si seulement j'avais le droit de l'aimer, songeait-il. Il est trop tard ! Je n'ai pas le choix. Il faut que je sauve Fernot. Ce n'était pas la peine de casser des carreaux toute ma vie pour me dégonfler quand j'ai enfin l'occasion de faire quelque chose qui en vaut la peine.

Et si réellement il avait assassiné, douta un instant Serge ? Non ! Ce n'est pas possible ! Il y a des accents qui ne mentent pas. Il repensa

les arguments de la défense, les passages du manuscrit qui l'avaient particulièrement frappé et revit le visage noyé de larmes de Jeanne.

[204]

À huit heures, détendu et indifférent, il régla l'addition.

Ils arrivèrent à la Santé et Maurisset constata avec soulagement que Paule était très calme. Il lui tendit la serviette.

— Vous direz au gardien : “Je viens voir Jean Fernot”. Pas un mot de plus ! L'homme vous demandera : “C'est l'étude de maître Soudreau, avocat ?” et vous répondrez : “Oui”. Ne parlez pas avec le prisonnier. Donnez-lui l'enveloppe qui se trouve dans cette serviette et filez tout de suite. Je vous attendrai ici.

— Bon, acquiesça Paule.

Dans le corridor ses pieds refusaient de la porter. Elle avait l'impression de soulever des poids très lourds. Paule s'enregistra à la première porte que l'agent ouvrit en faisant sonner sa chaîne chargée de clefs. On lui posa la question prévue ; elle répondit à voix basse et un autre gardien se présenta presque aussitôt. “Suivez-moi !”, dit-il. Elle s'exécuta en gardant les yeux obstinément fixés par terre.

Le parloir était vide. Elle regarda les murs et respira avec dégoût l'odeur de sueur qui flottait dans la pièce mal aérée. Puis tout se passa très vite.

Elle vit dans la cage Jean Fernot, songea qu'il avait une belle tête d'intellectuel et lui tendit l'enveloppe. Le prisonnier la fixa de toute la force de ses prunelles sombres et murmura : “Merci !”...

Une telle reconnaissance, un tel cri de douleur humaine [205] étaient contenus dans ce mot que Paule ne put s'empêcher de trouver le courage de lui sourire. Henri, la maison, le risque et sa propre peur, rien ne comptait plus !

— J'ai fait mon devoir, se dit soudain Paule qui respira avec soulagement.

— Comment est-il, demanda Serge dès qu'elle eut franchi la grille ?

— Vous avez raison, dit-elle émue, cet homme n'a pas pu tuer.

— Partons, conclut presque joyeusement Maurisset.

Devant un marchand de fleurs il fit arrêter le taxi et acheta un petit bouquet.

— Prenez-les, dit Serge à Paule en lui tendant les fleurs.

Le soleil brillait dans la rue. Une voiture klaxonnait derrière eux. Le cauchemar était fini.

Je raconterai à Henri que Ghislaine est malade, pensa-t-elle et voulant rassurer Serge elle murmura :

— Je saurai me taire. Ne vous en faites pas.

Il serra sa main en silence.

Les wagons étaient bondés et ils trouvèrent à grand-peine deux places dans des compartiments différents. À la dernière minute Paule acheta quelques revues. Assise entre un vieux monsieur et une grosse dame, elle fit un effort sur elle-même pour s'intéresser au sort d'une jeune fille qui aimait un méchant patron et y parvint presque. [206] La nouvelle était bien écrite et elle pensa qu'Henri ne se trompait pas lorsqu'il disait que ce genre de littérature était un excellent opium.

En allant au wagon-restaurant, elle rencontra Serge. Debout dans l'étroit passage il regardait par la fenêtre.

— Il vaut mieux nous séparer tout de suite, dit-elle. Je prendrai le tramway pour Roubaix, c'est préférable.

— Désolé de vous laisser ainsi, mais je crois que vous avez raison.

L'intense souffrance qui se peignait sur son visage cadrait mal avec la banalité des mots.

Le trajet de Lille à Roubaix fut particulièrement pénible car Paule fut obligée de soutenir une conversation sensée avec Suzanne qui rentrait justement chez elle et l'abreuvait généreusement d'un flot ininterrompu de paroles. Selon son habitude elle demandait aussi des conseils et Paule dût se prononcer au sujet du bulletin de Norbert, du rhume d'Yves, des déboires professionnels de Pajeau et de la mauvaise conduite de l'une de ses belles-sœurs. Incapable de suivre un raisonnement, Paule répondait n'importe quoi et songeait à Henri ce qui ne l'empêcha pas d'être parfaitement désarmée en entendant sa voix dans l'écouteur.

— Ghislaine est très malade, mentit-elle finalement avec beaucoup d'aplomb. Une méningite. Nous l'avons transportée à l'hôpital. Excuse-moi je suis morte de fatigue, je me couche !

[207]

— C'est ça, disait Henri. Et il ajouta : Tu ne peux pas t'imaginer comme je suis content de te savoir de retour !

Elle plaça son petit bouquet dans un vase et s'allongea.

Le calme régnait dans la maison. Un moineau qui sur le rebord de la fenêtre picotait les miettes de pain frappa légèrement la vitre de son bec. La sirène d'une usine se mit à hurler.

Il est cinq heures. Le manuscrit se trouve maintenant entre les mains de l'éditeur, pensa Paule. Mon Dieu ! Faites que tout se passe bien. Et elle s'endormit.

[208]

[209]

FUIR. Roman.

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

“É v a s i o n sensationnelle ! Un condamné à mort s'échappe en plein jour d'un panier à salade et disparaît dans Paris”.

Le titre en gros caractère s'étendait sur la première page. Avidement Paule lut le communiqué.

“Il semble que quelqu'un ait apporté à Jean Fernot une mince lime fabriquée dans un métal spécial qu'on utilise dans l'industrie des appareils de précision. A l'aide de cet outil le prisonnier a pu scier le plancher de la voiture cellulaire, pratiquer une ouverture et se glisser sous les roues. Les experts ne parviennent pas à expliquer comment fut réalisé ce tour de force.

“Rappelons que Jean Fernot, convaincu de l'assassinat de deux personnes, a été condamné à la peine capitale et que son recours en grâce a été rejeté. Les autorités de la Santé affirment que, depuis plusieurs jours, Fernot n'a vu [210] se laisser aller doucement, de suivre jusqu'au bout sa destinée, de se soumettre sans réagir. Dans neuf jours on viendra me chercher, pensa Fernot. L'aumônier mettra sa main sur ma tête, je marcherai le long du corridor jusqu'à la porte de la cour intérieure, je monterai deux marches et j'entendrai un petit bruit insi-

gnifiant. La comédie sera terminée. Fernot se rappela avoir lu que la mort qui l'attendait n'était pas douloureuse.

Un garçon courait sur le côté opposé de la rue et Fernot crut reconnaître le petit minois triste d'André, mais aussitôt il constata avec soulagement sa méprise.

— Tu me promets de revenir me chercher, lui avait dit l'enfant lors de sa dernière visite à l'orphelinat.

Il portait l'uniforme gris. Le même que Fernot détesta tout au long de son enfance.

— Je n'ai rien à te donner, André, rien...

— Reviens, papa...

Il l'aurait volontiers battu pour effacer la supplication muette de son regard, mais il n'en eut pas le courage car il comprenait trop bien sa solitude, et c'est ainsi qu'il se laissa attendrir, non pas par André, mais par l'image floue de celui qu'il avait été lui-même autrefois.

— Je te sortirai d'ici, avait-il dit à regret en le quittant.

Les muscles jouèrent sous la peau. Fernot était prêt à se défendre !

[211]

— Je vais indiquer le chemin au chauffeur. Il peut très bien se passer de ma présence, dit le gardien. Le trajet n'est pas long et “monsieur” ne risque pas de s'ennuyer.

Un éclair passa devant le visage de Fernot ; la lumière se reflétait dans le rétroviseur de la voiture.

— Monte !

Le rituel coup dans le dos accompagna l'ordre.

Les menottes ! Pourvu qu'il n'oublie pas de libérer mes mains ! pensait Fernot. Il s'assit sur le banc étroit et, tandis que son collègue parlait avec le chauffeur, le plus âgé des policiers se pencha tout près. Le fer grinça.

— Ne bouge pas avant que je frappe trois fois dans la cloison, murmura l'homme.

— As-tu reçu l'argent ?

— T'inquiète pas ! Tout est réglé. Je ne suis pas un philanthrope !

Sous la veste de toile, sur sa poitrine nue, Fernot sentit le contact froid de la lime.

— Tu viens ? appela le chauffeur.

— Un instant ! J'arrive ! dit le gardien en poussant du pied le sac de Fernot qui roula avec un bruit mat sous la banquette. Espèce de... jura-t-il pour donner le change et il descendit.

La porte se referma et, coupé soudain du monde extérieur, le prisonnier essaya de s'adapter à la demi-obscurité de la voiture cellulaire. Doucement, il posa les menottes [212] à côté de lui, se laissa glisser sur les genoux et ses doigts cherchèrent la planche qui devait être sciée en deux endroits, mais il ne trouva que le bois lisse. La sueur lui coulait dans le dos et il sentait distinctement les battements de son cœur et les pulsations de son sang dans les veines du front. Son ongle accrocha une aspérité. Comme un aveugle il tâta à droite et à gauche. C'était bien ça ! L'incision était faite ! Alors Fernot sortit la lime et appuya.

Pourvu que le fer ne casse pas, pensa-t-il, et il commença à travailler en serrant les dents. La lumière jouait sous ses mains. Il se déplaça légèrement et continua à l'autre bout. Un éclat de bois s'enfonça dans sa peau. La voiture sautait sur le pavé inégal et il se cogna la tête contre le banc, mais malgré la douleur il parvint à ne pas lâcher l'outil. Il souleva la planche. Une bande de la chaussée se dessina sous ses yeux, et la rage monta en lui semblable à une bouffée de chaleur. Plus vite, se disait Fernot. Plus vite ! — La lime coupait merveilleusement bien. — Je dois enlever quatre planches. Ça suffira pour passer.

— Tu crois que le gars est innocent ? demandait le chauffeur.

Probable ! répondit flegmatiquement le gardien.

Ça me fait quelque chose de penser qu'il va mourir. Je suis nouveau dans le métier.

— T'en verras d'autres !

— C'est mon premier.

— Ton premier, c'est facile à dire, tu le transportes en somme comme un colis postal.

[213]

— Quand même !

— Il ne faut pas raisonner. Monsieur le juge ne se trompe pas et les jurés non plus.

— Parfois, ça arrive !

— Rarement ! Et de toute façon il a eu un défenseur. C'est sa responsabilité, pas la nôtre ! Ralentis un peu ; il y a beaucoup de circulation et on n'est pas pressé. J'ai l'estomac à l'envers !

— Espèce de délicat !

— Chacun ses manies. Moi je n'aime pas voyager dans les paniers à salade.

— Tu ne crois pas que je ferais mieux d'arrêter et de te faire monter à l'intérieur ?

— On changera avant d'arriver.

— J'ai l'impression qu'il bouge ?

— Tu entends des voix ? Comment veux-tu qu'il fasse des bêtises avec ses menottes ?

— Curieux quand même, ce bruit ?

— Quel bruit ?

— Ecoute...

— Il tousse. Voilà tout !

Fernot retenait son souffle et déplaçait délicatement la troisième planche tout en calculant mentalement les distances.

[214]

— Ce type doit pourtant avoir une famille, disait le chauffeur.

— D'après ce qu'on m'a raconté, personne n'est venu le voir en dehors de son avocat.

— Fernot qu'il s'appelle.

— Oui, Jean de son prénom.

— On l'accuse de quoi exactement ?

— Du meurtre de deux vieux et d'autres plaisanteries du genre.

— Est-il marié ?

— Je ne tiens pas les registres de l'état civil, mais il n'a pas l'air à ça.

— C'est une bonne chose. J'ai toujours pitié des gosses. Ça doit pas être facile pour eux de porter le nom d'un gars qui a envoyé quelqu'un dans l'autre monde Dis donc, j'y pense ! Où est ton copain ?

— Te frappe pas ! On le ramassera en route

— Ce n'est pas régulier ?

— Il avait une rage de dent et je l'ai envoyé a la pharmacie.

— Et si ça se savait ?

— Ça ne se saura pas. Je tiens à garder ma place et toi aussi je suppose !

— Où qu'il nous attend ?

[215]

— Un peu plus loin. Je te montrerai.

— Je n'ai pas le droit de m'arrêter.

— Tu ralentiras et j'ouvrirai la portière. Il sait sauter ! Ce n'est pas un enfant de chœur !

Fernot enleva la quatrième planche. La lime lui brûlait la paume mais il n'y fit pas attention. Couché de tout son long par terre, il ouvrit le sac et sortit l'enveloppe brune qu'il plaça sous sa veste, bien retenue par le bord du pantalon qui le serrait légèrement à la taille. Puis il passa la tête dans l'ouverture et la poussière l'aveugla. Ses épaules étaient coincées et il essaya de les ramener vers le centre, de se faire plus étroit. Le sang lui montait à la tête et des étoiles rouges dansaient devant ses yeux. Le bruit des roues l'abasourdissait.

Pourvu qu'un passant ne remarque pas quelque chose, songea Fernot ! Mais il pensa qu'on ne regarde que rarement l'étroit espace entre la voiture et la chaussée et se tranquillisa. Il risquait un évanouissement.

Le signal du gardien ne venait toujours pas. Soudain il entendit un bruit particulier et conclut qu'il s'agissait des trois coups prévus. De toutes ses forces il appuya ses pieds sur le banc et se projeta en avant. Le bois ne céda pas. Ses épaules restèrent prises comme dans un étau.

Il recommença, à demi inconscient, et se libéra enfin !

Sa poitrine s'appuya sur le tuyau qui se trouvait sous la voiture cellulaire et ses ongles s'agrippèrent au bord [216] extérieur du panier à salade... Le tissu de son pantalon craqua en arrière. Dans un éclair il vit la tôle noire d'une auto qui passait à côté, puis d'une autre.

Son front saignait et des gouttelettes chaudes arrivaient jusqu'à sa bouche. Il tomba sur le ventre, sentit une douleur atroce, se ramassa et, plié en deux, se mit à courir. Un bruit infernal l'entourait. Quelqu'un criait, l'agent sifflait et on tirait à intervalles réguliers dans sa direction. Il renversa une femme sur son passage.

— D'abord à gauche, ensuite à droite, pensa Fernot aveuglé par le sang. Je suis libre ! Je suis libre ! chantait une voix et il eut envie de se jeter dans une porte cochère et de se tapir dans l'ombre de l'escalier.

L'éditeur veut que je me livre à la police. Je retournerai en prison. Tout recommencera. Il serait si simple, pourtant, de continuer à fuir et de se cacher chez Jeanne.

Tu veux sauver ta vie, pour végéter comme un rat dans son trou ou pour échapper à ton destin et recommencer tout à neuf ? se demanda Fernot.

Il essuya ses yeux et vit qu'une large tache rouge marquait sa manche. Fernot se rendit compte, au même moment, que des gens effrayés s'écartaient devant lui. Il tourna le coin, se précipita dans une maison, se retrouva dans la cour intérieure, grimpa sur le toit, redescendit des marches de fer et ralentit sa course à bout de souffle.

S'il ne s'était pas trompé, le bureau de l'éditeur ne devait plus être très loin. Il ne lui restait qu'une rue à franchir. Guidé par l'instinct, il se dirigea vers la sortie de service. [217] Le concierge n'était pas dans sa loge. Fernot sortit dans la rue et marcha tout près des murs. Il n'y avait pas de passants et il respira plus librement l'air frais. Enfin, il vit la plaque dorée et entra.

Une jeune fille le regarda, affolée.

— Je veux voir monsieur Villiard, dit-il.

— Je crois, bégaya la demoiselle, je crois qu'il est occupé.

Sans savoir pourquoi Fernot se mit à rire. Il avait tellement rêvé à cet instant, obsédé par la crainte, que la petite phrase de l'employée lui paraissait être une blague énorme, incroyable et stupide.

Il l'écarta de son chemin, poussa du pied la porte vitrée et vit un homme assis derrière une grande table de travail.

— Je m'appelle Jean Fernot. Etes-vous l'éditeur Villiard ?

— C'est bien moi, répondit l'homme en relevant la tête.

Fernot lui tendit l'enveloppe brune et s'appuya contre le chambranle de la porte. Il était tout à fait calme, à présent. C'était fini. Il avait réussi. Alors il pensa avec une gratitude toute neuve à l'avocat de province qui avait accepté d'aider Jeanne, à l'obscur trafiquant de devises qui avait soudoyé les gardiens et à la clémence de sa propre destinée qui lui offrait un répit.

[218]

— J'irai te chercher, André. Je te prendrai par la main et je t'emènerai dans une pièce bien propre. Tu vivras à côté de moi et je ferai ce qu'il faut pour t'épargner. Nous partirons loin où personne ne nous connaîtra et je travaillerai comme tout le monde pour que tu n'aies pas à subir ce que j'ai subi.

Quelle blague ! Je deviens gâteux, se rabroua Fernot tout en poursuivant son monologue intérieur. J'ai voulu ignorer la justice des hommes, je m'en suis moqué toute ma vie et maintenant qu'on m'a condamné pour un meurtre commis par un autre, je décide de la respecter ! Je suis prêt à devenir doux comme un mouton et à rentrer dans les rangs. Ils m'ont rejeté, ils m'ont empêché de grandir comme eux et je rêve de les retrouver, de leur demander pardon, de me conformer à leurs principes et de mendier le droit à une existence misérable que j'exècre depuis toujours.

Villiard alluma une cigarette et tendit le paquet à Fernot.

— Vous pouvez être tranquille, dit-il, ce manuscrit sera publié par mes soins. Quand l'avez-vous écrit ?

— Il n'y a pas longtemps.

Intrigué, Villiard demanda :

— Au fond, quel est votre degré d'instruction ?

— Celui qu'offrent généreusement les orphelinats et les maisons de redressement, répondit ironiquement Fernot.

[219]

Il songea au vieux Charles, compagnon fidèle d'une détention déjà ancienne, qui s'acharna pendant des mois à lui apprendre à écrire. Charles avait disparu depuis, sans laisser de traces, après avoir traîné longtemps sous les ponts son morne ennui d'ivrogne. Fernot regretta soudain de ne pas pouvoir lui dire merci.

— Vous auriez dû venir me trouver plus tôt. Je suppose que ce n'est pas votre premier travail, disait l'éditeur tout en l'observant comme une bête curieuse.

Quel crétin ! pensait Fernot. Il s'imagine qu'après une confession de ce genre, bien fixée sur le papier, bien spontanée et sincère, ces messieurs de la P.J. se seraient contentés de me donner leur bénédiction au lieu de me boucler, comme il se doit, pour quelques années à venir. La description du vol de la banque, notamment, dont les responsables ne furent jamais découverts, les auraient sûrement édifiés.

Il contempla Villiard avec mépris.

Tous les mêmes, ces gens bien, faux, lâches et polis à en avoir la nausée.

— M'autorisez-vous à corriger certains passages, demanda l'éditeur ?

— Oui, répondit Fernot, mais vous n'en aurez pas le temps ! La police va probablement essayer de saisir le manuscrit et d'en empêcher la publication. Il faut que je téléphone tout de suite. Si on me retrouve, l'affaire se compliquera inutilement.

— Quelle étrange vie que la vôtre ! dit Villiard.

[220]

Fernot ne l'écoutait pas. Il composait avec soin le numéro de la P.J.

L'officier le laissa parler, demanda le nom de la rue, où il devait aller le chercher et, sans étonnement aucun, sans poser de questions, annonça qu'il arriverait incessamment pour se raviser aussitôt et ajouter que s'il s'agissait d'une blague, le farceur la payerait cher.

Villiard prit alors quelques billets de mille francs dans sa poche et les offrit timidement.

— Prenez, dit-il, ce n'est qu'un acompte.

Fernot lui tourna le dos et ouvrit la porte. Pour la première fois de sa vie il s'offrit le luxe de refuser de l'argent.

[221]

FUIR. Roman.

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

Il vit l'espace libre, inondé de soleil, que le haut mur ne délimitait plus par son ombre et il eut la sensation de la délivrance. La rue était enfin devant lui avec ses magasins, ses maisons grises et ses passants indifférents. Il voulut porter la main à son front, mais la pression des menottes lui fit mal. Des curieux, rares à cette heure matinale, le regardaient et il les détesta pour l'intérêt qu'ils portaient à sa personne avec un sadisme inconscient.

— Ils observeraient tout aussi attentivement un chien écrasé ou un accident de la voie publique sans songer pour autant à lui porter secours, se dit Fernot.

Quelques pas seulement le séparaient du panier à salade et un frisson parcourut son corps. Les deux gardiens qui l'accompagnaient manifestaient une indifférence totale et Fernot se demanda si l'homme qui devait l'aider existait réellement. Il était las et désira presque que rien n'arrive, qu'il ne soit plus forcé de se débattre. Ce serait si bon de [222] personne en dehors de son défenseur. Qui a fourni la fameuse

lime ? “Voilà la question qui se pose et que la brigade criminelle parviendra certainement à résoudre dans un proche avenir.”

Paule oublia toute prudence, mit le journal au panier et se précipita dans l'antichambre.

— Vous sortez ? demanda Christiane surprise.

— Je reviens dans un instant.

Serge était seul dans son bureau.

— Avez-vous lu les journaux ? proféra-t-elle dans un souffle.

— Oui, répondit Serge qui avait un drôle d'air.

— La lime se trouvait dans l'enveloppe et vous le saviez, siffla Paule.

— Non, je ne le savais pas ! Jeanne Repentigny m'avait remis deux manuscrits dont l'un était cacheté et que vous avez reçu tel quel. D'ailleurs qui vous dit que Fernot ne s'était pas procuré cet instrument par l'entremise d'un gardien qu'il serait parvenu à soudoyer ?

— Pauvre innocent, murmura Paule. J'aimerais bien la rencontrer cette trop rusée personne et lui présenter mes félicitations. Rouler deux avocats, c'est une performance.

— Il vaut mieux qu'elle ne se doute pas que vous existez. Je ferai tout pour que vous puissiez rester en dehors de cette affaire.

[223]

— Vous n'aurez pas l'occasion de faire preuve d'un esprit aussi chevaleresque, ironisa Paule. Votre nom ne sera pas dévoilé, j'en suis sûre. Personne ne songera à accuser le minable monsieur Serge de Roubaix.

— Personne en dehors de la fiancée de Fernot qui me connaît. Elle était ma secrétaire après tout.

— Où est-elle ?

— Je suppose qu'elle est partie, son téléphone ne répond pas depuis deux jours.

— Vous l'aimez ? demanda Paule doucement. Et elle ressentit une étrange pointe de jalousie.

— C'est l'unique être humain qui ait jamais eu vraiment besoin de moi.

— Qu'avez-vous décidé ?

— Attendre.

— Joli programme

— En avez-vous un autre à me proposer ?

— Non.

— Alors ? Retournez au plus vite dans votre bureau, il ne faut pas qu'on puisse se douter de votre présence ici. Paule, jurez-moi que, quoi qu'il advienne, vous n'irez pas vous constituer prisonnière ?

C'est alors seulement qu'elle se rendit vraiment compte de la gravité de la situation et cessa soudain d'avoir peur. Les jeux étaient faits.

[224]

— Je ne suis pas une héroïne de roman et je penserai tout d'abord à ma famille. Libre à vous de payer la note.

— Je ne demande rien d'autre. Personnellement je ne risque pas grand'chose. Au plus quelques années de travaux forcés. Ça me changera ! essaya de plaisanter Serge sans pouvoir réprimer un rictus amer qui chiffonna son visage.

— Vous n'avez pas honte

— De quoi ?

— D'avoir arrangé l'évasion d'un assassin ?

— Fernot n'a pas tué. J'ai lu son manuscrit page par page, chapitre par chapitre, lentement, attentivement. Comprenez-moi, Paule, cet homme est incapable de commettre un meurtre.

— Facile à dire ! Mais sincèrement, pensez-vous qu'une pauvre victime de l'erreur judiciaire manigancerait aussi intelligemment sa propre évasion ? Les innocents sont par définition incapables de se défendre. Or votre bonhomme se défend pas mal du tout ! Franchement je ne peux pas imaginer un enfant de cœur qui saurait utiliser avec un art aussi consommé des instruments de précision, sans parler du reste.

— Toujours la fameuse féminité qui prend le dessus. Vous êtes toutes les mêmes ! On a l'impression que l'exagération représente un élément indispensable à votre bonheur. Je ne défends pas Fernot en prétendant qu'il est vierge, qu'il n'a pas volé et que son passé est jalonné de bonnes actions. C'est un homme qui a refusé à sa façon [225] de suivre les bons principes qui le menaient — il faut le préciser tout de suite — vers l'avenir brillant réservé aux pupilles de l'Assistance. En cherchant à trouver mieux il a fait fausse route. Je veux bien. Mais osez affirmer que les jurés auraient condamné un fils de famille tout aussi facilement que Fernot ?

Serge baissa la tête et son ton, chargé d'une tristesse subite, se fit presque suppliant.

— Paule, dit-il, j'ai besoin de croire que cet homme est innocent. Ne manquez pas à ce point de la plus élémentaire charité.

— Pourquoi aurais-je de nobles sentiments à votre égard, ironisa Paule ?

Mais elle eut pitié de lui et ajouta bêtement : que Fernot soit innocent ou non, nous avons fait une chose terrible !

— Pas nous ! Moi, protesta Serge. Mettez-vous bien dans le crâne que votre petite escapade à Paris n'était qu'un rêve. Vous n'avez jamais entendu parler de l'affaire Fernot. Jamais ! Paule. Jurez-le-moi !

— Idiot ! dit simplement Paule. Le gardien se mettra tôt ou tard à table. Vous n'êtes pas une femme que je sache ? Et c'est bel et bien une femme qui a apporté le manuscrit à Fernot.

Au moment où Paule traversait le corridor Maurisset tournait la clef dans la serrure. Le patron rentrait du Palais.

[226]

— Rien ne paraît plus invraisemblable que certains faits divers, dit-il. Avez-vous lu l'histoire de l'évasion de ce Jean Fernot ? Tout à fait incroyable !

— Oui, répondit Paule d'un air absent désirant de toutes ses forces qu'il change de sujet.

Mais Maurisset qui n'avait visiblement pas envie de se remettre au travail cherchait un interlocuteur. Sans enlever son manteau il s'assit à la table de Paule, étala une feuille de papier et commença à tracer une multitude de lignes.

— Ici le tuyau d'évacuation des gaz ; ici l'arbre de transmission, énumérait-il lentement. Par où ce bougre s'est-il glissé ?... Un pli se creusa sur son front, puis il annonça triomphalement : bien sûr ! Je n'y avais pas pensé ! Le panier à salade est beaucoup plus long et plus large qu'une voiture ordinaire. L'homme avait donc de la place au milieu pour pratiquer une ouverture et passer entre les tuyaux. Le risque de se faire écraser la poitrine était quand même de taille ! Les jambes ont dû passer facilement, mais les épaules sûrement pas ! Sans dire qu'il avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de se faire coincer sous les roues. On précise que le gardien qui était de l'autre côté de la paroi ne pouvait pas entendre ce qui se passait à cause du bruit de la circulation. Mais j'aimerais qu'on me dise pourquoi le prisonnier était

seul à l'intérieur ? Curieux que le chauffeur ne se soit aperçu de rien. D'après moi, les communistes ont quelque chose à faire dans cette histoire. Ces gens-là sont partout et ne manquent aucune occasion de troubler l'ordre. Vous verrez que j'ai raison ! Fernot s'est évadé avec l'aide des militants [227] du parti ! annonça-t-il triomphalement. J'ai du flair !

Pour cacher sa nervosité, Paule déplaça machinalement des feuilles de procédure que Christiane avait laissées sur son bureau. Maurisset remarqua son geste et vexé se leva.

— Décidément, les détails techniques ce n'est pas votre fort ! Pourtant ils ont leur importance dans notre métier, dit-il.

La journée se traîna interminable et Paule fut heureuse de retrouver son mari qui l'attendait devant la porte de l'étude.

— Tu as mauvaise mine, constata Henri.

— J'ai reçu des tas de clients dont certains n'étaient pas commodes.

— Cette maladie de Ghislaine m'embête. Ne penses-tu pas qu'il faudrait avertir Boussicot ?

Comme il était bon ! Paule aurait voulu tout lui raconter, mais elle pensa aussitôt qu'il ne s'agissait que d'une faiblesse de sa part. Ce serait trop facile, à la fin, de lui mettre ainsi sur le dos le résultat de sa propre bêtise sous le vague prétexte d'une honnêteté qui n'avait aucune raison d'être.

— J'ai des ennuis Paule, dit Henri.

— C'est grave ?

— Assez ! Je suis forcé d'abandonner l'étude.

[228]

Interloquée Paule le regarda comme si elle le voyait pour la première fois de sa vie.

— La majorité des clients me retirent leurs affaires. Il m'est pratiquement impossible de continuer dans ces conditions car je crains de ne plus pouvoir assurer mes échéances. Le personnel, l'entretien du bureau, le loyer, tout ça coûte cher et mes revenus baissent d'une façon désastreuse. Ne t'en fais pas ! Je m'en sortirai, mais il vaut mieux que tu saches à quoi t'en tenir.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit avant, demanda Paule ?

— Je ne voulais pas t'inquiéter.

— C'est à cause de moi que tout arrive ! Les respectables citoyens de Roubaix considèrent que la femme de leur notaire n'a pas le droit de poursuivre une carrière professionnelle.

— Voyons chérie ! Tu deviens égocentrique !

Je ne peux pas démissionner maintenant, songeait Paule. Ce serait trop dangereux.

— Donne-moi deux semaines pour quitter Maurisset, et tu verras que tout s'arrangera comme par miracle, dit-elle.

— Que tu démissionnes ou non, ça ne changera rien. Je suis un piètre notaire, voilà tout ! Inutile de chercher des causes imaginaires. C'est un fait.

— Ce n'est pas vrai, Henri. Tu es formidable, doué, intelligent, honnête, et je ne veux pas que tu commences à en douter. Ça ne serait pas juste !

[229]

Il eut un pauvre sourire et lui, qui était toujours gai et paraissait invulnérable, sembla un instant s'accrocher à elle. Moment fugitif aussitôt disparu.

Arrivé à la maison, il reprit son air habituel, plaisanta avec les enfants et se roula sur le tapis de leur chambre en imitant, à la grande joie de Marc, les rugissements d'un lion.

Paule parcourut les journaux du soir et fut déçue de n'y rien trouver. On répétait que la police s'attendait à arrêter incessamment Jean Fernot et qu'on savait déjà où il se cachait. Elle oublia Henri, passa la nuit à se demander si Jeanne Repentigny dénoncerait Serge et vit avec soulagement poindre le jour.

Au petit déjeuner une lettre de Guy traînait sur le plateau et elle la fourra distraitement dans sa serviette.

— N'oublie pas d'acheter mon livre, maman, disait Michel.

— Quel livre ?

— Mais voyons, maman “L'Expédition dans la lune” ! Tu sais bien !

Elle chercha un morceau de papier, tomba sur l'enveloppe adressée de la main de Guy et inscrivit la commande de son fils.

— C'est la fin du monde ! annonça Ralph. Maman ne se souvient plus de ses promesses.

Paule eut honte, déposa des baisers un peu plus tendres que d'habitude sur les joues des garçons, fit tourner Marc et rajusta le col de la chemise d'Henri.

[230]

— Ne te laisse pas obnubiler par ce que je t'ai dit hier, murmura-t-il. Nous irons au Canada, c'est un beau pays.

— Bien sûr ! répondit Paule qui, pensant que c'était son tour de lui donner du courage, voulut glisser un mot gentil.

Mais Henri était déjà dehors. Alors elle se dépêcha pour ne pas arriver en retard au bureau où elle devait trouver Maurisset assis à sa place.

— Venez tout de suite dans mon cabinet, dit-il en se levant lourdement.

Sous son presse-papier quelqu'un avait placé une feuille soigneusement pliée et collée avec du papier adhésif. Elle l'ouvrit.

“Je pars à Paris, écrivait Serge. Adieu Paule. Oubliez tout et ne vous affolez pas !”

Comme une automate, Paule déposa sa serviette et s'empressa de rejoindre le patron. Elle frappa à la porte, puis, n'entendant pas de réponse, entra. Le vieil homme lui tournait le dos. Quand il lui fit face, elle reconnut avec peine dans cet être effondré l'avocat distant et sûr de lui-même. Sans un mot il lui tendit le journal.

La photographie de Serge s'étalait en première page à côté de celle de Jean Fernot.

“Coup de théâtre dans l'affaire Fernot ! L'évadé vient de se constituer prisonnier. Il prétend qu'il désirait uniquement remettre à son éditeur un roman qu'il aurait écrit en prison. Les officiers de la P.J. ont reçu, en outre, [231] la visite d'un avocat de province venu à Paris pour faire une déclaration surprenante. Serge Maurisset a admis, entre autres, avoir apporté à Fernot une enveloppe contenant le manuscrit et la police présume que la lime devait s'y trouver également. Maître Maurisset a été arrêté sous l'inculpation de complicité dans cette affaire”.

Le journaliste terminait son article en disant qu'il était possible que la publication du manuscrit retarde l'exécution de la sentence en jetant une lumière nouvelle sur la culpabilité du présumé meurtrier.

— Mon fils, disait Maurisset ! Mon propre fils !

— Il voulait défendre un innocent, dit pensivement Paule. Ce n'est pas une telle honte, après tout !

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ! criait Maurisset. Vous ne vous rendez pas compte qu'il est indigne d'appartenir au barreau ? Son acte jette l'opprobre sur ses collègues. Il a sali notre dignité et la robe que nous portons. Paule, c'est affreux !

Il sortait de sa réserve coutumière, en pauvre homme humilié qu'il était devenu en l'espace de quelques heures, et l'appelait par son prénom.

— Comprenez-moi bien. Je ne me soucie guère de Fernot. Le fait est que mon fils a agi comme un salaud, sans se préoccuper des autres. De tous les autres qui journellement affrontent des criminels et dont la probité n'a jamais été aussi gravement mise en cause.

— Il ne savait peut-être pas ce que contenait l'enveloppe, dit Paule profondément émue.

[232]

— Vous ne connaissez pas mon fils. Il a beaucoup de défauts, mais enfin, il connaît le code ! Jamais il n'aurait osé remettre à un prisonnier un paquet sans vérifier son contenu. Je ne veux pas savoir qui l'a payé pour commettre un crime pareil ! Je ne veux pas le savoir !... répétait-il comme un disque cassé.

— Pourquoi ne pas lui laisser le bénéfice du doute ? Il a très bien pu vouloir se sacrifier pour sauver la vie de Fernot ?

— Ridicule, protesta Maurisset. Mon fils n'est pas un idéaliste. Il adore l'argent pour le simple plaisir de le dépenser à tort et à travers. Il a vendu son honneur pour quelques milliers de francs. Aucun avocat de France n'a jamais commis une félonie pareille !

Il s'approchait et s'éloignait, en marchant à petits pas, de la fenêtre jusqu'à sa chaise.

— Serge Maurisset n'est pas un salaud, dit pensivement Paule. Il est inconscient.

— Je suis bien placé pour savoir à quoi m'en tenir à son sujet !

Paule détesta son rigorisme. Elle aurait voulu raconter l'histoire dans ses moindres détails, mais pensa à Henri et se mordit les lèvres.

— À partir d'aujourd'hui vous êtes libre. Je vais au Palais présenter ma démission et je ferme l'étude.

C'est alors seulement qu'elle réalisa ce que signifiait le scandale pour cet avocat sans talent qui impressionnait ses clients à grand renfort de phrases ampoulées, vagues et [233] bourrées de jargon légal, pour cet homme pour lequel la dignité de sa profession était, en quelque sorte, l'unique raison d'être. Il avait usé sa vie à cacher sa nullité derrière un titre acquis grâce à trois années de travail universitaire et n'était jamais revenu de sa surprise d'avoir pu obtenir son diplôme. Désormais, il n'était plus rien parce que son fils avait osé enfreindre la loi qu'il vénérât et admirait par-dessus tout, comme l'unique force qui pouvait lui servir d'appui. Il perdait en paix les causes qui lui étaient confiées, multipliait les erreurs, mais, connaissant par cœur le code, jouissait de ce fait d'une bonne conscience qu'aucun remords ne devait troubler.

Paule pensa à Serge, à sa terrible solitude et dit, bien plus pour elle-même que pour Maurisset :

— Il risque des années de réclusion !

— Ça ne me regarde plus ! rétorqua le vieil avocat. Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi ?

De ses deux poings il frappait son front trop blanc.

— Je lui aurais donné de l'argent. Je me serais endetté au besoin pour éviter cette honte affreuse !

— Je vous répète, se révolta Paule, que votre fils voulait sauver un innocent.

— Des mots ! Rien que des mots ! Vous êtes donc naïve à ce point ? Et puis, comment savez-vous ce qu'il tramait ? J'espère qu'il ne vous a pas choisie pour confidente ?

Il s'approcha tout près et la regarda.

[234]

— Mon petit, ce n'est pas possible ! Il ne vous a pas éclaboussée de sa boue ? Vous ne l'auriez jamais écouté ! Je le sais. J'ai surveillé ses allées et venues, monologuait-il en retournant vers la fenêtre.

“Tais-toi, murmurait une voix intérieure ! Tais-toi donc ! Tu ne parviendras pas à l'aider, mais tu te trahiras !”

D'une main tremblante, Paule chercha une cigarette dans sa poche. Elle en tendit une autre à Maurisset. Il la prit et la roula entre ses doigts qui bougeaient nerveusement frappant dans l'air les touches d'un piano imaginaire.

— J'ai fait ce que j'ai pu, disait-il. Je me suis fâché. J'ai crié. J'ai supplié. J'ai mendié. Pas pour moi, mais pour sa mère qui l'adore. Au début, c'était les femmes, puis le parti communiste, puis encore les femmes, le jeu, la roulette, les affaires douteuses, une clientèle étrange, dénichée je ne sais où. Jamais une attention gentille ! Jamais un geste ! On se voyait à peine à l'époque de Noël et du Nouvel An, mais il tenait à avoir son bureau à côté du mien, à aller écouter mes plaidoiries pour mieux s'en moquer ensuite. Il dénigrait sa famille, son entourage, son travail... Je savais que ça finirait mal, mais je pensais qu'il lui restait une parcelle d'honneur. Je me suis trompé. Il a tout jeté par-dessus bord ! Tout !...

Un hoquet secouait le vieil homme. En vain il mettait un mouchoir sale devant sa bouche ; à intervalles réguliers l'air s'en échappait avec un bruit sec.

— Maître, dit timidement Paule. Parfois on peut excuser un acte commis dans un moment d'excitation. Votre [235] fils ne s'était pas rendu compte des conséquences. Il ne pensait qu'à l'homme qui devait être exécuté. Vous n'avez jamais eu envie d'aider un prisonnier ?

— Oui, répondit Maurisset. Ça peut arriver à n'importe qui, mais on ne bafoue pas son propre sens du devoir ! On suit une voie normale, acceptée et sanctionnée par la société. D'ailleurs, c'est à se demander s'il le connaissait seulement ce Jean Fernot ?

Son pied accrocha le bord du tapis. Il trébucha, rétablit l'équilibre et s'appuya lourdement sur son bureau. Sa pomme d'Adam bougeait, boule ronde placée dans une poche de peau qui pendait ridiculement. Il pointa son long index en direction de Paule et dit avec sa sévérité habituelle :

— Permettez-moi de vous rappeler que vous n'avez pas le droit de défendre Serge. Il est exact que vous êtes licenciée en droit, mais on sent que le métier vous manque. Je n'ai jamais voulu trop insister là-dessus sachant qu'on ne devient pas avocate du jour au lendemain et reconnaissant vos aptitudes. Défendre un homme ne veut pas dire s'apitoyer sur son sort ! Ce n'est que de la sensiblerie bonne pour les femmes. Défendre signifie : fouiller, chercher et puis plaider. Serge avait malgré tout du talent. Il pouvait devenir un très grand criminaliste. Ce qu'il a fait prouve qu'il s'en fiche ! Croyez-moi, pour lui, Jean Fernot n'était qu'un pion, qu'un prétexte pour montrer son dégoût, sa façon particulière de dénigrer les règles les plus sacrées et les principes qui régissent notre monde de gens qui ont le sens de l'honneur. Il le paiera, mais d'autres [236] également paieront à cause de lui et ça, voyez-vous, personne n'a droit de le faire !

Maurisset se redressa et rangea distraitement les papiers sur son bureau.

— Je vais au Palais, dit-il. Et son ton redevint ouaté et monocorde, comme d'habitude. Demandez aux secrétaires de vérifier les classeurs ; ceux des clients payants et ceux de l'assistance judiciaire, et annoncez-leur, je vous prie, qu'elles sont libres à partir du début du mois prochain.

— Ne préféreriez-vous pas téléphoner au bâtonnier ? proposa Paule.

Elle imagine la scène : le vieil homme en train d'expliquer qu'il se voyait forcé de démissionner parce que son fils était devenu un criminel, les sourires narquois, les remarques aigres-douces des collègues, le casier qu'il serait obligé de vider pour rentrer seul, sa toge sur le bras !

— Encore du roman à cinq sous, rétorqua Maurisset. Lorsqu'on a un fils comme le mien il faut conserver quand même le courage de regarder les gens en face, si c'est ça que vous voulez m'éviter. En ce qui vous concerne, je ne veux plus vous voir remettre les pieds ici. C'est trop dangereux ! Les mauvaises langues ne manquent pas et il est inutile d'attirer des ennuis supplémentaires à votre mari. Son étude marche plutôt mal depuis un certain temps, et je serais désolé d'aggraver indirectement les choses. Il n'a vraiment pas de chance, ce brave Jodoin !

— C'est ma faute, proféra péniblement Paule.

[237]

— Toujours un déluge de grands sentiments ! Soyez donc plus simple, madame.

Elle aurait voulu embrasser sa joue hâve, lui dire de bonnes paroles chaudes et humaines, lui demander pardon et le remercier, mais elle n'osa pas.

Très droit dans son complet noir et parfaitement maître de lui, il se tenait maintenant près de la porte.

— Au revoir ! dit-il et Paule remarqua que Maurisset recommençait à se ronger les ongles.

— Christiane et Micheline se turent quand elle entra. Aussi calmement que possible elle leur transmit les ordres du Patron.

— C'est affreux ! dit Micheline et elle éclata en sanglots.

— Je savais qu'il n'était pas honnête, affirma Christiane. Parfois je voyais les clients qu'il recevait ; c'était désagréable de frôler, même de loin, ces créatures-là !

— Mon fiancé va être terriblement déçu, geignait Micheline. Sa mère ne m'aime pas beaucoup et elle va profiter de l'occasion pour me salir à ses yeux. Elle dira qu'on n'épouse pas une jeune fille qui a travaillé dans le bureau d'un assassin.

— Où allez-vous chercher des idées pareilles, protesta Paule avec impatience. Serge Maurisset n'a assassiné personne et vous n'êtes, après tout, que la secrétaire de son père.

[238]

— Comme si ma belle-mère voulait se donner la peine de faire la distinction ! Pour elle le nom reste le même et c'est le principal. Je ne peux pas la blâmer ; ma famille à moi va se taire, mais au fond elle me jugera tout aussi mal.

— Au moins on parlera de vous dans le voisinage et vous serez l'héroïne du jour. C'est déjà quelque chose, rétorqua méchamment Paule.

Elle pensait à Serge. Si seulement je pouvais l'aider ! Si seulement je pouvais trouver un moyen de le disculper ! Aller à Paris et avouer que c'est moi qui ai livré l'enveloppe, se demandait Paule ? Elle s'arrêta un instant dans l'antichambre. Christiane consolait Micheline.

— Va ! Moi non plus je n'oserai plus me montrer à la messe. Toi, tu es fiancée. Tu te marieras ! Tandis que moi j'aurai du fil à retordre pour trouver une place.

— Pauvre patron ! renifla Micheline.

— Oh, lui ! il n'est pas à plaindre. C'est un homme riche et l'argent arrange tout.

Le téléphone sonna dans son bureau.

— J'ai lu les journaux, disait Henri. Surtout ne t'énerve pas.

— Maurisset est allé présenter sa démission.

— C'est l'unique chose qui lui restait à faire. C'est évidemment très pénible ! Quel crétin, quand même !

— Qui ? demanda Paule.

[239]

— Serge ! bien entendu.

— Il n'avait pas le choix, protesta Paule.

— Ne fais pas l'enfant ! Il aurait suffi qu'il se charge de porter le manuscrit chez l'éditeur et qu'il le fasse publier, à ses frais, au besoin. Un meurtrier-écrivain, ça ne manque jamais d'impressionner la cour.

— Je suppose qu'il y a pensé mais qu'il n'a pas réussi.

— Décidément, tu y tiens ! Moi je te dirai que j'ai bien connu Serge et qu'il agissait toujours sur des coups de tête. Ceci dit, je ne parviens pas à comprendre comment il a fait pour se débrouiller seul ! C'est un homme qui ignore le courage. Je suis persuadé qu'un autre a dû passer la lime à sa place et qu'il prend la responsabilité de la chose pour narguer ses concitoyens et surtout son père. Il le déteste depuis sa plus tendre enfance !

— Tu es injuste et sévère ! Il risque des années de réclusion.

— On ne sait jamais ! Au pire, il écopera des travaux forcés, au mieux, un coup de théâtre peut encore se produire. En tout cas son père est un homme fini qui ne se relèvera pas. Si c'est ça que Serge désirait, j'admets qu'il a eu sa vengeance.

— Pourquoi ne pas considérer qu'il avait surmonté sa prétendue lâcheté pour sauver la vie de Jean Fernot ? s'énervait Paule.

— Tu raisones en femme, dit Henri. Serge ne pèche pas par excès de commisération envers ses semblables, et comme redresseur de torts j'ai déjà vu mieux ! Rentre [240] directement à la maison et ne réponds à personne. Sûrement tu recevras des appels de tes charmantes amies et ce n'est jamais agréable. A tout à l'heure !

Il n'y avait donc pas un être au monde qui serait capable d'admettre que Serge était autre chose qu'un sale petit individu !

Paule haïssait Maurisset, Christiane, Micheline, et même Henri, pour cette facilité avec laquelle ils le jugeaient tous. Prendre le train, aller le rejoindre, le défendre, pensait-elle. Tu n'as pas le droit de compromettre le nom que tu portes et qui ne t'appartient pas, se répétait Paule en vérifiant la liste des affaires courantes.

Dès lors elle vécut dans l'attente des nouvelles, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, à demi inconsciente par moments, et incapable de prendre une décision. Elle ne sortait plus et à longueur de journée lisait et relisait les journaux en espérant trouver une indication, un détail oublié ou passé inaperçu.

Tout d'abord l'histoire de Fernot fut largement commentée. Un journaliste de "France-Soir" écrivit un long article pour dénoncer la déchéance de la profession d'avocat en France et "l'Humanité" titra en première page : "Les bourgeois se solidarisent avec les criminels !" Suivait la description de la misère des jeunes avocats qui ne parviennent pas à gagner leur vie et une biographie de Serge Maurisset qui, tout en végétant aux crochets de son père n'hésitait pas à oublier l'honnêteté professionnelle pour quelques milliers de francs. Les au-

tres quotidiens se contentèrent de rapporter que Serge Maurisset, attendait en prison son procès et que Fernot avait obtenu la révision [241] de son jugement. Villiard, un des éditeurs les plus connus de Paris, annonça la publication prochaine du livre du présumé assassin ; et ce fut tout.

Henri mettait la léthargie de Paule sur le compte d'une dépression nerveuse. Il l'obligea à consulter un médecin et s'acharnait à lui faire avaler régulièrement des toniques de toutes sortes. Elle se gardait bien de le détromper, prenait docilement n'importe quoi en sa présence et s'offrait, de temps en temps, le luxe d'une évasion en absorbant de fortes doses de somnifères. Car Paule avait perdu la faculté de dormir et passait de longues nuits blanches, allongée sur son lit, les yeux fixés sur les ombres plus claires qui dansaient une sarabande au plafond.

Les affaires d'Henri ne s'arrangeaient pas ; il fut obligé de fermer son étude et il était de plus en plus question de quitter Roubaix.

Un silence ouaté enveloppait la maison. Le téléphone ne sonnait que très rarement. Ils ne recevaient personne et même madame Jodoïn mère espaça ses visites se contentant d'aller chercher les enfants à la sortie de l'école. Le monde les ignorait ; mais un jour Ralph rentra avec un œil au beurre noir et refusa de raconter l'incident. Seule Marie avait su en cachette que le garçon avait bravement défendu l'honneur de sa mère que ses camarades avaient traitée "d'avocate véreuse" et de "collaboratrice d'assassins". Ralph lui demanda ensuite des explications, mais la vieille bonne se contenta de lui servir la série de vérités qui lui semblaient fondamentales et inamovibles.

— Tu dois respecter tes parents, disait-elle, le reste ne [242] te regarde pas ! Souviens-toi : ils ne peuvent jamais avoir tort.

Elle-même osait à peine aller faire son marché craignant d'entendre des remarques désobligeantes et à la maison elle évitait de rester trop souvent en présence de Paule. L'étrange fixité de son regard lui faisait peur.

Paule, d'ailleurs, quittait rarement sa chambre et ne descendait que pour chercher le courrier. C'est ainsi qu'elle put cacher à Henri la lettre de Ghislaine.

“Le piano à queue se porte à merveille et les fleurs sentent bon, écrivait-elle. L'air est léger comme un souffle de printemps et il y a de la place pour toi. Viens, si tu as envie de voir un petit bonheur à cinq sous qui se promène sous mes fenêtres et sourit au soleil. N'aie pas peur. J'ai lu les journaux ! Je ne poserai pas de question et je ne serai pas encombrante. Arrive quand bon te semblera, tu me rendras service...”

C'est ça au fond une invitation vraiment sincère ! Cet effort de donner à l'autre l'impression qu'il est indispensable, pensa Paule. Ce n'est pas Ghislaine qui a besoin de moi, mais c'est moi qui ai besoin de Ghislaine. Heureusement, elle ne le saura jamais !

Se confier à quelqu'un, se répétait Paule. Demander l'avis d'un être, humain et sincère... Pourtant, chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour dire à Henri son angoisse, sa peur et sa honte, elle ravalait les mots n'osant pas le faire pénétrer dans le cercle infernal de son inquiétude. Partout où elle allait, dans son salon comme dans la chambre des enfants, elle ne pouvait s'empêcher de penser [243] à Serge. C'est un maître chanteur, se disait-elle, un avocat ignoble, un homme indigne ! Quoi que je fasse, il sera condamné et ce sera justice ! Mais le visage de Serge la poursuivait, tantôt souriant, tantôt mortellement triste. Paule imaginait la cellule, le lit étroit, le costume ridicule du prisonnier, et une immense pitié montait en elle.

Vers la mi-février, Maurisset l'appela au téléphone et lui demanda de venir la voir. Elle accepta tout de suite, mit son tailleur noir, très simple, épingla une broche, se promit de ne rien avouer et se présenta dix minutes avant l'heure au domicile de son ancien patron.

— Je m'excuse de vous avoir dérangée, dit-il en guise de bonjour. J'ai besoin de discuter avec vous.

Il avait changé et son visage ressemblait à un masque.

— Voici le dossier Fernot. J'ai finalement réussi à ramasser pas mal d'éléments et à reconstituer à peu près les faits. Je l'ai lu et relu maintes fois, mais je ne suis plus sûr d'y voir clair. Entre nous soit dit, j'ai également retrouvé la fiancée de Fernot qui m'a avoué certains détails. Elle semble être sincère, quoique je ne parvienne pas à comprendre comment elle a pu subjugué à ce point Serge.

Au fur et à mesure qu'il parlait son ton devenait sec. Le vieil avocat retrouvait sa froideur professionnelle.

— Fernot a été pris à Paris avec deux autres compagnons, au moment où ils dévalisaient une bijouterie. Après un interrogatoire serré, au cours duquel il avait réussi à rester muet comme une carpe, tandis que son complice, un dénommé Ruot, chantait à sa place, on l'avait mis [244] sous les verrous. Ruot déclara, entre autres, que Fernot vivait depuis un certain temps déjà à Roubaix et qu'il avait été obligé de quitter la ville à la suite d'une sale affaire. On fouilla, on rapprocha les dates et on se rendit compte qu'un meurtre avait été commis à la même époque dans une maison abandonnée de la banlieue. La confrontation avec l'agent qui avait vu l'homme sur les lieux du crime, a été concluante. Son témoignage a représenté la base des recherches qu'on a effectuées après. Or, il semble bien que les victimes possédaient une forte somme d'argent et se querellaient pour la partager. L'assassin a tout pris. Comme Fernot a à son actif plusieurs vols à main armée, un homicide involontaire et une ténébreuse histoire qui a coûté la vie à un nabab du milieu de Pigalle, et que les experts ont trouvé ses empreintes digitales sur l'arme du crime, son compte était bon. Je pense que je n'oublie rien. Ah oui ! Vous lirez aussi avec attention la plaidoirie du défenseur, un dénommé Soudreau, qui donne l'impression de ne pas avoir confiance dans son client. Tout ce qu'il a tenté, en tout cas, c'est d'essayer d'apitoyer les jurés en décrivant la vie de Fernot, enfant de l'Assistance publique, mal dirigé et mal orienté. Vous voyez à peu près les grandes lignes du procès ? J'ai pu obtenir par ailleurs d'autres renseignements fort intéressants. Fernot a connu à Roubaix cette demoiselle Repentigny, jeune fille d'une trentaine d'années, que Serge employait comme secrétaire. Elle est timide, laide et mène une existence solitaire et rangée. Jeanne a rencontré Fernot dans un restaurant

et tomba amoureuse de lui sans savoir ce qu'il faisait ni qui il était. Le type se disait être écrivain et, comme l'animal semble avoir un certain bagou et beaucoup de talent, la fille a été éblouie dès le premier jour.

[245]

Il habitait un meublé et lui avait demandé de garder le manuscrit de son roman qui était rangé dans une grande enveloppe brune. Quand Fernot fut obligé de prendre la poudre d'escampette, il arriva chez Jeanne Repentigny vers une heure du matin et lui donna une autre enveloppe, semblable à la première, en lui recommandant de ne parler à personne de ce dépôt. La fille a vécu un drame affreux en apprenant, par les journaux, l'arrestation de son présumé fiancé, car, bien entendu, Fernot promettait mariage et la demoiselle le croyait dur comme fer. Sa conscience n'était pas tranquille, mais elle avait trop peur d'être arrêtée comme complice pour aller, de son propre gré, parler à ces messieurs de la P.J. Puis un inconnu est venu la trouver et lui ordonna de remettre le manuscrit à Serge, le lui faire lire et demander qu'il le fasse parvenir à Fernot. Jeanne Repentigny, persuadée de l'innocence de son fiancé se confia donc à Serge et parvint, je ne sais comment, à le charger de la commission. Au début, il ne voulait rien entendre, selon elle, mais après avoir étudié le manuscrit, céda. Jusque-là, tout va bien : une fille amoureuse, une tête folle et un très bon roman qui les émeut tous les deux. Mais Paule, la lime ? Comment ont-ils pu ne pas sentir au toucher qu'un objet dur se trouvait dans l'autre enveloppe que ni l'un ni l'autre n'ont osé décacheter en vertu de je ne sais quelle pudeur ? Le mystère est là ! Toute la possibilité de la défense aussi. Il faudrait prouver, en somme, que ce n'est pas Serge qui a remis la lime, mais quelqu'un d'autre. Le tout est de savoir qui ?

Paule ferma les yeux et essaya de se rappeler dans les moindres détails le contact rugueux de la grande enveloppe brune faite d'un papier très épais. Soudain, elle réalisa [246] que l'enveloppe offrait une résistance particulière. C'était bien ça ! A l'intérieur, des deux côtés, on avait dû placer des morceaux de carton qui isolaient le manuscrit et ne permettait pas de déceler la présence de la lime.

— L'emballage avait été fait d'une façon très astucieuse, dit lentement Paule.

Puis elle ajouta à voix basse

— Je me souviens maintenant. Maître, c'est moi qui ai porté l'enveloppe à Fernot.

Maurisset continuait à fixer obstinément le contour du dessin qu'il griffonnait sur un bout de papier. Il semblait ne pas avoir entendu. Paule eut un mouvement de révolte.

— J'espère que vous avez déclaré à la police les révélations faites par cette demoiselle Repentigny, dit-elle.

Le vieil avocat releva la tête et le regard de ses yeux d'un bleu délavé plongea dans celui de Paule.

— Je l'ai persuadée de le faire elle-même. Je lui ai expliqué que c'était son devoir et comme il s'agit d'une fille honnête, je présume qu'elle acceptera d'assumer sa part de la responsabilité. En tout cas Jeanne a pris ce matin le train pour Paris.

— En êtes-vous sûr ?

— Je l'ai accompagnée à la gare et j'ai acheté le billet, répondit-il calmement.

[247]

Le père a les mêmes méthodes que le fils, pensa Paule. Ils suivent de près leurs victimes ! Mais elle eut pitié de l'homme assis en face, avec son visage décharné et ses longs doigts fins et gris.

Il ne se lave jamais les mains, répétait souvent Christiane et il ne s'est pas baigné depuis le dernier jour de l'an.

Comme les petits détails insignifiants du comportement quotidien peuvent diminuer la valeur d'un être humain dans l'esprit de ses semblables, songea Paule et elle eut honte aussitôt de ses réflexions.

— Je vous dois encore de l'argent, dit Maurisset.

Il se leva, chercha quelque chose dans le tiroir d'une filière qui se trouvait à l'autre bout de la pièce, fouilla dans ses poches et finalement déposa devant Paule une enveloppe blanche adressée à son nom.

— J'ai l'impression que vous aviez réglé mes honoraires au moment où j'ai quitté l'étude, protesta Paule.

— Mais non ! mais non ! insista l'avocat. Voici la différence, soit exactement le montant qui s'y trouve. Veuillez vérifier.

Elle s'exécuta. Des billets glissèrent avec un bruit mat sous son ongle. Le prix du trajet Lille-Paris, en première classe, aller et retour, pensa Paule dans un éclair. Elle avait compris. "Il aurait pu économiser la moitié. Tu n'auras pas besoin de toute la somme puisqu'il n'y aura pas de retour", ironisa une petite voix intérieure. Jouons le jeu jusqu'au bout, se dit Paule et elle referma son sac après avoir rangé l'argent.

[248]

— Si vous n'avez plus besoin de moi, maître, je vais partir.

— C'est ça, dit Maurisset d'un air absent en se plantant devant elle. C'est exactement ça.

Le rayon de soleil se plaça entre eux deux, éclaira un instant le bureau et entourait d'un ruban doré le fauteuil de cuir noir. Paule se sentait légère ; quelqu'un avait décidé pour elle, il ne lui restait qu'à suivre ses instructions. Ce n'était que justice, après tout, qu'elle paie ses erreurs, mais désormais elle n'était plus forcée d'avoir du courage ni de tran-

cher toute seule. Elle franchit la porte, se retourna et sourit à Maurisset.

— J'oublie ! Voulez-vous téléphoner à Henri demain matin, pas avant, et lui dire de ma part que ce n'était pas une histoire d'amour mais de chantage ! Vous lui annoncerez tout simplement qu'il s'agit de l'affaire Boilou et il comprendra.

Puis elle courut très vite.

Le vieil avocat la poursuivit jusqu'à l'escalier et hurla :

— Paule ! Revenez ! Je ne savais pas. Je vous demande pardon ! Je n'ai pas voulu cela, Paule. Revenez...

Mais il était trop tard et elle ne l'écoutait plus. Dans la rue un taxi passait. Elle l'arrêta et, puisqu'elle n'avait pas besoin du billet de retour, s'offrit le luxe d'un trajet confortable jusqu'à Lille.

Les Maurisset savaient calculer leur temps : le train de Paris entrait en gare, au moment où Paule se présentait au contrôle des billets.

[249]

Installée dans le compartiment de première, la tête appuyée contre les coussins, Paule se mit à réfléchir à sa déposition.

“Monsieur le commissaire, veuillez m'arrêter, je suis coupable de complicité dans l'affaire Fernot”.

Le commissaire, un gros homme sans doute, poserait des questions et, docilement, elle raconterait. Incrédule, il demanderait alors : “Voulez-vous m'expliquer quels étaient les motifs de votre acte ?” Elle prendrait un air digne et lui répondrait : “Je voulais sauver un innocent”.

Inutile de parler de sa dette de reconnaissance envers Serge Maurisset, ce détail ne chargerait que davantage le dossier de Serge sans servir personne.

Non ! rectifia-t-elle. Il serait peut-être plus logique d'alléguer que... Paule perdit le fil de son raisonnement et se posa pour la millième fois la devinette qui depuis des semaines l'empêchait de dormir : pourquoi ?

Elle se rendit compte, en même temps, que trouver la réponse devenait secondaire, qu'en son âme et conscience elle se considérait obligée d'alléger la responsabilité de Serge. À quoi bon me torturer ? se disait Paule. C'est bien moi qui ai agi et ni Henri ni personne ne peut m'aider à effacer le consentement que j'ai donné. Qu'importent aujourd'hui les mobiles ? Les mobiles sont ce qu'ils sont et dépendent de l'optique du moment, de l'esprit dans lequel on les a conçus en premier lieu et qui change comme les reflets de la lumière, car toute pensée est mouvement, jamais statique, rarement égale d'un instant à l'autre de notre existence.

[250]

Elle évoqua Guy, repoussa cette image et s'accrocha à celle de Georges Boussicot. Je lui téléphonerai pour lui demander conseil. Il est humain, malheureux et compréhensif. Il m'aidera.

Les essieux grincèrent, les roues cessèrent de tourner. L'instant de silence fut suivi immédiatement par le brouhaha des gens qui se bousculaient dans le couloir et qui, par les fenêtres de leurs compartiments, appelaient les porteurs.

Paule sortit et chercha une cabine téléphonique. Dans l'annuaire crasseux elle trouva le numéro de Boussicot et de ses doigts engourdis tourna le cadran noir. Le signal lui parvint une fois, deux fois, trois fois... Lasse elle raccrocha finalement. Boussicot n'était pas chez lui. Alors comme une automate elle monta dans un wagon de métro, courut presque dans les corridors souterrains, prit l'escalier, se retrouva au grand air et marcha jusqu'à la préfecture de police.

À l'étage de la brigade criminelle il n'y avait personne. La lumière lui sembla sinistre et elle s'approcha timidement du policier assis à côté d'une petite table.

— Paule Javet, avocate, dit-elle. Je voudrais voir le commissaire.

— Il n'y a personne en ce moment, maître. Que désirez-vous exactement ?

— C'est au sujet de l'affaire Fernot.

— Si ça peut vous intéresser, une femme est venue il y a une heure environ qui faisait une drôle de tête. C'était [251] à propos de Fernot aussi. J'ai cru même qu'elle se trompait d'adresse. Ce n'était pas le genre d'ici. Vous voyez ce que je veux dire ? Mais on l'a bel et bien arrêtée malgré son air de sainte-nitouche. De nos jours on ne peut plus se fier aux femmes.

Paule regardait sa face rubiconde, ses yeux porcins et son large sourire de brute et fut frappée par sa ressemblance avec l'homme qui l'avait attaquée dans le jardin de la maison abandonnée de Roubaix. L'unique chose qui les distinguait l'un de l'autre, l'uniforme, ne parvenait pas à faire disparaître la similitude des traits.

Paule s'imagina dans le box des accusés avec ce même gardien derrière son dos, eut un mouvement de recul et dit lentement :

— Je reviendrai demain.

— Si vous avez le temps d'attendre, je vais chercher quelqu'un.

— Non, ce n'est pas urgent du tout, le rassura Paule.

Jamais je ne me trouverai entre leurs pattes, se promit-elle. Ils n'auront jamais le droit de me toucher de leurs sales mains. On peut beaucoup exiger de moi, mais pas une humiliation pareille.

“La force de l'ordre est utile et nécessaire pour assurer la bonne marche de la justice”, précisait le manuel qu'elle avait lu il y avait longtemps, très longtemps. Un siècle peut-être !

Je suis responsable, adulte et m'adresser à la police n'est qu'une lâcheté de ma part. En somme je m'accroche [252] à un espoir insensé qui n'a aucune raison d'être puisque je sais mieux que quiconque qu'aucun commissaire, aussi bien intentionné puisse-t-il être à mon égard, ne pourra éviter de me mettre sous les verrous. Complicité dans l'évasion d'un meurtrier, ça peut mener loin.

Dans la rue elle retrouva la nuit. Les lumières des réverbères lui parurent jaunes. Paule s'arrêta au restaurant du coin et demanda un jeton.

— Au sous-sol, annonça la caissière agacée.

En bas une employée obèse lui donna le petit disque en plomb et elle composa le numéro de Georges. Dans l'écouteur une voix de femme dit : "Allo".

— Ghislaine...

— Paule !

— Tu es revenue ?

— Oui. J'ai compris un tas de choses et, tu sais, je suis presque heureuse maintenant. En tout cas je ne veux plus fuir et je tiens au contraire à rester.

— Fuir quoi ?

— Georges, les enfants, ma vie surtout ! Je pense en somme que le bonheur ce n'est pas un rêve, mais une richesse qu'on porte en soi. Inutile de courir le monde et les gens pour le trouver. L'évasion n'apporte rien, ni paix, ni satisfaction, ni liberté. Pour être libre il faut au contraire savoir se soumettre à sa destinée propre. Mais je bavarde, je bavarde, au lieu de te demander quand tu pourras venir chez nous.

[253]

— La mort, c'est une évasion définitive.

— Quelle étrange idée ! Je n'ai aucune envie de mourir. Ne dis pas de bêtises, Paule.

— Ne fais pas attention, je plaisantais. Excuse-moi, il faut que je m'en aille, je rappellerai.

Elle remonta, acheta du papier et des timbres, choisit une table dans un coin solitaire et commença à écrire.

Des hommes et des femmes, assis un peu partout, fumaient, parlaient, buvaient, mangeaient et riaient. Quelqu'un parmi eux avait-il connu déjà l'angoisse d'un désespoir sans rémission ? Peut-être ! Les événements et les êtres se ressemblent après tout malgré leur apparence et combien artificielle diversité.

La plume de Paule courait sur la feuille blanche et comme une bonne écolière consciencieuse elle sortit même légèrement, sans le savoir, le bout de sa langue.

Paule pensait au bâtonnier du barreau de Paris, un vieux monsieur dont la stature et le port de tête l'avaient beaucoup impressionnée quand elle le croisa un jour dans la salle des pas perdus. Il a de la classe, cet homme, se disait-elle. Il comprendra.

Le paragraphe dans lequel elle énumérait les mobiles de son acte fut le plus difficile à rédiger. Les mots se refusaient à venir sous sa plume et elle les maîtrisa à grande peine. Puis elle relut la lettre.

C'était clair, impersonnel, bien rédigé et digne en tout point d'une licenciée de la faculté de droit de Paris. Satisfaite, elle ajouta la formule de politesse, signa : Paule [254] Javet, plia soigneusement la page, lécha le bord de l'enveloppe et se sentit soulagée. C'est seulement à cet instant précis qu'elle désira de toutes ses forces sentir le bras d'Henri autour de son corps, poser la tête sur son épaule et pleurer longuement, silencieusement, jusqu'à épuisement total.

Trop tard, ma fille, se dit-elle. Il ne faut jamais s'apitoyer sur son propre sort. Une telle preuve de faiblesse est indigne de toi.

Posément Paule prit une autre feuille et écrivit :

“Henri, je te demande pardon. J'ai trahi l'image que tu t'étais faite de moi. Je n'étais qu'une mauvaise compagne, mauvaise mère et mauvaise avocate. Tu m'avais appris que chacun doit assumer sa part de responsabilités devant Dieu et devant les hommes, mais je n'en ai plus le courage. Mon orgueil m'empêche d'aller jusqu'au bout car j'ose encore mépriser ces instruments de la justice, ces nobles représentants de la société avec leur conception de la culpabilité, reflet déformé de l'honneur et de la vérité humaine. Ton nom, notre nom ne doit pas figurer, par ma faute, dans les registres de la P.J.”

Paule aurait voulu mettre un peu de tendresse dans sa lettre, mais incapable de trouver les mots, ajouta tout simplement : “Je n'ai jamais aimé que toi”.

Elle but son café, vérifia que son sac ne contenait aucun papier d'identité, laissa l'argent qui lui restait à côté de la soucoupe et sortit.

— Drôle de bonne femme ! dit le garçon en ramassant le plus exorbitant pourboire de sa carrière.

[255]

Les lettres glissèrent sans bruit dans la boîte postale. Paule était libre ! Elle marcha jusqu'à la place de la Concorde, puis longea la Seine et descendit au bord de l'eau.

C'était l'heure des amoureux, mais en cette saison il n'y avait pas de couples sur les berges balayées par le vent.

Dans l'ombre Paule eut immensément peur de l'irrévocable. Elle commença une prière, ne put l'achever et dit à haute voix : Jésus !

L'horloge de l'église Notre-Dame sonna gravement dix coups...

* * *

À Roubaix, Henri s'efforçait de réfléchir calmement. Plante devant la fenêtre il regardait la rue mal éclairée, sursautant au moindre bruit, et scrutant attentivement l'ombre.

Marie ne dormait pas non plus. La vieille domestique savait qu'un malheur était arrivé et elle pleurait en réprimant ses sanglots, de crainte de réveiller les enfants, malgré qu'elle sut pertinemment bien, et depuis toujours, qu'ils ne pouvaient guère l'entendre. Quand Henri frappa à sa porte, elle alluma la lampe et cacha son visage derrière un mouchoir en grosse toile grise.

— Madame ne vous a-t-elle rien dit ? Tachez de vous rappeler Marie, c'est grave !

Elle se souvint alors que Paule avait mis son tailleur noir et avait cherché avant de sortir la serviette que monsieur [256] lui avait donnée quand elle décida de reprendre son travail.

Maurisset ! Paule a dû aller chez Maurisset, pensa Henri et, oubliant sa réserve coutumière, appela l'avocat.

— J'arrive, dit tout simplement le vieil homme.

Installés au salon, l'un en face de l'autre, ils parlèrent de l'affaire Fernot, de l'affaire Boilou, de Serge, et de Jeanne Repentigny. Henri regardait impuissant son bonheur se décomposer, tomber en miettes, se disloquer en morceaux épars et étrangement fragiles, tandis que Maurisset répétait inlassablement : “Ce n'est pas ma faute je voulais défendre mon fils. Je ne savais pas...”

Peu à peu il oublia de haïr maître Maurisset, assis devant lui, pour ne penser qu'à cette femme qui était sienne et qui avait gâché son existence.

Le matin entra par les fenêtres. Le tramway grinça sur les rails, le laitier déposa deux bouteilles devant la porte et Marie vint chercher de l'argent pour le payer. Michel et Ralph demandaient leur déjeuner et Marc réclamait sa mère.

Des larmes coulaient sur les joues de Maurisset et Henri souleva avec dégoût cette loque humaine qui refusait de quitter le fauteuil en murmurant : “J'ai fait mon devoir”.

Quand la lettre de Paule arriva, Maurisset était déjà parti. Seul dans son cabinet de travail, soudain vide et inutile, Henri apprit que l'histoire de son amour pour Paule Javet venait de se terminer.

[257]

Madame Jodoin mère arriva une heure plus tard. Elle prit la chambre du fond, réorganisa l'horaire des enfants et créa dans toute la maison une atmosphère d'ordre et de paix. La vieille dame ne devait plus quitter son fils.

[258]

[259]

FUIR. Roman.

Chapitre IX

[Retour à la table des matières](#)

— Quel besoin aviez-vous de mentionner tous ces détails ? tempêtait le rédacteur en chef.

Affolé, sidéré, le jeune journaliste se tenait devant lui, incapable de proférer un son.

— Regardez-moi ça ! Dire qu'une avocate vient de déclarer au bâtonnier sa complicité dans l'affaire Fernot n'est pas satisfaisant ! Il faut tout de suite étaler au grand jour sa vie privée. C'est de l'information que vous faites ou de l'investigation pour le compte de la brigade criminelle ?

— J'ai cru, monsieur...

— Je ne suis pas votre confesseur et je ne vous demande pas de croire, mais de réfléchir. Ce n'est pas tout à fait la même chose ! Voyez-vous, je connais cet Henri Jodoin, que vous dépeignez avec rage, et je ne vois vraiment pas pourquoi il est indispensable de faire tant de frais autour d'une malheureuse affaire. Elle a fait une bêtise,

cette femme ; elle l'a payée. Ça ne vous suffit pas, non ! [260] Vous avez besoin de déterrer ses trois enfants, la profession du mari, son rang social et même la rosette de la Légion d'honneur du grand-père mort depuis un demi-siècle ? Rien ne manque dans votre papier ! Bien sûr, vous auriez pu encore ajouter leur numéro de téléphone et l'adresse pour que les gens puissent présenter des condoléances sans être forcés de consulter le Bottin ! C'est du propre ! “L'Humanité” s'aligne sur nous, et par-dessus le marché ils ajoutent leur sauce habituelle. Ça s'intitule : “Un scandale dans les milieux bourgeois de province”, et du coup la bonne femme devient une criminelle de basse classe chargée des pires vices et des pires péchés. “Cette mère dénaturée, cette épouse infidèle...” enfin lisez vous-même !

Il lui tendit le journal, alluma nerveusement une cigarette et dit agacé !

— Allez-vous-en ! Désormais vous êtes libre. Vous trouverez certainement une place ailleurs ! Ici, ce n'est pas le genre de la maison.

Oh, les grands mots ! — siffla soudain le journaliste. Vous vous souvenez de mes reportages ? Vous disiez : “Ce n'est pas mauvais, mon cher, mais attention nous ne sommes pas à l'Humanité, c'est trop à gauche”, ou encore, pour changer, vous affirmiez parfois aussi que “c'était trop à droite”. Sans oublier cette autre brillante idée dont vous êtes l'auteur, qu'il faut tout d'abord avoir un nom de grand journaliste pour s'offrir le luxe d'avoir des idées. D'ici là, des chiens écrasés... Moi aussi, monsieur, je suis opportuniste, comme tant d'autres, seulement au lieu de suivre votre noble exemple et de passer par le lit d'une certaine dame je préfère laver en public le linge sale d'une Paule Javet. Chacun son goût.

[261]

— Sortez...

— Nous nous reverrons.

— J'en doute fort, un ambitieux sans talent, ça ne va jamais loin et permettez-moi de vous dire que c'est justement votre cas.

— Heureusement tout le monde n'est pas du même avis, rétorqua le journaliste et il sortit en claquant rageusement la porte.

Roger Chevannot chercha le carton qui traînait sur sa table. C'était une invitation pour le lancement du livre de Fernot.

— Je ne peux pas éviter d'y aller, soupira-t-il.

Il se leva, prit son chapeau et sa serviette et sonna la secrétaire.

— Je reviendrai tard dans la soirée. Si on me téléphone, notez les messages.

Ensuite il appela sa femme, lui annonça qu'il ne pourrait pas dîner à la maison, raccrocha de fort mauvaise humeur et quitta le bureau.

Quand il arriva chez Villiard, la pièce était déjà pleine et le Tout-Paris s'y écrasait. L'éditeur bombait le torse, prenait un air avantageux et traitait avec condescendance la foule de ses admirateurs. De temps en temps des reporters l'arrachaient à la cohue. Il souriait, disait quelques mots, serrait les mains et clignait des yeux sous la lumière des flashes.

Chevannot s'approcha au moment où il était en train de répondre aux questions de madame Lartigue, une très jolie femme qui connaissait uniquement les gens qui valaient la peine d'être connus mais que tout le monde connaissait, à sa plus grande satisfaction.

[262]

— Ce Fernot, disait-elle, a-t-il tué selon vous ?

— Chère amie, vous lirez son roman qui est, d'après moi, très bon. Cet homme a du talent, c'est incontestable et j'étais moralement forcé de lui donner sa chance. Vous avez certainement lu les communiqués de presse ?

— Bien sûr ! bien sûr ! minaudait la dame en penchant modestement sa jolie tête surmontée d'un immense chignon qui lui donnait un air faussement oriental. N'empêche que j'aimerais entendre de votre bouche le fond de l'histoire.

Un cercle compact les entourait. Villiard toussota pour s'éclaircir la voix et alluma posément une cigarette.

— Comme vous le savez tous, quand Fernot s'est évadé il est venu chez moi. L'homme a pénétré dans mon bureau comme un fou et j'avoue que je n'étais pas rassuré !

— J'admire votre courage ! dit Joseph Blais.

— Il doit avoir un manuscrit à placer, pensa Chevannot.

— Oh ! je n'ai aucun mérite, rétorqua avec modestie le célèbre éditeur. Imaginez la scène : ma secrétaire entre affolée pour m'annoncer qu'un individu veut me voir et refuse d'admettre que je puisse être occupé. Presque au même instant, Fernot force ma porte. J'avais vu les photographies du bonhomme dans la presse, je m'attendais donc au pire et lorsque j'appris qu'il s'agissait d'un manuscrit, et non pas d'un vol à main armée, j'ai éprouvé un certain soulagement. Bref ! il paraissait cultivé, intelligent et au-dessus de la moyenne. J'ai même eu tout de suite une certaine sympathie pour lui.

— Tu as surtout compris que c'était une excellente affaire, songeait Chevannot, et que les droits d'auteur ne [263] rogneraient pas outre mesure tes bénéfices, sans dire que la publicité était pratiquement faite par les journaux.

— J'ai jeté un coup d'œil sur son roman et je lui ai déclaré que je ne pouvais pas en assurer la publication s'il ne m'autorisait pas à aviser immédiatement la police. Vous comprenez, je savais à quoi m'en tenir !

— Vous êtes admirable ! s'extasiait madame Lartigue. Vous lui avez sauvé la vie !

— Il ne s'agit encore que de la révision de son procès, mais je pense, personnellement, que c'est une erreur judiciaire et que Fernot sera acquitté en fin de compte. Il me semble que les circonstances du crime, telles qu'il les décrit, sont parfaitement véridiques.

Dans un autre groupe, un brillant représentant du barreau de Paris parlait de Serge Maurisset.

— Je me demande combien il a touché pour ça ! En tout cas, c'est odieux. Il a déshonoré la profession. Sans dire que se servir d'une femme, de cette malheureuse Paule Javet-Jodoin, me paraît être le comble de la bassesse.

— Vous ne lui accordez pas le bénéfice du doute ? demanda Chevannot. Après tout, il a pu fort bien vouloir sauver un innocent.

— Votre naïveté vous fait honneur, ironisa l'avocat. Alors, vous vous imaginez que Maurisset a sacrifié sa réputation, son nom et sa situation pour épargner la corde à un type dont le casier judiciaire est, de toute façon, assez chargé pour qu'on l'abandonne à son propre sort ? Non ! Selon moi, l'unique qui, dans cette affaire, a vraiment montré du courage, c'est Villiard, et je suis surpris de voir avec quelle témérité il a accepté de courir un risque pareil !

— C'est curieux comme les maris cocus aiment idéaliser [264] les amants de leur femme, pensait Chevannot et il ne se refusa pas le malin plaisir de dire cérémonieusement :

— Transmettez, je vous prie, mes hommages à madame.

Un acteur à l'affût d'engagement déclamait avec l'émotion forgée à l'école d'art dramatique :

— Elle était jolie et elle a tout sacrifié pour son amour. Paule Jodoin devait être une maîtresse admirable.

La propension du sexe faible à se donner corps et âme à n'importe quel imbécile représente un phénomène psychologique assez mal connu, qu'il faudrait approfondir, pérorait un médecin à la mode.

— Qui vous a dit qu'ils couchaient ensemble ? s'indigna Chevannot.

— Mais, enfin, vous le laissez sous-entendre dans un article de votre propre journal. Si j'étais à la place de Jodoin, je vous intenterais même un procès en diffamation, s'étonna l'avocat surpris par l'agressivité du rédacteur.

— Je n'y écris que l'éditorial, et encore pas tous les jours, se fâcha Chevannot et je considère qu'il est malhonnête de juger l'humanité entière d'après l'échantillonnage qui se trouve ici.

— Laissez-le tranquille, murmura quelqu'un à côté, c'est un ours et quand le tirage baisse, il vaut mieux l'abandonner seul dans son coin.

— C'est donc vrai que ça va mal son canard ?

— Et comment donc ? Depuis qu'il s'est prononcé en faveur de je ne sais quel général il a cessé d'être dans les bonnes grâces de l'Elysée.

— J'avoue que je suis plutôt content. Il est temps [265] que ces messieurs les journalistes s'aperçoivent que la liberté de la presse coûte quelque chose. Ils ont un peu trop tendance à s'imaginer que n'importe quoi leur est permis. Salir un tel, blanchir un autre et jeter de la poudre aux yeux du public quand ça leur chante.

— Chevannot est aussi un énergumène à part, ce qui n'arrange rien. Il juge sévèrement l'extrémisme de la gauche et méprise la modération de la droite, ergo, tout rédacteur d'un grand quotidien qu'il est, monsieur se retrouve entre deux chaises. Selon lui, ceux qui occupent une position aussi inconfortable méritent le nom d'indépendants.

— Indépendants de quoi ?

— Je me le demande.

— Des idées, puisqu'il en manque désespérément, riait l'avocat.

Guy écoutait les conversations et se sentait sur des charbons ardents. C'était pourtant une chance, inespérée pour lui, que cette invitation pour un desancements les plus courus de Paris.

— Surtout tâche de te faire bien voir de tout le monde, avait dit Dominique, très vexée de ne pas être mentionnée sur le carton.

Elle avait glissé son doigt sur les lettres pour constater si elles étaient imprimées en relief, et avait ajouté impressionnée :

— Il faut que j'appelle la comtesse de la Tour-Haute. Je suis sûre que c'est à elle que tu dois cette soirée. C'est une chipie, mais elle a de bons mouvements. Remarque, j'ai obtenu pour sa belle-fille des réductions substantielles au magasin ; elle aurait pu, toutefois, ne pas en tenir compte. [266] Surtout, évite de défendre des idées révolutionnaires. Tu n'es ni assez jeune ni suffisamment en place pour prendre le risque de choquer les personnalités en vue. Contente-toi d'écouter, tu parleras à ton heure, recommanda-t-elle en arrangeant sa cravate.

Guy essayait en vain de retenir les noms et de les associer aux événements marquants de l'actualité politique, artistique et culturelle. Il s'efforçait de circuler d'un groupe à l'autre, et voulant jouer à l'habitué de ce genre de réunions prenait un air désinvolte, mais comme aucune main ne se tendait vers lui, la chose était plutôt difficile. Finalement il aperçut de loin un riche industriel, très bien côté, qu'il connaissait vaguement et se précipita. L'industriel lui tourna le dos.

— Il n'a pas dû me remarquer, songea Guy en recommençant la manœuvre.

— Bonjour, monsieur, dit-il. Vous allez bien ?

— Très bien, je vous remercie.

Son regard plongeait, dans la foule par-dessus la tête de Guy et il prit aussitôt un air navré.

— Veuillez m'excuser. Je suis obligé de partir tout de suite. Le travail, vous comprenez... Dans notre métier on vit sous pression, nous ne pouvons pas nous attarder, selon notre bon plaisir, comme ces intellectuels qui gagnent leur vie à la petite semaine. Les affaires, c'est sérieux.

Il accrocha par le bras une personne qui passait et s'esquiva.

Guy sourit bêtement, essuya ses mains moites avec son mouchoir qu'il prit soin de replacer dans la poche de son pantalon pour ne pas bourrer exagérément son veston, [267] déjà trop ajusté, et s'approcha du centre de la pièce. Villiard y pérorait toujours, mais il commençait à être à bout de ressources. Poussé par quelqu'un Guy se trouva près de l'éditeur. La chance le favorisa, Villiard le reçut avec une gentillesse exquise, comme un ami de vieille date, et Guy, qui ne l'avait jamais vu ni de près ni de loin, se demanda à quoi il devait attribuer cet honneur.

Villiard doit savoir que je connais Paule, pensa-t-il et il chercha à se donner une contenance.

Il lui en voulait de s'être abandonnée ainsi à un avocat de réputation douteuse, à ce Serge Maurisset, chauve, laid et probablement insignifiant. La jalousie avait chassé la pitié et Guy pensait avec rancune que ses propres lettres d'amour restaient sans réponse pendant que l'autre avait droit à des épanchements passionnés.

Il faut que, sans parler de Paule, j'attire l'attention de l'éditeur, se disait Guy.

— J'estime avant tout votre art, monsieur, de choisir immanquablement des manuscrits qui en valent la peine risqua-t-il.

Villiard, ravi de la diversion que lui offrait le petit monsieur qu'il n'avait remarqué nulle part auparavant, fit semblant de réfléchir.

— Mon cher, je m'efforce de remplir au mieux mes devoirs envers les écrivains et envers le public.

— Comme vous savez être modeste, susurra madame Lartigue.

Et Villiard aux anges commença à décrire quelques-uns des auteurs de son écurie. Ce n'était pas une mince affaire puisque par principe il ne les recevait pas et au lieu de lire personnellement leurs œuvres se contentait d'abandonner [268] cette tâche ardue à des collaborateurs obscurs et mal payés.

“L'art de réussir consiste à savoir faire travailler les autres”, avait-il l'habitude de répéter, et il suivait à la lettre cette sage consigne.

Il se rappela, à la dernière minute, le roman de Montherlant, “Pitié pour les femmes”, brossa rapidement le portrait d'une vieille fille, perdue dans une ville de province, qui s'acharne à noircir des pages, et la décrivit même avec une verve non dépourvue d'une pointe d'esprit. C'était léger, amusant, hautement facile à assimiler et très parisien. Les yeux étaient fixés sur lui. Il adorait la façon avec laquelle les gens buvaient littéralement ses paroles et avait l'impression de se mouvoir en plein centre de l'univers.

— Dites donc, demanda sèchement Chevannot, savez-vous si on a retrouvé le corps de cette malheureuse avocate ?

Le charme était rompu !

— Vous êtes sinistre, retorqua Villiard. Il se peut qu'elle ait filé en Espagne ou au Mexique et qu'elle se porte comme un charme.

— Très drôle, riait madame Lartigue, mais Chevannot la fit taire d'un regard.

— On m'a téléphoné du journal qu'une inconnue avait été repêchée dans la Seine, ajouta-t-il plus bas. Je pense que je vais aller y jeter un coup d'œil, certains détails me font penser qu'il s'agit bel et bien de Paule Javet.

Une boule douloureuse se forma dans la gorge de Guy qui fut le seul à avoir entendu la fin de la phrase. Il aurait voulu supplier le rédacteur de l'emmener avec lui, mais [269] pensa qu'il était dangereux de montrer l'intérêt qu'il portait à Paule car il pouvait lui valoir une publicité préjudiciable pour son avenir. Dominique pardonnerait certainement une infidélité passagère, mais pas un scandale de cet ordre.

C'est atroce ! Pourvu qu'elle ne soit pas nue, se disait Guy qui eut peur de se trouver mal et chercha la sortie. Au même instant Villiard lui posa une question qu'il comprit de travers et il se contenta d'acquiescer par des mouvements de toute sa personne qui s'inclinait avec une régularité d'horloge.

L'éditeur parlait du suicide, des filles-mères qui gardent une préférence marquée pour les noyades dans la Seine et le professeur Sandy soutenait qu'un être normal est hostile, en principe, à l'idée de la mort volontaire.

— Les personnes qui commettent un suicide espèrent inconsciemment qu'on les sauvera in extremis et ne se rendent généralement compte qu'au tout dernier moment de la gravité de leur tentative. L'animal humain aime, certes, fuir ses responsabilités, mais ce genre d'évasion définitive lui est odieux. La religion lui fournit, par ailleurs, des arguments permettant d'écarter les solutions aussi extrêmes, disait-il.

La foule affluait et reflétait dans tous les sens. Le parfum des femmes l'enveloppait ; une fourrure délicate et précieuse frôla la joue de Guy.

Sur une grande table s'entassaient des exemplaires du roman de Fernot. Les mains gantées les prenaient avec soin, les manipulaient et les emportaient. Le volume devenait encombrant et on ne savait plus

très bien comment le garder tout en tenant son verre, sa cigarette et son sac.

[270]

Le livre tombait parfois par terre, parfois restait oublié sur un guéridon, parfois aussi se perdait.

— J'aimerais bien avoir une dédicace, disait une jeune fille.

— Malheureusement l'auteur est en prison. L'éditeur peut-être vous suffira, lui répondit son compagnon très empressé auprès de ces vingt-deux printemps riches d'une dot substantielle et d'un manque total d'illusions.

À partir de ce moment on oublia la sombre histoire de Jean Fernot, de Serge Maurisset, de Paule Jodoin et de Jeanne Repentigny. Villiard accepterait de signer les volumes. Comme les autres, Guy tendit timidement son exemplaire et remarqua avec surprise, à ses côtés, le riche industriel. Il faillit lui demander pourquoi il n'était pas encore parti, se mordit la langue et sourit avec difficulté. L'autre, très à l'aise lui manifesta un intérêt enthousiaste.

— Je ne savais pas que vous étiez tellement lié avec des éditeurs célèbres. Quel cachottier ! J'espère que vous trouverez le temps de venir nous voir bientôt. Ma femme sera ravie.

Guy aurait voulu répondre quelque chose, mais sa gorge était trop serrée et il se contenta de se tourner vers le garçon qui passait avec son plateau chargé de coupes.

Madame Lartigue, qui l'observait justement, en tira des conclusions fausses puisqu'elle s'était dit qu'il était étrange qu'un homme aussi gros et peu intéressant puisse être prétentieux à ce point.

Dans l'embouteillage du soir, Chevannot pestait au volant de sa voiture qui n'avancait pas.

Pourvu qu'un de nos photographes soit allé là-bas, songeait-il. Ça serait bête de rater une pareille occasion [271] d'arriver le premier. Il repensa ses dernières dispositions pour la mise en page du lendemain, se demanda s'il serait possible de supprimer quelque chose pour placer la nouvelle en gros caractère, se consola en se souvenant d'un article qui pouvait attendre, et klaxonna inutilement.

Très haut, dans le ciel, scintillaient les étoiles, mais les lumières de la rue, le bruit des automobiles et les reflets des néons des cafés empêchaient de les voir.

* * *

Le paquebot transatlantique en direction du Canada et des Etats-Unis quittait Gênes. Il était chargé d'émigrants qui agitaient des mouchoirs dans l'air doux du soir.

Madame Jodoin, inquiète, surveillait les enfants, Marie comptait les valises et Henri, pensif, regardait s'éloigner le port. Sans regret il disait adieu à la vieille Europe.

— Un panier de crabes ! murmura-t-il entre ses dents serrées.

Il prit Michel par la main et commença à lui parler des grands espaces vides, des Indiens et du bonheur qui les attendait. Le mot "liberté" revenait souvent dans sa description enthousiaste et l'enfant, qui avait sommeil, comprit qu'il pourrait enfin se promener à bicyclette dans les rues sans être réprimandé par sa grand-mère.

D'ailleurs la sirène du bateau s'était mise à siffler et son appel strident couvrit les voix et fit taire les conversations.

La famille Jodoin fuyait le malheur espérant trouver dans un monde nouveau l'oubli et la paix.

FIN